

Bibliothèque numérique

medic@

Tissot, Samuel Auguste. Traité des nerfs et de leurs maladies. Tome II partie I

Paris, Lausanne : P.F. Didot le jeune, 1779.

TRAITÉ 84
DES
NERFS
ET

DE LEURS MALADIES,
PAR M. TISSOT,

D.M. DE LA S. R. DE LONDRES, DES
SOC. ACAD. DE BASLE, BERNE,
ROTTERDAM, ET DE LA S. R. DE
MED. DE PARIS.

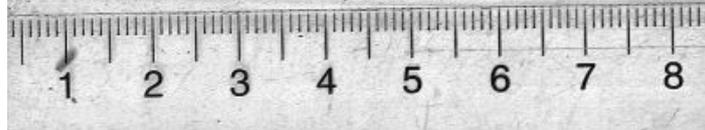
Series Juncturaque pollicis

TOME II. PARTIE I.

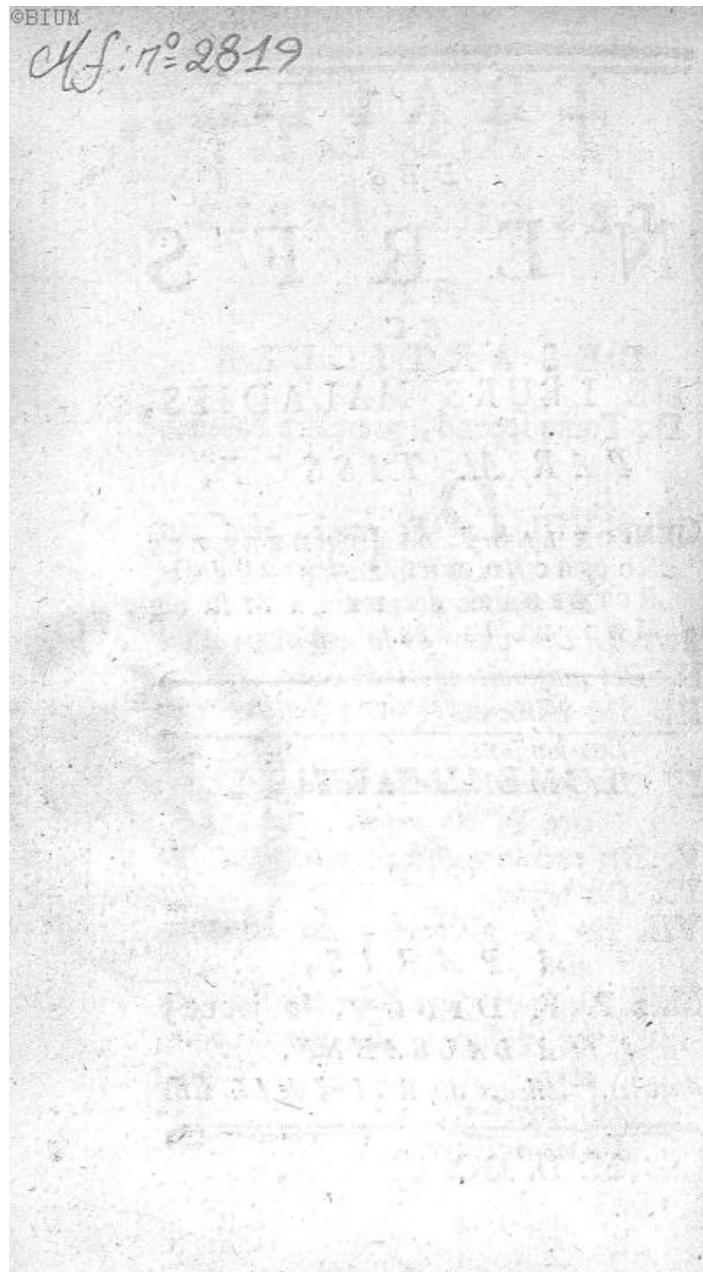


A PARIS,
Chez P. F. DIDOT, le jeune,
Et à LAUSANNE,
Avec les Privilèges du ROI & de LL. EE.

M. D. CC. LXXIX.



Mf: n° 2819



T A B L E
D E S C H A P I T R E S
E T
D E S A R T I C L E S

Du Tome second, premiere Partie.

CHAP. VIII.	D <i>Es causes physiques predisposantes & determinantes des maux de nerfs.</i>	pag. I
ART. I.	<i>Des vices de la constitution.</i>	5
II.	<i>Des mauvais effets de l'air.</i>	28
III.	<i>Des alimens. Des boissons.</i>	39 49
IV.	<i>Du sommeil, de la veille, de l'exer- cice & du repos.</i>	63
V.	<i>Des excretions & des retentions.</i>	70
VI.	<i>Des regles.</i>	87
VII.	<i>De la pléthore, des hémorra- gies.</i>	120
VIII.	<i>De la grossesse, des couches, du nourrissage, des pertes blan- ches.</i>	130
	<i>Des couches.</i>	142
	<i>Du nourrissage.</i>	146

T A B L E.

	<i>Des pertes blanches.</i>	160
IX.	<i>De la douleur.</i>	163
X.	<i>Des irritans.</i>	166
	<i>Des humeurs âcres.</i>	168
	<i>Des irritans mécaniques.</i>	213
	<i>Sensibilité malade d'une partie.</i>	223
	<i>Des remèdes trop violens.</i>	228
XI.	<i>Des lésions externes.</i>	247
XII.	<i>De l'électricité & de l'aimant.</i>	261
XIII.	<i>Des maladies aiguës.</i>	262
XIV.	<i>Des maladies chroniques.</i>	270
CHAP. IX.	<i>Des causes morales.</i>	280
ART. I.	<i>Des effets de la tension de l'ame, de ceux de l'imagination.</i>	285
ART. II.	<i>Des effets des passions.</i>	322
III.	<i>De la joye & de l'espérance.</i>	326
	<i>De l'amour.</i>	334
	<i>De la haine, de l'envie, de la ja- lousie.</i>	342
	<i>De la colere.</i>	349
	<i>De la tristesse.</i>	272
	<i>Des remors.</i>	382
	<i>De la pitié.</i>	386
	<i>De la frayeur & de la crainte.</i>	389
	<i>La honte, la pudeur la timidité.</i>	416
	<i>L'orgueil, la vanité, le rire.</i>	420
ART. IV.	<i>Causes de la plus grande fré- quence des maux de nerfs.</i>	430
	Fin de la Table.	



TRAITÉ
DES NERFS
ET DE
LEURS MALADIES.

CHAPITRE VIII.

Des causes physiques prédisposantes & déterminantes des maux de nerfs.

§. 24. **J**E me suis occupé dans le chapitre précédent des maladies des nerfs même, & de celles des esprits animaux, c'est-à-dire que j'ai examiné quel est cet état des nerfs qui fait qu'incapables d'exercer leurs fonctions régulièrement, il en résulte ces lésions, dans les fonctions auxquelles ils concourent, que l'on appelle maladies nerveuses; il reste à recher-

Tom. II. Part. I. A

2 DES CAUSES

cher quelles font les causes qui produisent ces dispositions malades dans les nerfs & dans les muscles dont j'ai parlé plus haut, ce font les causes prédisposantes; & quelles font celles qui, quand la cause prochaine existe, en déterminent les accès; ce font les causes occasionnelles, qui font presque toujours les mêmes que les prédisposantes; ainsi je ne les séparerai point, & je me contente de les diviser en deux classes, les physiques & les morales (a).

Si je présentais ici le tableau des causes de quelques autres Auteurs, on verroit que sous des dénominations & des divisions un peu différentes, les mêmes causes principales se retrouvent chez les uns & chez les autres, & cela ne peut pas être autrement; mais il peut y en avoir de moins considérables auxquelles les uns ont fait attention & non pas les autres.

(a) On auroit pu n'en faire qu'un chapitre & parler des causes morales, qui ne font que les passions, à leur article, parmi les choses non naturelles; mais elles font si importantes que j'ai crû devoir en faire un chapitre à part.

Je crois que l'on peut les rapporter aux classes suivantes qui ont leurs subdivisions; *a* la constitution, *b* les choses non-naturelles, *c* la douleur, *d* la pléthore, *e* les évacuations trop abondantes, & les évacuations supprimées, *f* les irritans, *g* les maladies aiguës, *h* les maladies chroniques, *i* les accidens externes. Dans la première division je comprendrai 1°. les vices d'hérédité; 2°. ceux de nativité; 3°. les dérangemens d'organisation, ou de configuration, ou généraux ou particuliers; 4°. une crue trop prompte; 5°. & enfin les erreurs de l'éducation qui ne dégénèrent que trop souvent en vice de constitution, & que je place ici par cette raison, plutôt que d'en parler dans les différens articles de la classe suivante.

Les choses non-naturelles, quand on en retranche l'article des passions, sous lequel je comprendrai toute action trop soutenue de l'ame, se réduisent à cinq, qui sont, l'air, les alimens & les boissons, le sommeil & la veille, l'exercice & le repos, les excrétions & les rétentions sous lesquelles on comprend les plaisirs de l'amour. A l'article de l'air, je parlerai de l'in-

4 DES CAUSES

fluence des climats, des saisons, des heures.

Dans l'article des excrétions & des rétentions, il fera question des influences de la suppression des règles, & par là même de la grossesse; de la cessation des règles à l'âge critique; des dangers du nourissage; des excès vénériens. Je passe ensuite aux effets de la douleur, article important, comme je l'ai dit dans la préface. Je viens après cela aux effets de la pléthore, à ceux des hémorragies, des autres évacuations malades trop abondantes en général, & des pertes blanches en particulier. J'examine les suites fâcheuses des irritans quelconques, celles de l'âcreté des humeurs; celles des irritans placés dans quelque organe particulier, & c'est ici que je parle des effets des poisons & des remèdes violens; celles des humeurs âcres repercutées. Les accidens externes; l'électricité, l'aimant, les maladies aiguës, les effets des maladies chroniques, sur-tout des mauvaises digestions, considérées comme causes de maladies me fournissent autant d'articles. En traitant de toutes ces causes,

je les envisagerai comme causes prédisposantes, & comme causes occasionnelles; mais comme les unes tiennent à la diététique, les autres à l'histoire des maladies, on ne doit point croire que je me propose de dire sur chacune tout ce que l'on peut en dire; ce seroit fondre dans cet ouvrage des matieres qui en sont très-distinctes, & fortir de mon plan: dans plusieurs endroits, je serai obligé de répéter ce que j'ai dit dans d'autres ouvrages fort répandus; je suppose par-tout que l'on est instruit des parties fondamentales de la médecine.

A R T I C L E I.

Des vices de la constitution.

Heureusement toutes les maladies des pères ne se transmettent pas à leurs enfans; mais on ne peut point se refuser aux faits nombreux qui ont prouvé en tout tems, & prouvent par-tout aux Médecins attentifs qu'il y en a plusieurs qui sont une vraie hérédité; & quoiqu'avec de l'esprit on puisse présenter des argumens spé-

6. DES CAUSES.

cieux contre cette triste succession, ceux même qui la nient n'ont qu'à regarder autour d'eux pour la voir attestée par les observations. Je sortirais de mon sujet, si je m'occupais ici de la recherche de toutes les maladies héréditaires, des preuves de leur réalité, & de leur explication, mais j'ose hasarder une conjecture sur ce dernier article. N'est-il pas vraisemblable que chaque viscere a son influence particuliere sur la masse des humeurs, que l'état des humeurs est par là même le résultat de ces différentes actions, & n'a-t-on pas des preuves journalieres & malheureusement souvent facheuses des changemens qui arrivent dans l'état du sang par la lésion des différens organes? N'est-il donc vraisemblable que l'état du sang chez quelqu'un qui a tel ou tel viscere lésé, n'est pas ce qu'il seroit si ce viscere étoit en bon état? & ce qui est démontré par l'observation pour les visceres importants, n'est-il pas vrai également pour les organes qui le sont moins? n'est-ce pas à cette cause que tient ce principe d'unité plus haut, que chaque animal se

forme son fang, & que celui d'un animal ne peut pas convenir à un autre? Je crois donc pouvoir admettre cette cause comme démontrée, & je dis, si le fang de la mere ne reçoit pas la préparation convenable dans tel & tel organe, il sera vicié, & il est certain qu'il agira sur les vaisseaux de l'enfant, autrement qu'il n'auroit fait s'il eut été sain; mais n'est-il pas à préfumer que cette différence dans son action fera sans doute plus marquée sur les vaisseaux correspondans de l'enfant que sur les autres? J'avoue que je ne puis presque pas me refuser à le croire, & il me semble qu'un fang qui n'aura pas reçu dans le foye de la mere l'élaboration nécessaire, sera un stimulus moins propre à stimuler le foye de l'enfant, puisque les mêmes organes obéissent aux mêmes stimulus; si cela est, ce principe expliquera très-bien l'hérédité des maladies maternelles, & il seroit aisé de faire voir comment l'hérédité des maladies paternelles peut aussi en résulter; mais sans m'occuper plus longtems de sa cause, je reviens à sa réalité. Admise presque généralement de

8 DES CAUSES

tous les Médecins dans tous les siècles, on peut dire qu'elle est une de ces vérités dont personne ne doute excepté ceux qui veulent douter. Il y a peu de parties qui ne soyent foibles dans certaines familles, & il est aisé de comprendre que la foiblesse du système nerveux doit être aussi héréditaire que celle d'aucune autre. Les apoplexies, les paralyties sont héréditaires; les épilepsies le sont trop fréquemment; l'hypocondrie, l'hystérie se transmettent; LANCISI a vu la dilatation du ventricule droit & de l'oreillette droite héréditaire dans quatre générations, & produire chez l'ayeul, le grand-pere, le pere, & le fils les mêmes symptômes. Ainsi on ne peut pas douter que la foiblesse du genre nerveux dont toutes ces maladies dépendent, ne le soit aussi. M. VAN SWIETEN l'établissoit dans la mobilité du sensorium commun (b) avec une confiance fondée sur un grand nombre de faits; M. VIRIDET croyoit qu'un vice scorbutique, ou une disposition convulsive dans les parents peuvent transf.

(b) Tom. 3. p. 402.

mettre des convulsions aux enfans & il en cite des exemples ; „ on m’ap-
 „ porta de la campagne, dit-il, un
 „ enfant qui n’avoit pas deux ans,
 „ lequel avoit des vapeurs conti-
 „ nuelles, des inquiétudes & des
 „ spasmes qui agitoient différentes
 „ parties ; j’ai vû à Berne une fille
 „ de trois ans qui étoit dans un mou-
 „ vement presque continuel avec des
 „ vapeurs, à laquelle les rafraichif-
 „ sans & les bains tièdes furent
 „ très-utiles. Il y a ici une fille de
 „ dix ans qui est aussi née d’un pere
 „ sujet à cette incommodité, laquelle
 „ dès le berceau est dans les mouve-
 „ mens convulsifs de toutes les par-
 „ ties de son corps.” (c) De toutes
 les personnes attaquées de maux de
 nerfs que j’ai traitées, celles qui avoient
 la plus grande mobilité étoient une jeu-
 ne personne, & un homme d’envi-
 ron quarante ans, l’un & l’autre d’une
 ville de la Suisse allemande ; la jeune
 personne étoit née d’une mere abi-
 mée elle-même par ces maux, & qui
 les avoit transmis à sa fille, chez qui

(c) *Traité des vapeurs.* p. 47.

10 DES CAUSES

ils s'étoient manifestés dès son plus bas âge; la grand-mère même en avoit été attaquée, & des vices aussi inhérens ne s'effacent jamais: l'homme dont je donnerai l'histoire ailleurs, étoit fils, petit-fils, frere, de parens hypocondres. VILLIS avoit déjà indiqué cette hérédité; le cerveau, dit-il, peut naître foible, (*d*) & chez ceux qui ont reçu cette disposition, la plus légère cause peut occasionner le mal; pour le prouver, il rapporte l'observation d'une jeune personne chez qui un catarre arrêté par la fumée du succin, occasionna de très-grands mouvemens convulsifs; c'étoit une fille de vingt ans, fille d'un père accablé de maux de nerfs & sujette

(*d*) *De morb. convuls.* ch. I. p. 8. & 9. & dans un autre endroit, p. 82. en rapportant l'observation d'un homme qui eût des maux de nerfs affreux, il commença son observation en disant: l'homme illustre dont je parle, fils de père, & descendant d'ancêtres sujets aux maux de cerveau & de nerfs a commencé à éprouver, quand il a été parvenu à cet âge où l'on a acquis toute la consistance, le développement de ce germe morbifique.

elle-même à une migraine très-violente & périodique, dont chaque accès duroit plusieurs jours; dans une attaque au printems la douleur diminua, & la malade fut attaquée d'un violent rhume accompagné de crachats clairs & abondans, & de légers ulcères des narines, de la bouche & de la gorge; ce fut pour la délivrer de cette légère incommodité qu'une femme lui conseilla de se parfumer avec de la vapeur de succin; la fluxion cessa en effet tout de suite, mais elle se plaignit d'abord de vertiges & d'un violent mal de tête avec un tintement d'oreilles, & le troisième jour elle fut attaquée de convulsions dans les muscles de la langue, qui se répandant sur tous les muscles extérieurs de tout le corps, excepté sur ceux des yeux & du visage, lui firent exécuter pendant six jours les mouvemens les plus prompts, les plus violens, les plus extraordinaires & les plus pénibles. Les parties internes ne furent point attaquées (2).

MANDEVILLE, cet ingénieux

(2) Ibid. ch. 9. p. 88.

DES CAUSES

auteur de la fable des abeilles & d'un ouvrage sur les maux de nerfs, reconnoit également cette foiblesse native (e), qu'ANDRÉE démontre par l'histoire d'une jeune personne, qui fille d'une mere sujette aux évanouiffemens fut sujette dès son enfance aux évanouiffemens les plus graves (f). PERRY en fait la premiere cause de ce genre de maux (g); mais de toutes les observations qui attestent l'hérédité des maladies nerveuses, la plus frappante est celle que rapporte M. DELIUS (h). Une jeune fille née de parents déjà âgés, ayant souffert assez longtems du froid, elle éprouva des contractions spasmodiques des mains & des lèvres qui ne se dissipèrent que par beaucoup de chaleur, & depuis lors toutes les fois qu'elle

(e) *Treatise of the hypocondriack and hysterics diseases.* 8. Lond. 1730.

(f) p. 101.

(g) *A mechanical account of the hysteric passion* 8°. Lond. 1755. p. 195.

(h) *De Catalepsi* Erlang. 1754. Il l'avoit consignée avec tous ses détails dans un journal allemand en 1751. Il ne donne ici qu'un extrait.

étoit exposée au froid, elle éprouvoit les mêmes spasmes : s'étant mariée, elle eut des enfans qui hériterent du même mal & qui le communiquèrent aux leurs ; ceux-ci le porterent dans d'autres familles, & une fille mariée dans un autre endroit avec un homme très-sain a déjà deux enfans atteints du même mal ; en se mariant, on en est venu dans ce quartier à éviter les alliances avec tout ce qui est issu de cette famille : chez tous les descendans comme chez la mere, aucune cause, excepté le froid, ne produit ces accidens, & chez les femmes exposées souvent à avoir les mains dans l'eau, la trop grande fraîcheur les fait naître. Le mal commence toujours par les mains ; les doigts se courbent & se ferment ; les paupieres se resserrent sans cependant fermer entierement les yeux ; la bouche se tord d'un ou d'autre côté ; & si le froid est considérable, les malades souffrent des douleurs vives dans les articulations des pieds & des genoux. Des habits chauds & l'exercice les garantissent, l'inaction leur est fâcheuse & ils sont souvent attaqués en hyver

14 DES CAUSES

dans les temples; on a remarqué que leurs mains paroissent plus chaudes que celles des autres personnes exposées au même degré de froid. Il est inutile d'accumuler un plus grand nombre de faits pour prouver cette hérédité; j'en ai vû trop d'exemples pour pouvoir la revoquer en doute, & j'ai vérifié en même tems plusieurs fois une remarque déjà faite par d'autres, c'est que les enfants qui ont des rapports de ressemblance extérieure avec leurs parents, sont aussi ceux qui héritent le plus leurs maladies (i).

Il en est de la délicatesse des nerfs, comme de la foiblesse héréditaire de tous les autres organes, elle est d'autant plus difficile à détruire qu'elle est plus inhérente à la constitution; cependant elle n'est pas absolument incurable; mais elle exige dès la naissance des soins dont je parlerai ailleurs.

Il y a des maux de nerfs, qui sans être héréditaires, peuvent être un vice de nativité; c'est un fait gé-

(i) BERKELEY de hæmoptoe. Edinb. 1762. p. 3.

néralement connu que peu de gens naissent avec une égale force des différens organes, ce qui seroit la base de la plus parfaite santé, mais que quelque partie est plus foible que les autres, & M. ZIMMERMAN a établi, d'après beaucoup d'observations, que c'est celle sur laquelle les suites des émotions se manifestent le plus (*k*); les nerfs peuvent être dans ce cas, & plusieurs enfans, nés de pere & de mere très-sains, apportent quelquefois une délicatesse du genre nerveux qui se manifeste dès les premiers jours de leur naissance, par une convulsibilité indépendante de l'état de leur estomach, par beaucoup de foiblesse, & par très-peu de sommeil; symptômes qui réunis chez les enfans de peres & de meres sujets aux

(*k*) *Traité de l'expérience* t. 2. p. 598. J'avertis que dans tout ce que je citerai de cet excellent livre, je ne cite point la traduction françoise; mais l'excellent extrait que je dois à son amitié, qu'il avoit fait pour moi, peu de tems après la publication de son ouvrage, & dans lequel il citoit les pages de l'édition originale. J'espère qu'il en paroitra une traduction revue par lui-même.

maux de nerfs, annoncent presque certainement qu'ils en ont hérité, surtout s'ils sont en même tems plus pâles & plus maigres que les enfans ne le sont ordinairement à cette époque. La délicatesse héréditaire & celle de nativité ne different donc que relativement à leur cause premiere, mais se ressemblent par leurs caracteres & par leurs effets, & exigent les mêmes secours. On ne peut pas sans doute assigner les causes qui produisent cette foiblesse de certaines parties plutôt que d'autres, on peut seulement établir qu'elles tiennent à celles qui influent sur la nutrition dans le fœtus, & qu'elles peuvent se reproduire plusieurs fois chez la même mere, sans qu'avec la plus grande attention on puisse les découvrir; j'ai vû plusieurs enfans de pere & de mere très-sains naitre tous avec les nerfs les plus délicats; & quatre fils de la même femme qui avoit le genre nerveux très-bon, naitre si convulsibles, que sans pouvoir soubçonner aucun embarras, aucun irritant dans l'estomach & dans le bas ventre, ils étoient dès le moment de leur naissance dans des con-

vulsions presque continuelles ; les trois premiers périrent dans les six premières semaines de leur âge ; le quatrième eut aussi des convulsions dont il ne mourut pas ; il vécut huit ou neuf mois ; il se remplissoit même pendant ce tems-là , & devint plus gras & plus gros que les enfans de cet âge ne doivent l'être ; mais c'étoit un remplissage & non pas une vraie nutrition , ses nerfs trop faibles faisoient mal cette fonction ; aussi il ne prenoit point de forces , & ses fibres restoient sans consistance ; enfin cette masse molle vint à se fondre tout-à-coup , il tomba dans un vrai marasme nerveux très-prompt ; & presque sans aucune évacuation , il parvint en quelques jours à un état de dépérissement que l'on ne peut pas dépeindre ; la peau de son corps & de ses membres ressembloit à de petits sacs vuides ; & alternativement paralysé & convulsé , tout ce dépérissement fut l'affaire de six jours. On a vû en Hollande une petite fille née de parens sains , qui dès sa naissance eut de la disposition à la phrénésie (1).

(1) *De MELLE de vi vitali.*

Je dois remarquer ici que si les nerfs sont chez beaucoup de gens la partie foible, il y en a aussi chez qui ils sont partie forte, & toutes les causes qui généralement amènent les maux de nerfs chez les autres se trouvent réunies chez eux, sans que jamais on voye aucun des accidens qui annoncent que les fonctions de ces parties sont lésées; j'en ai vu plusieurs exemples, & j'ai été sur-tout étonné de celui d'une femme qui avoit été foible, & languissante toute sa vie, dont je devins le Médecin dans le tems où elle approchoit de la crise de la cessation des règles, époque où les maux de nerfs se développent quelquefois avec tant de force; je l'ai vüe dix-sept ans languissante, éprouvant toutes les maladies qui jettent dans celles des nerfs, exposée à plusieurs impressions morales & physiques qui les font naître, sans que jamais j'aye pû découvrir un seul symptôme qui annonçât la plus légère irrégularité dans leur action; ils étoient absolument invulnérables & très-propres à toutes leurs fonctions; la tête étoit très-bien organisée, les facultés promptes, tous

les sens très-bons. Et cette observation rappelle celle de PECHLIN, qui prouve qu'il y a des organisations de cerveau si bien faites & si fortement constituées, que rien de ce qui en altere les fonctions chez les autres, ne peut les déranger; il parle fort en détail d'un jeune homme âgé d'environ vingt-ans, abimé par tous les symptômes du scorbut, qui accabloit son corps sous la quantité des alimens les plus gras, les plus tenaces, les plus indigestes, pris sans règle, à toutes heures six ou sept fois par jour, & noyés dans des quantités de vin & de bière, sans que jamais sa tête en reçût la moindre altération; on n'a vû personne qui eut plus de génie, de mémoire, de savoir, de justesse, de netteté, il savoit tout, il parloit de tout presque sans avoir aucune application; dans le même endroit, un enfant âgé seulement de douze ans, pâle, cachectique, vermineux, mangeant démesurement, étoit un autre prodige de mémoire, d'intelligence & de science (m). Ces exem-

(m) Lib. 3. Obs. 4.

plus fervent à répondre à une question que WEPER s'étoit proposée, & qui étoit très-sensée; (n) Pourquoi, dit-il, un âcreté insensible produit-elle souvent tant de maux de nerfs, tandis que d'autres fois des âcretés corrosives n'en produisent aucun? C'est qu'il y a des nerfs si délicats que le plus petit stimulus en trouble entièrement les fonctions, & d'autres si peu mobiles que rien ne peut altérer leur marche. D'ailleurs il faut bien faire attention que la même cause d'irritation produit quelquefois des spasmes, d'autres fois de la douleur, d'autres fois de la fièvre; quelques malades sont plus sujets à la fièvre, d'autres aux douleurs, d'autres aux spasmes; mais il n'en est pas moins vrai que le même stimulus chez la même personne, peut produire successivement ces trois effets; l'alternative surtout entre le spasme & la douleur est très-fréquente. Il n'est donc pas douteux que les nerfs ont une fermeté ou une foiblesse native, & que quand on reconnoit ce dernier état, un des

(n) *De morbis Capitis.* p. 540.

premiers soins de l'éducation doit être de le corriger, elle le peut, si elle est bien dirigée; au lieu qu'une mauvaise éducation l'augmente sensiblement, le donne même lorsqu'il n'existe pas & doit être mise au rang des causes principales des maux de nerfs; mais comme les erreurs de l'éducation physique portent sur l'abus des choses non naturelles dont je parlerai dans les articles suivans, & dont les effets sont d'autant plus marqués, qu'ils ont lieu sur des sujets plus jeunes, je me bornerai ici à quelques observations générales. La première, c'est que les vices du lait jettent souvent un germe de maux de nerfs que rien ne peut détruire; un lait âcre les tient à cet âge tendre dans un état d'irritation continuelle, qui nuit à leurs forces, & que rien ne peut réparer, si l'on n'y remédie pas d'abord; & le seul moyen efficace d'y remédier, si l'on s'en aperçoit à tems, c'est-à-dire avant que le tems du nourrissage soit fini, c'est de donner à l'enfant un lait frais & le mieux choisi possible, & de le faire nourrir plus longtems que l'on

n'auroit fait sans cela. La sécheresse & la rudesse de la peau, son peu de sommeil, son inquiétude continuelle, sont les caractères qui annoncent un lait âcre & nuisible; on peut aussi l'inférer du peu d'avidité pour le sein, & de la facilité avec laquelle on les accoutume à d'autres alimens. Au sevrage, ils prospèrent souvent beaucoup, ils peuvent devenir assez forts, & avoir les apparences d'être robustes, mais malgré ces apparences, à moins que les suites de l'éducation n'y aient remédié, les nerfs en général, & sur-tout ceux de l'estomach & des intestins resteront toujours d'une très-grande sensibilité.

La seconde observation que je ferai, c'est que la grande quantité d'alimens, les alimens nourrissans, gras, pâteux, les appartemens & les habillemens chauds, l'habitude d'avoir la tête fort couverte, le peu d'action, donnent aux enfans une mollesse de fibres, qui paroît d'abord réussir à merveille; ils grandissent, ils grossissent, ils prennent de l'embonpoint, ils ont de belles couleurs; ils paroissent à merveille, mais toute cette structure

peu consistante est sans durée, la nutrition a été abondante, mais peu ferme; les nerfs sont la partie qui a le plus souffert, & souvent à l'âge de sept ou huit ans, ces enfans tombent dans des maladies affreuses, combinées de putridité & de convulsions, qui paroissent particulieres à ce genre d'éducation; s'ils surviuent, ils tombent à un âge plus avancé, dans les maux de nerfs les plus fâcheux; les femmes se fanent avec la plus grande facilité, & deviennent vaporeuses à leur premiere couche; les hommes sont hypocondres à vingt ans. Sans réunir toutes ces circonstances, il suffit de tenir les enfans trop au chaud, de les faire veiller trop tard, de les empêcher de prendre assez d'exercice, ou de leur faire craindre les variations de l'air, pour les disposer à une délicatesse de nerfs qui fera leur malheur dans la suite.

La troisieme remarque, c'est que la pernicieuse habitude de trop serrer les jeunes filles équivaut seule à toutes les autres erreurs de l'éducation; tous les organes digestifs comprimés & leur action affoiblie par la

respiration dérangent absolument la nutrition ; il en résulte une multitude de maux qui sont étrangers à cet ouvrage , mais le plus marqué est une mobilité extrême dans le genre nerveux qui se développe principalement vers l'âge de quatorze ou quinze ans ; & amène à cette époque les foiblesses , les défaillances , les étouffemens , l'insomnie , les convulsions , la mélancolie , & un marasme mortel au bout de quelques années (o). J'ai développé fort au long dans l'ouvrage sur la *santé des gens de lettres* , le danger d'une application précoce , ainsi je n'entrerai ici dans aucun détail , & je me contenterai de faire remarquer que le trop d'application entraîne les mêmes maux ; la gêne même & la con-

(o) " Toutes les maladies de l'estomach ,
 33 la cessation totale & continue du flux
 33 menstruel avec toutes ses suites , un air
 33 bouffi , des érépelles , tous les maux
 33 hystériques , évanouissemens , mélancolie
 33 profonde , accouchemens difficiles , & même
 33 quelquefois des apoplexiés sont la
 33 suite de cette pression déraisonnable.
 33 ZIMMERMAN t. 2. p. 550. Voyez WINS-
 33 LOW , PLATNER.

contrainte produisent cet effet ; la liberté de l'enfance trop gênée amène l'ennui, & de l'ennui naissent l'inaction, le dégoût, la tristesse, les mauvaises digestions, une transpiration irrégulière, la formation des âcretés, tous les maux de nerfs. La dureté avec les enfants, cette sécheresse, cette aigreur, ce ton d'autorité absolue qui ont présidé longtems à l'éducation, qui n'y président encore que trop dans plusieurs maisons où l'on croit qu'il est de la dignité paternelle de paroître froid & sec, sont une des causes de l'affoiblissement du genre nerveux, & j'ai vû une malade abimée de vapeurs, qui étoit convaincue qu'elle ne les devoit qu'à l'émotion, la crainte & le chagrin continuel dans lesquels une belle-mère l'avoit tenue pendant plusieurs années ; mais cette cause appartient proprement aux causes morales qui ne sont pas l'objet de ce chapitre.

Le feu de la première jeunesse doit avoir son effort, & j'ai vû un grand nombre de femmes dont on ne pouvoit attribuer les maux de nerfs qu'à

Tom. II. Part. I.

B

ce qu'elles avoient été forcées de paroître grandes filles trop tôt.

§. 25. La cruë trop prompte est encore une des causes les plus ordinaires des maux de nerfs ; cette nutrition trop rapide n'a point de fermeté ; les fibres restent toujours lâches ; les humeurs ne sont pas suffisamment élaborées, les fibres nerveuses n'acquièrent point le ton qu'elles devroient avoir, ni les esprits animaux leur consistance ; les muscles conservent trop d'irritabilité, & n'acquièrent pas assez de densité ; les sujets restent toujours foibles, languissans ; leurs nerfs sont très-mobiles ; & j'ai vû des jeunes personnes tomber par cette cause dans des états de convulsions, d'hystérie, d'hypocondrie les plus fâcheux ; le cœur est l'organe qui, dans ces cas là m'a paru le plus affecté ; & ces personnes sont très-souvent en proie aux palpitations les plus incommodes ; toutes les fonctions se font foiblement, on tombe souvent dans le marasme, & lors même que l'on ne succombe pas, la santé s'en ressent toute la vie. Une des personnes chez qui j'ai vû les maux de nerfs les plus

violens, est une dame allemande qui à douze ans avoit la hauteur d'un homme ordinaire, & un embompoint excessif; dans ces cas, les fibres des muscles, des visceres, des nerfs trop lâches, les fluides trop peu denses & trop peu élastiques, le gluten trop irritable, auroient besoin pour se rétablir d'une action du cœur & des vaisseaux plus forte; mais ces parties sont également trop foibles, ainsi ce n'est presque que de l'art que l'on doit attendre quelque chose, & si l'art se trompe, les suites de ses erreurs sont terribles. Peut-être que les premiers dérangemens auroient été aisés à guérir, si l'on avoit suivi une meilleure méthode, mais je ne fais sur quels principes on la traita par les saignées & par les purgatifs, la cause augmenta, les accidens devinrent plus graves, & la malade conservera nécessairement toute sa vie une trop grande délicatesse.

Les lésions considérables dans la conformation de la charpente osseuse endommagent en général toutes les fonctions, & sur-tout les fonctions vitales plus que les fonctions nerveu-

28 DES CAUSES

ses ; cependant à la longue, le vice des fonctions entraîne celui des nerfs ; & j'ai vû des femmes conduites par cette cause à des maux de nerfs très-fâcheux, que les secours diététiques peuvent adoucir, mais dont il faut connoître la cause première pour ne pas fatiguer les malades par des remèdes inutiles, & qui continués longtems deviendroient nuisibles. Je finirai cet article, en remarquant que toutes les erreurs dans les choses non naturelles, dont je vais parler, ont des suites d'autant plus fâcheuses que l'on y est exposé plus jeune.

ARTICLE II.

Des mauvais effets de l'air.

§. 26. Tout ce que j'ai dit dans la première partie des effets funestes d'un air vénéneux, prouve combien l'air peut avoir d'influence sur le genre nerveux ; l'effet de ces différentes variations relativement à la pesanteur, à la chaleur, à la sécheresse, aux exhalaisons dont il peut être impregné, ont été appréciées par plusieurs écri-

vains diététiques ; mais M. BERRYAT, Médecin à Auxerre, est le seul qui ait suivi pendant longtems l'effet de l'augmentation ou de la diminution du poids de l'air sur les personnes attaquées de maux de nerfs, & sur-tout sur une jeune personne qui éprouvoit de très-violentes convulsions depuis dix ou douze ans, & il étoit parvenu à pouvoir assigner son état d'après la hauteur du baromètre (p). Sans avoir suivi des observations avec cette même attention, on remarque tous les jours qu'il y a des pays & des saisons où les maux de nerfs sont plus fréquens. Les climats d'une température sèche plutôt chaude que froide, sont en général très-favorables aux nerfs, & quoique quelquefois ces pays offrent les maladies nerveuses les plus effrayantes, cependant à l'ordinaire les nerfs y sont fermes, peu délicats, la mobilité rare; tel est l'état de la plupart des pays qui sont dans la Zone tempérée, au midi du quarante-cinquième degré; si sous cette latitude, on trouve quelques endroits où ils soyent

(p) *Mémoires présentés.* t. 2. p. 456.

plus fréquens, il faut en chercher la cause dans quelque circonstance particulière à ce canton. On trouve des maladies de nerfs horribles dans quelques endroits de la Zone torride, qui sont tout à la fois très humides, & très-chauds, & où la fibre est par là même lâche, où les humeurs sont extrêmement âcres, & où elles se raréfient quelquefois tout-à-coup très-fortement. Les climats très-froids donnent à la fibre une fermeté & aux humeurs une densité qui fait que les maux de nerfs n'y sont jamais que les effets de quelque cause accidentelle; mais la vraie patrie de la délicatesse du genre nerveux, est entre le quarante-cinquième & le cinquante-cinquième degré de latitude; & dans cet espace, ils sont plus fréquens, à proportion que différentes circonstances concourent plus ou moins à aider les effets de l'air qui est très-différent dans ces différents endroits. M. HUXAM a vu que les saisons humides les occasionnoient (q), & sans doute, l'humidité, & sur-tout l'humidité jointe à la chaleur sont les

(q) Observat. t. I. p. 47.

dispositions de l'air qui agissent le plus, comme causes prédisposantes. MM. BISSET & LIND ont donné là dessus l'un & l'autre de très-belles observations (r) cependant la chaleur est aussi une cause occasionnelle. Un observateur exact & véridique remarqua que pendant l'été de 1706 qui fut d'une chaleur excessive, plusieurs personnes qui n'avoient jamais eû de vapeurs, en furent attaquées, & celles qui y étoient sujettes en furent beaucoup plus travaillées (s). M. ZIMMERMAN a souvent observé que pendant les grandes chaleurs, les personnes vaporeuses tombent, sans aucune autre cause, dans de grandes foiblesses, des évanouissemens fréquens, des convulsions, des diarrhées qui ne finissent que quand le tems se rafraichit (t). M. DODART avoit vû un jeune homme qui perdoit toutes ses idées, & tomboit dans l'imbécilité, quand il faisoit chaud (u). Les

(r) BISSET *Medical constitut of Great Britain.* p. 15. 16. 127. 130. LIND *on diseases of hot climates.* p. 170. 258. &c.

(s) VIRIDET, *Traité des vapeurs.* p. 48.

(t) *Exper.* t. 2. p. 148.

(u) *Mémoires de l'Académie des Sciences.*

grandes chaleurs de l'été, & en été le milieu du jour font fâcheux pour les femmes qui ont les nerfs très-déliçats, sur-tout si elles ont en même tems la fibre molle; elles voudroient retrancher deux ou trois mois de l'année, ou au moins dans ces trois mois sept ou huit heures par jour: depuis les neuf ou dix heures du matin jusques à cinq du soir, sans force, étouffantes, angoissées, tristes, inquiètes; elles ne se lèvent que pour désirer d'être à la fin du jour. Si dans ces circonstances, il survient un vent du nord, il leur rend la vie & le bonheur; celui du midi chargé de parties humides & chaudes, détruit toutes leurs forces & les met au désespoir: leur poulx qui, du reste est presque toujours d'un huitième plus vite en été qu'en hyver, est vite, petit & souvent irrégulier; aux approches d'un orage un peu fort, elles ont une vraie fièvre nerveuse; il est bien certain que l'état de l'atmosphère dans ces momens peut agir sur des nerfs même qui ne sont pas excessivement déliçats, & j'ai vu très-souvent un homme bien portant, & qui assurément ne craint pas les tonnerres

mé les annoncer vingt-quatre heures à l'avance par des palpitations qui ne l'ont jamais trompé ; on a déjà vû toutes les influences du sirocco ; & il est aisé de comprendre qu'une constitution de l'air qui peut faire périr en quelques heures les feuilles des arbres, corrompre les viandes, gâter le lait, doit être capable de stimuler bien puissamment le genre nerveux. Pendant les grandes chaleurs, les accès d'épilepsie sont ordinairement plus fréquens.

Mais le froid est aussi souvent une cause occasionnelle très-forte ; HIPPOCRATE a déjà vû que le froid appliqué aux nerfs nus dans les playes & dans les ulcères leur nuisoit, & pouvoit produire des convulsions (x) ; GALIEN a aussi vû le froid produire l'apoplexie

(x) *Aphor.* I. §. aph. 17. 18. 19. 20. & ailleurs. CELSE l. I. ch. 2. C'est d'après cette idée sans doute qu'un habile chirurgien de Cologne, il y a près de deux cents ans, faisoit tenir sous les playes & les ulcères pendant le pansement un réchaud plein de braise, méthode dont FABRI de *Hilden* qui avoit été son élève, a vû lui-même les excellents effets ; qui a été rappelée de

B §

& toutes les especes de *tetanos* (y). On le remarque souvent en Angleterre ; on a vû dans le nord de l'Allemagne, le spasme de la mâchoire, de violentes convulsions, l'emprostotonos en être la suite (z) ; & il régné quelquefois tout-à-coup dans le Malabar un vent excessivement froid, dont on ne peut pas même se défendre dans les maisons, & qui occasionne de violentes convulsions. (a) Mais c'est sur-tout chez les personnes, qui sans avoir la fibre lâche, ont une grande délicatesse dans le genre nerveux, les humeurs âcres, la peau très-sensible, que les effets du froid sont pernicious ; il arrête la transpiration, & le spasme des nerfs cutanés se communiquant à tous les autres, toutes les fonctions souffrent, la respiration est gênée, l'estomach se serre & ne digère plus ; la sécrétion

tems en tems, & dernièrement dans quelques hôpitaux françois.

(y) *De morborum differentiis*, ch. 5. chant. t. 7. p. 6.

(z) MARX *de spasmis*. §. 29.

(a) CARTHEUSER *de morbis endemicis*.

181.

de la bile s'arrête, les règles font retardées; si elles fluent, elles se suppriment, le sommeil se perd, on éprouve un mal-aise, on pourroit dire, de la douleur dans tout son corps; & ces mêmes personnes se portent parfaitement bien à l'époque de ces grandes chaleurs qui tuent celles dont la délicatesse du genre nerveux ne tient qu'à la foiblesse de la fibre. Il y a beaucoup de femmes dans ce cas, qui pour ne pas souffrir sont obligées de se renfermer dans les appartemens pendant quatre mois de l'année, & qui malgré cette précaution, ne se mettent point entièrement à l'abri des effets du froid. M. ZIMMERMANN a vû une femme vaporeuse âgée de soixante trois ans qui, après s'être refroidie les bras, prit subitement des spasmes si affreux dans tout le corps, qu'il lui paroissoit qu'on lui arrachoit tout-à-la fois toutes ses chairs & tous ses membres; elle avoit en même tems des douleurs si affreuses dans l'estomach & les intestins, que malgré sa fermeté, elle se tordoit dans son lit comme un ver, (b) & j'ai vû souvent un homme âgé

(b) *Expérience t. 2. p. 156. 15 17.*

& qui avoit les nerfs délicats, à qui le froid de pieds donnoit constamment une espece de spasme cutané, qui gagnant avec un sentiment de froid & de mal-aise jusques au sommet de la tête, redescendoit sur le front, & lui obscurcissoit considerablement la vue, jusques-à-ce qu'il fut rechauffé. VIRIDET avoit observé que l'hypocondrie étoit très-fréquente, sur-tout en hyver, sur les hautes montagnes de ce canton : il en vit plus de trente dans un seul hyver à Gessenay ; " plusieurs, dit-il, étoient » tourmentés de spasmes affreux qui » devinrent même mortels ; " c'étoit principalement parmi ceux qui n'étoient pas natifs de cet endroit, & qui étoient par là même plus affectés par la vivacité de ce climat, où l'air, dit-il, est chargé de tant d'acides ; & il ajoute une autre raison très-sensée & très-importante ; ceux du pays auroient le même sort, si par le lait, les hordeats & les avenats, ils n'enveloppoient ces puissans acides. (c) C'est une observation faite depuis long-

(c) *Traité des vapeurs.* p. 184.

tems, & vérifiée tous les jours, que dans les grands froids, les personnes qui ont les nerfs très-déliçats, quelquefois même tous les malades, ne peuvent pas dormir.

Les influences de l'air se font souvent sentir évidemment aux nerfs dans les tems des épidémies ; on a observé dans les hôpitaux beaucoup plus de maladies convulsives dans un tems que dans un autre ; & M. WERLHOFF remarque avec étonnement que dans le seul mois de mai de l'an 1733, il vit huit femmes attaquées, pour la première fois, d'une mélancolie hystérique, accompagnée de délire, (d), ce qui ne pouvoit dépendre que d'un vice dans l'air. J'ai vû en 1765, dans le tems que nous avions une épidémie nombreuse de maladies putrides, qu'il y eut beaucoup plus de convulsions, de vapeurs, de paralysies que dans tout autre tems ; VILLIS & SYDENHAM avoient déjà observé des fièvres épidémiques qui attaquoient principalement les fonctions des nerfs, & ça été un des caracteres essentiels

(d) *Commerc. litterar. p. 184.*

de celle qui a régné ici pendant le printems & l'été de 1776. Son premier caractere a été d'attaquer principalement les jeunes gens depuis l'âge de quatre ans jusques à celui de vingt ; le second étoit d'affecter singulièrement leurs nerfs ; avec une fièvre très modérée, plusieurs fêvoient assez continûment, mais foiblement ; chez d'autres, sans rêveries marquées, la façon de penser étoit si changée, qu'ils étoient singuliers, tristes, oublieux, apathiques, vaporeux ; plusieurs ont eû des rêveries très-fortes, très-soutenues qui ont duré longtems après la fièvre ; dans le même tems plusieurs autres personnes sont tombées dans un état de rêveries presque sans fièvre, qui n'en étoit que plus fâcheux ; enfin un troisieme caractere qui rapprochoit encore cette fièvre des maux de nerfs, c'est qu'elle ne soutenoit presque aucun remede violent, elle ne vouloit que le traitement le plus doux, &, comme dans l'épidémie de SYDENHAM, ses fuites ne se dissipoiient parfaitement que quand on quittoit les remedes.

A R T I C L E III.

Des alimens & des boissons.

§. 27. Les erreurs dans l'usage des alimens, excepté dans l'enfance, ne sont une cause prédisposante des maux de nerfs, qu'autant que par des erreurs réitérées, sur-tout dans la quantité, on vient à ruiner l'estomach, & à détruire entièrement la faculté digestive; on tombe alors dans les maux de nerfs, parce que l'on ne digere plus. Mais s'il n'y a pas d'aliment usuel dont un usage modéré dispose aux maux de nerfs, il y a quelques alimens qui affectent très-facilement les nerfs délicats, & quelquefois même les nerfs les plus forts; j'ai vu un grand nombre de femmes à vapeur que le persil met dans un état si violent qu'on les croiroit presque empoisonnées; & l'on trouve dans le journal de médecine (e) l'histoire d'un cas dans lequel cette plante occasionna des convulsions. Les fraises & les écrivisses sont deux autres alimens qui

(e) Tom. 23. p. 145.

produisent cet effet sur un assez grand nombre de gens; & chez tous ceux qu'elles incommodent, elles occasionnent presque les mêmes symptômes essentiels, qui sont une grande angoisse dans l'estomach, & une ébullition plus ou moins abondante, plus ou moins générale, & accompagnée de démangeaisons quelquefois insupportables. M. Van SWIETEN a vû les yeux d'écrevisses même produire cet effet, & l'explication qu'il en donne sert à expliquer tous les faits de cette espèce. Feu M. VIRIDET, ce sage praticien de Morges à qui l'on doit deux ouvrages trop peu connus, & qui sont pleins d'observations pratiques utiles, a vû les bouillons d'écrevisses produire des effets très-irritans (f). Les moules produisent aussi souvent des effets semblables & même très-gravés, mais

(f) *Dissertation sur les vapeurs.* 12. Yverdon 1726. p. 179. une femme à qui il avoit donné une dragme de yeux d'écrevisses fut pendant la nuit dans la tension de toutes les parties de son corps; j'ai connu deux hommes qui pouvoient manger des écrevisses, mais la soupe aux écrevisses les incommodoit extrêmement.

comme il est très-vraisemblable que ce n'est que les moules malades, on doit les regarder alors comme un poison, & non pas comme un aliment. RIEDLIN parle de deux hommes à l'un desquels l'usage des corneilles donnoit un spasme dans les pieds (g), & celui des alouettes donnoit à l'autre un spasme dans les bras (h). J'ai vû une femme chez qui les fraises n'ont produit un mauvais effet qu'un seul été, qui suivit une maladie catharrale assez légère, mais qui lui avoit laissé le genre nerveux fort affecté; toutes les fois qu'elle en mangea, elle éprouva tous les malaises d'un accès de vapeur. VIRIDET a été témoin d'un fait qui mérite d'être rapporté; quatre sœurs qui aimoient passionnément ce fruit & qui en avoient mangé sans aucun inconvénient jusques à l'âge de puberté, en furent depuis lors très-incommodées; elles appercevoient une grande démangeaison au gosier, & par-tout le corps; après cet accident qui leur étoit com-

(g) *Lin. Medic. ann. prim. p. 30.*

(h) *Iter medicum. p. 17.*

mun, l'ainée tomboit dans un affoiblissement accablant; la puinée étoit faisie d'une éréfypelle par tout le corps; la troisieme avoit un bruit d'oreille qui finissoit par un autre semblable à celui d'une montre quand la chaîne rompt; tout le corps de la quatrieme s'enflait, & elle restoit dans cet état pendant plus de trente heures; chez ses sœurs il ne duroit que dix ou douze (i).

Ces cas sont rares & dépendent d'un petit nombre d'alimens qu'il est aisé d'éviter, mais quand une fois les nerfs sont affectés, & sur-tout quand la délicatesse de ceux de l'estomach est parvenue à un certain degré, tous les alimens peuvent devenir la cause occasionnelle la plus fréquente de leurs dérangemens, soit par leur quantité, soit par leur qualité; cette sensibilité des nerfs de l'estomach est quelquefois portée au point que le repas le plus léger, le plus simple, a les effets les plus violens & les plus douloureux, pour peu qu'il se trouve au dessus des forces digestives; le travail qu'éprouve l'estomach

(i) *Traité du bon chile*, t. I. p. 142.

devient un foyer d'irritation pour tout le genre nerveux ; on étouffe , on évanouit , on est tout à la fois dans l'affoupissement le plus angoissant , & dans l'impossibilité de dormir ; le spasme même peut aller jusques à donner toutes les apparences d'une apoplexie ; je connois un homme dans la fleur de l'âge , qui a les nerfs délicats , & qui a été sujet pendant quelques années à un asthme convulsif qui , dès qu'il a un peu trop mangé , est excessivement mal à son aise , inquiet , silencieux , & colere. Quand l'estomach est si délicat , il n'y a qu'un très-petit nombre d'alimens qui soient tolérables , tous les autres incommodent ; & en général ce sont ceux qui sont ou flatueux ou acides qui sont les plus dangereux ; dans le premier genre , les simples haricots sont ceux qui incommodent le plus , & j'ai vû plusieurs fois qu'ils occasionnoient un accès de vapeur avec une angoisse , une tristesse , & des larmes intarissables ; les fruits comme flatueux & comme acides deviennent également irritans , & j'ai plusieurs exemples de femmes qui ne pouvoient soutenir d'autre légume que les pom-

mes de terre (k), ce farineux doux, peu favoureux, il est vrai, mais très-digestible, & qui est de tous les légumes celui dont on peut généralement manger la plus grande quantité, sans en ressentir aucune incommodité. La polente, qui est la farine du maïs, ou bled de Turquie, est encore un farineux doux, digestible, & qui est souvent une ressource pour des personnes dont l'estomach sensible se refuse à presque tous les alimens ; mais elle doit être fraîche ; conservée plus de quelques semaines, elle prend une âcreté qui la rend moins agréable & moins saine. Il faut rappeler ici une observation importante faite par un très-bon observateur (l), c'est que l'action des nerfs est bien moins marquée chez les peuples qui vivent de farineux ; cette observation nous fournit cette conséquence bien simple, c'est qu'en général les farineux seront indiqués toutes les fois que l'action des nerfs est trop vive.

Le mouton est pour d'autres le mets

(k) *Solanum tuberosum*.

(l) M. BOMARE Dic. d'h. n. art. farine.

le plus convenable ; & il faut faire attention que souvent les alimens trop délicats , trop légers , les bouillons , les alimens aqueux font nuisibles , quand les fibres de l'estomac font déjà trop molles , les muscles trop irritables , les nerfs irrités par quelque humeur trop âcre : les alimens solides , résistans , quelquefois même gras & presque indigestes pour des estomacs ordinaires , font ceux que ces estomacs digèrent le mieux ; j'ai fait vivre une femme , dont les nerfs étoient naturellement fort délicats , & dont ceux de l'estomac avoient acquis une délicatesse telle que tous les alimens & surtout ceux qu'on appelle les plus légers , qu'elle avoit tous essayés , la faisoient souffrir considérablement , & qu'elle les rendoit tous , en lui conseillant de ne vivre que de croutes dorées & de pâté froid ; elle ne prit rien d'autres pendant quatre mois , & elle put ensuite y joindre l'usage des fruits. Ch. PISON avoit déjà très-bien vû que dans plusieurs cas de mobilité , les mets délicats , les bouillons , les alimens aqueux étoient nuisibles , & qu'un régime sec

étoit plus convenable (m) ; mais on avoit ensuite donné trop d'extension à ce conseil, en voulant, d'après le système que tout étoit atonie, réduire toutes les personnes qui ont le genre nerveux délicat à un régime sec, sans faire attention que dans un autre endroit, ce même P I S O N, trop éclairé pour admettre des règles générales, défendoit la viande, les œufs, le vin, & tous les stimulans (n). D'autres circonstances exigent d'autres alimens ; j'ai soigné une jeune personne dont la mobilité étoit portée presque au plus haut degré, & qui ne pouvoit pas manger une seule bouchée de viande, ni boire une demi-tasse de bouillon, qu'elle n'éprouvât une toux & une oppression qui la mettoient dans un état violent ; les alimens végétaux, surtout les farineux cuits avec du lait la fatiguoient moins ; & j'ai été obligé de tenir pendant neuf mois une femme de la plus grande mobilité, & dont j'aurai occasion de reparler, qui avoit en même tems beaucoup d'obstructions & pour qui je crai-

(m) *De morb. a coll. serof.* p. 163.

(n) *Ib.* 330.

gnois un ulcere à la matrice, au lait d'anesse & aux fruits fondans pour toute nourriture; elle n'en foutenoit aucune autre sans éprouver des étouffemens convulsifs, & sa seule boisson étoit l'eau fraîche. J'ai connu un malade dont les nerfs de l'estomach & des intestins avoient acquis une telle sensibilité par des remedes violens, que tous les alimens lui occasionnant les plus vives douleurs, il fut obligé après une multitude d'essais de se reduire à vivre pendant nombre d'années d'un peu de pain sans sel, de bouillon de tripes, & de courge simplement bouillie à l'eau & aussi sans sel; tout autre aliment, toute autre boisson que l'eau, étoit un stimulus qui lui donnoit des douleurs & de l'angoisse; dans plusieurs cas, le lait est le seul aliment que les nerfs puissent soutenir, & l'on verra ailleurs que s'il est quelquefois l'aliment le plus convenable, il est aussi souvent le meilleur remede.

§. 28. Les sucreries sont un des alimens les moins convenables dans les cas de mobilité, & FORESTUS cet habile observateur Hollandois, l'un des hommes auxquels la pratique doit le

plus, a vû une femme à qui elles donnoient toujours un accès de vapeur (o). C'est dans ces circonstances d'extrême sensibilité que l'on se laisse quelquefois aller à deux usages qui sont tous deux très-fâcheux ; l'un c'est de se reduire à ne vivre que de bouillon très-fort qui, dans le moment même ranime, & fait quelquefois moins souffrir que d'autres alimens, mais dont l'effet constant est d'augmenter au bout de quelque tems l'irritabilité & la foiblesse ; l'autre, c'est de soulager ces mal-aïses si fréquens après le repas, par des liqueurs ou des élixirs chauds, qui pendant quelque tems donnent un bien-être momentané, mais aggravent presque toujours le fond du mal.

Parmi les alimens qui nuisent au genre nerveux, il faut nécessairement placer l'ergot ou bled cornu, qui a été souvent cause épidémique des maladies nerveuses les plus graves, que j'ai décrites avec soin dans un petit ouvrage imprimé il y a seize ans, & qui se trouvera dans le chapitre 23 de cet ouvrage.

Des

(o) Lib. 28. Obs. 28.

Des boissons.

§. 29. Il n'en est pas des boissons comme des alimens ; elles sont non-seulement fréquemment causes occasionnelles , mais aussi causes prédisposantes. L'abus du vin dont l'effet est de produire une tension dans les vaisseaux du cerveau , le dérangement des facultés & des sens , le vertige , le tremblement , la foiblesse de tous les muscles , conduit nécessairement aux maux de nerfs & sur-tout au tremblement , à la paralysie , à l'hypocondrie , quand on ne vient à en faire excès que peu-à-peu ; mais si on se livre à ces excès tout-à-coup , il en résulte des épilepsies , des manies , des convulsions de toute espece. On peut envisager l'état d'un homme yvre comme une apoplexie , dont la cause passagere & mobile se dissipe entierement au bout de quelques heures ; aussi elle ne laisse pas d'abord des suites facheuses ; mais à la longue les nerfs perdent toute leur force , les esprits animaux toute leur énergie ; les vaisseaux du cerveau quoique les plus fins de tous , sont dans le même état que les plus considéra-

Tom. II. Part. I.

C

bles, comme eux ils passent de l'état de ditension à celui de relâchement ; ils tombent à la fin dans une totale atonie, & les liquides devenus d'abord visqueux, tombent ensuite dans une totale dissolution ; & cet état de foiblesse laisse dans l'abattement, la tristesse, les vapeurs les plus angoissantes. Quand il a été souvent répété, les vaisseaux ne peuvent plus recouvrer leur ton sans secours, & le buveur reste anéanti jusques à ce qu'il ait repris du vin ou des cordiaux plus chauds ; l'effet même rend la réitération de sa cause nécessaire, & rien n'est plus triste & plus fâcheux que l'état d'un homme qui s'est abruti par le vin (p) ; mais avant que d'en être à ce point, & heureusement il n'est plus commun aujourd'hui d'y arriver, on peut éprouver par un excès même peu considérable de cette liqueur tous les maux de nerfs. J'ai connu plusieurs hommes qu'un léger excès en boisson le soir, jette le lendemain dans la foiblesse,

(p) M. VAN SWIETEN a donné un tableau très-exact de l'état des yvrognes de profession, *aphor.* 629.

la pusillanimité , le désespoir & les pleurs d'une femme hystérique. La belle observation de M. GAUBIUS qui parle d'une femme que la boisson des liqueurs jettoit dans un désespoir affreux , sans aucune autre marque de rêverie , ce qui rendoit la découverte de la cause très - difficile , se présente à tous les Médecins ; & je connois un ouvrier qui n'a d'autre rêverie que celle de se croire meurtrier & poursuivi , & de vouloir absolument se sauver par les fenêtres. Il est donc certain que l'excès du vin peut donner tous les maux de nerfs aux personnes même les moins faites pour en avoir ; mais ces premiers maux de nerfs se dissipent avec l'action du vin ; ce n'est qu'en la réitérant souvent qu'elle vicie absolument tout le genre nerveux , & les maladies qui en résultent sont d'une opiniâtreté qui ne résiste que trop souvent aux remèdes les plus appropriés. Je dois ajouter qu'indépendamment de son action immédiate sur le cerveau , le vin devient cause de maux de nerfs , en détruisant totalement les digestions

52 DES CAUSES

qui périssent toujours au bout de quelques années de boisson.

§. 30. Quand la mobilité est une fois établie, le vin est une des causes occasionnelles les plus ordinaires & les plus fures; & je n'ai pû parvenir à guérir un très grand nombre de femmes, & même d'hommes, qu'en leur défendant absolument cette boisson. Cette réflexion tous les jours rebatue, que l'on a l'estomac foible, & qu'il faut du vin pour le fortifier, est une idée presque constamment fautive; l'eau est beaucoup plus digestive, le vin ne l'est que très-rarement, & seulement dans certains cas comme remede; & au bout de très-peu de jours, toutes ces personnes qui avoient craint d'abandonner le vin, digèrent beaucoup mieux, souffrent moins, ont plus d'appétit, & recouvrent la gayeté & le sommeil.

Dès que les nerfs sont parvenus à un certain degré de délicatesse, le vin les irrite presque toujours, & cela d'autant plus sûrement, que comme ceux de l'estomac sont ordinairement ceux qui en ont le plus, l'irritant se trouve appliqué sur la partie foible;

quelquefois il irrite sur le champ ; & j'ai connu une femme à qui le quart d'un verre de vin de Cheres donne des étouffemens effrayants ; d'autres fois il n'irrite qu'après s'être aigri , mais alors ses effets irritans n'en font que plus durables , parce que cette disposition à la fermentation acide s'efface très-lentement. Les vins trop spiritueux occasionnent la premiere espece d'irritation ; les vins acescents produisent la seconde. Ceux qui nuisent le moins sont les vins d'Alicante, les vrais muscats de France , & ceux de Grèce & de Syracuse ; mais en général , excepté dans les cas où l'on a besoin d'un cordial prompt , & où il faut l'employer comme remede du moment ; & dans ceux où l'atonie est la cause premiere du mal , & où il y a dans l'estomac plus de foiblesse que de mobilité , les personnes sujettes aux maux de nerfs doivent renoncer entièrement à l'usage ordinaire du vin. PRISON le défendoit comme très-contraire (q) ; MANDEVILLE a très-bien remarqué

(q) Ibid. p. 164. Ailleurs il l'appelle un poison. p. 154.

que s'il faisoit quelquefois du bien dans les cas de maux de nerfs, ce n'étoit qu'à ceux qui n'en faisoient point un usage ordinaire (r); & M. LINCH (s) remarque que les acides étant une des premières causes de ces maux, il faut nécessairement pour les guérir renoncer au vin. On trouve dans un ouvrage moderne une observation bien propre à démontrer ses effets irritants; j'ai connu, dit l'Auteur, un homme qui, s'il en buvoit le matin à son déjeuner, ne pouvoit faire de longues courses sans être fatigué; il éprouvoit un serrement dans les entrailles & des lassitudes dans les jambes; il devenoit jaune au point de faire croire qu'il regorgeoit de bile: il substitua le lait au vin, il en devint plus agile & plus fort, c'est-à-dire qu'il faisoit de très-longues courses sans en être fatigué; ses entrailles avoient le jeu plus libre, il n'y avoit plus ni serrement, ni flatuosité (t). HOFFMANN

(r) Ibid. p. 375.

(s) LINCH. p. 237.

(t) *Traité des principaux objets de mé-*

faisoit même quitter la biere pour ne boire que de l'eau (u); cependant la biere, si elle est assez forte pour n'être pas flatueuse & relâchante, est une boisson douce, nourrissante, fortifiante, dont plusieurs personnes qui ont le genre nerveux très-délicat & que le vin irrite, se trouvent très-bien, & qui en général doit toujours être préférée au vin.

§. 31. Les liqueurs ont les inconvénients du vin, comme spiritueux, & comme destructives des digestions; mais elles n'ont pas l'inconvénient de s'aigrir comme le vin, & quelques personnes dont la fibre très-lâche exige habituellement une boisson plus tonique que l'eau & à qui le vin donne des aigreurs, se sont quelquefois bien trouvées de mettre dans leur eau quelques gouttes d'une liqueur agréable; & dans ces cas, c'est l'eau de canelle qu'il faut préférer.

§. 32. Les eaux chaudes de la nature du thé, c'est-à-dire les infusions

decine. par M. ROBERT. 12. 1766. t. 2.
p. 65.

(u) *Obf.* 5.

chaudes de fleurs ou d'herbes sont assurément une des principales causes de la plus grande fréquence des maux de nerfs; cette manie avoit été portée à la fin du siecle passé, & les cinquante premieres années de celui-ci à un excès qui étoit véritablement destructif. Cette quantité d'eau chaude ruinoit les digestions, soit en affoiblissant l'action des fibres qu'elle relâche, soit en affoiblissant l'action des sucs digestifs, de quelque espece qu'ils soyent, qui trop délayés n'ont plus la même efficace; portée dans les intestins, elle a les mêmes inconvéniens; le chile trop aqueux affoiblit aussi l'action de tous les vaisseaux & donne un sang trop fluide, trop peu travaillé; toutes les sécrétions s'en ressentent; le cerveau dont les vaisseaux sont naturellement lâches s'en ressent plus que les autres; les esprits animaux n'ont plus les mêmes qualités; ainsi l'action du sensorium est altérée, le mouvement des esprits animaux se trouve par là affoibli ou vicié, & les esprits animaux sont moins propres à leur office. Le désordre des digestions allant en augmentant, tous les accidens croif-

font par cette seule cause. Un second inconvénient tout aussi grand, c'est que l'eau chaude détruit cette fine mucofité qui tapisse l'œsophage, l'estomac, les intestins, tous les vaisseaux, & qui affoiblit l'impression de tous les alimens & de toutes les boissons sur l'estomac, du chile sur les intestins, du sang sur les vaisseaux, & de toutes les humeurs sur les organes qui les séparent, & sur les réservoirs qui les conservent; de là il résulte que tout ce qui n'étoit qu'un stimulus doux, destiné à animer l'action des organes, devient un irritant qui produit la douleur, la mobilité, le dérangement de toutes les fonctions, les convulsions, le spasme, le tremblement & la paralysie qui sont si souvent la suite du spasme; les humeurs mal préparées sont acres; les nerfs par-tout dépouillés sont trop sensibles; les fibres musculaires par une suite du vice du gluten, & parce qu'elles sont aussi trop à nud, sont trop irritables; ainsi il y a irritation & par là même douleur, sur-tout à l'estomac, mal-aïse, angoisse, foiblesse, insomnie, maigreur, mobilité,

C 5

petite fièvre, humeur, tristesse, urine excessive, sueurs trop aisées, diarrhée, ou constipation, pertes blanches; & successivement, si le mal est porté à son comble, tous les maux de nerfs & tous ceux ensuite du relâchement des fibres.

§. 33. Tous ces inconvéniens attachés à la simple boisson de l'eau chaude, sont ou augmentés ou diminués par la nature des fleurs ou des herbes infusées; celles qui sont un peu mucilagineuses, telles que le tilleul, les violettes, diminuent l'effet dissolvant, & la destruction du mucus; il en résultera donc moins d'irritation & de maux de nerfs; celles qui sont aromatiques, telles que la mélisse, la sauge, n'entraîneront pas aussi promptement l'affoiblissement des digestions, & l'atonie de tous les vaisseaux; ainsi en connoissant les principes de chaque plante, on peut toujours apprécier le résultat de ses effets, quand elle est noyée dans beaucoup d'eau chaude; mais de toutes ces boissons, celle dont on fait le plus d'usage, celle qui a introduit l'abus, celle qui le soutient en beaucoup d'endroits, c'est le thé, dont j'ai apprécié les effets ailleurs,

& qui n'étant ni mucilagineux, ni aromatique, est certainement le plus nuisible. Si on corrige l'effet relâchant en le chargeant beaucoup, ce qui le rend véritablement astringent, on augmente son effet corrosif, dont les suites sont encore plus fâcheuses, & l'on a une observation qui prouve que le thé est nuisible aux nerfs par lui même, indépendamment de toute eau chaude; une jeune fille de douze ans très-bien portante, perdit assez promptement l'appétit, devint pâle, languissante, les muscles du visage du côté gauche devinrent paralytiques, & sa langue commençoit à s'embarasser; après les recherches les plus exactes, il fut vérifié que tous ces accidens dépendoient d'une assez grande quantité de thé qu'elle avoit mangé pendant six semaines; & ils céderent à la cessation de la cause, & à quelques remèdes. M. ANDRÉE, célèbre Médecin à Londres, à qui l'on doit cette observation, est persuadé qu'un plus long usage auroit détruit absolument sa constitution; il ne craint pas d'affirmer que son usage est une des principales causes des tremblemens, des vertiges,

des infomnies, des paralifies, & de tous les accidens hystériques & hypocondriaques fi fréquens à Londres (x).

§. 34. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ailleurs du café, qui est en général moins cause prédisposante que cause occasionnelle, & de toutes les eaux chaudes, il n'y en a aucune qui ne puiſſe le devenir, dès que les nerfs de l'estomac font devenus très-mobiles; une tasse de thé donne à plusieurs femmes hystériques, à des hommes hypocondres, un mal-aife, une anxiété, des baillemens, des étouffemens extrêmement forts; le café donne une agitation générale, des palpitations, & quelquefois une tristesse profonde & un vrai défefpoir, effet diamétralement oppofé à celui qu'il produit souvent, quand pris après le repas, il aide l'estomac à se débarrasser plus promptement du travail de la digestion, & diffipe la pesanteur, l'engourdiſſement, le mal-aife, l'espece d'ennui qui en étoit la fuite. M. VIRIDET parle d'un Médecin qui s'étant livré à cet usage, éprouva longtems des

(x) *Cofes of the epilepsy histeries fits. &c.*
p. 248.

spasmes dangereux, & d'une femme qui tomba dans un dégoût tel qu'elle ne pouvoit presque plus prendre autre chose; sans maladie, son pouls devint plus petit, puis intermittent, son cœur se ferra, & elle mourut tout-à-coup; une autre femme qui, à l'excès dans la quantité joignoit un trop grand degré de torrefaction, tomba dans des coliques cruelles qui ne cessoient que par un spasme universel, & au spasme succédoient les coliques (y). J'ai vû une femme Alsacienne, qui me consultoit pour un asthme, à qui une petite dose de café donnoit de la tristesse, une angoisse au creux de l'estomac, & un serrement jusques à la gorge, avec une sécheresse de bouche qui l'empêchoit absolument d'avalier; & je connois un homme fort robuste, le moins fait en apparence pour avoir des maux de nerfs, qui en étoit le plus éloigné, & que trop de café, pris d'abord dans la vue de prévenir l'embonpoint, & ensuite par un habitude qui dégénere si aisément en prétendu besoin, a jetté dans une telle mobilité, que la plus petite cause morale

(y) *Traité des vapeurs.* p. 48.

ou physique lui donne un étourdissement effrayant; il a gâté sa santé & son embonpoint lui reste. Il suffit quelquefois d'abandonner le café, pour détruire une disposition spasmodique. J'ai vu un homme âgé de plus de soixante & dix ans, qui sentoit depuis près de deux ans une grande roideur dans le pouce qui l'empêchoit d'écrire, & qui augmentoit successivement; il quitta le café qui étoit son déjeuner ordinaire pour le chocolat, dont il n'eut pas fait usage pendant huit jours, qu'il se sentit soulagé, & au bout de quelques semaines, il put écrire aisément. M. POME a vu une jeune religieuse, d'un tempérament bilieux, sanguin, & d'une constitution des plus robustes, attaquée subitement, après avoir fait un usage immodéré du café, de la cardialgie la plus cruelle avec des évanouissemens convulsifs (2); & les personnes sujettes aux convulsions qui dépendent de la mobilité du genre nerveux, ne peuvent point en prendre, sans avoir des accès plus ou moins forts. Quel-

(2) *Traité des affections vaporeuses des deux sexes.* t. I. p. 157.

que vanté qu'il foit dans la migraine, il a fouvent les dangers, comme on le verra dans le chapitre où je traiterai de cette maladie, & je connois deux femmes chez qui il la rend infiniment plus forte, lorsque des foins empreflés & nuisibles, comme on en trouve par-tout, les ont obligées à en prendre; il donne même toujours un mal de tête à quelques personnes; celles qu'il foulage font celles chez qui le mal de tête dépend d'embarras dans l'estomac, ou de matieres glaireuses qui retardent les digestions; & l'on peut donner comme une des regles qui souffrent le moins d'exception, que les eaux chaudes disposent aux maux de nerfs, & en déterminent les accès, quand les causes subsistent déjà.

A R T I C L E I V.

Du sommeil & de la veille, de l'exercice & du repos.

§. 35. Les dangers des veilles forcées étant à peu près les mêmes que ceux de trop d'exercice, & le trop de sommeil étant un repos excessif, on peut très-bien réunir ces quatre

causes dans cet article. L'inaction en jettant tous les vaisseaux dans le relâchement, tous les fluides dans un état de viscosité, en ralentissant toutes les sécrétions, devient un germe de toutes les espèces de maux chroniques (a). Mais les maux de nerfs sont sur-tout l'un des premiers effets de cette inaction, & cela est si vrai que les payfans les plus robustes occupés tout-à-coup à des arts sédentaires, deviennent vaporeux. Mais le sommeil prolongé qui est une inaction complete, produit ces maux-là avec bien plus de certitude encore; le sang dans le sommeil s'accumule dans le cerveau, s'il y est trop longtems; les vaisseaux trop distendus s'affoiblissent, & perdent tout leur ton; le sang même se décompose, la férosité s'en sépare, l'organisation souffre, les esprits animaux se vicent; & depuis les plus légères vapeurs jusques à la folie, tous les maux de nerfs peuvent en être la suite, on peut dire que

(a) Madame de SEVIGNÉ avoit bien raison en disant : je suis persuadée que la plupart des maux viennent d'avoir le cul sur selle. Lett. 83. t. I. p. 287.

le sommeil est une paralysie passagère, dans laquelle l'action volontaire de tous les muscles cesse; si elle se prolonge, on éprouve tous les maux qui résultent d'une paralysie véritable (b); on tombe dans une foiblesse réelle, & si l'on dort un peu trop longtemps, on est dans le besoin de dormir davantage. M. BOERHAAVE a connu un Médecin qui se livrant par goût au sommeil, & ayant d'abord dormi quelques jours de suite, avoit déjà perdu à son réveil beaucoup de ses connoissances, ensuite ayant continué à se retirer dans une chambre tranquille & obscure, il devint tout-à-fait fou, & le fut jusques à sa mort (c). L'état de foiblesse qui

(b) Une observation qui me paroît prouver la diminution prodigieuse de l'action dans le sommeil, & il est important en pratique d'apprécier cette différence, c'est qu'un homme qui s'endort en plein air, quand le thermomètre est à 8 ou 9 degrés, en dessous de 0 y meurt ordinairement, tandis que l'homme en action peut soutenir un froid de trente degrés & au de là.

(c) *Prælect.* ad § 590. t. 4. p. 512. Ne peut-on pas soupçonner que ce grand goût pour le sommeil étoit maladif & dépendoit de quelque compression dans le cerveau?

fait le sommeil, est sans doute cause de ce que souvent les maladies spasmodiques prévalent pendant le sommeil, & que les accès que l'on éprouve alors sont plus violens qu'en d'autres tems. Je connois un malade très-mobile, qui très-souvent, & sur-tout à l'approche des tems pluvieux, éprouve au moment où il va s'endormir, de violentes secouffes convulsives, sur-tout à l'estomac & dans la poitrine, quelquefois dans tout le corps, qui le réveillent, & le reprennent deux, trois, jusques à quatre fois; & M. MARTIN, Médecin de Laufanne, avoit vû un malade, sans doute très-pléthorique, qui avoit des mouvemens convulsifs, s'il restoit au lit après son premier sommeil (d).

§. 36. Quoique l'exercice soit le vrai préservatif des maux de nerfs, il peut cependant être porté à un excès qui épuisant & irritant tout à la fois, peut occasionner de vrais maux spasmodiques; VILLIS en cite déjà des exemples; (e) PERRY le confirme

(d) *Mémoires de l'acad. des Sc.* 1732.

(e) *De morbis convulsiv.* ch. 5. p. 46.

(f), & j'ai vû en 1766 un homme fort, robuste & à la fleur de son âge, attaqué de douleurs cruelles dans tout le corps & de crampes violentes aux mains & aux jambes, qui l'empêchoient de les ouvrir & de les étendre, dont le mal dépendoit de cette cause; il avoit eu différentes attaques de ces mêmes accès depuis deux ans, & le premier l'avoit attaqué, en arrivant chez lui après une trop forte journée par des mauvais chemins à demi-gelés. Il avoit même éprouvé sur la fin de la route des douleurs par tout le corps, & des contractions douloureuses des doigts qu'il sentit ne point dépendre du froid qui n'étoit pas assez fort. (g) Mais ces cas sont rares, & en général on doit placer l'exercice parmi les remèdes, plutôt que parmi les cau-

(f) *On nervous diseases.* p. 197.

(g) On pourroit peut-être placer ici une observation de VIRIDET, *traité des vapeurs.* p. 126. Un vieillard, dit-il, qui avoit souffert extraordinairement sur les galères, tomboit dans des oppressions & d'autres spasmes que l'on ne pouvoit calmer qu'en agitant continuellement les parties qui en étoient attaquées.

ses des maux de nerfs ; si les veilles qui font une espece d'exercice conduisent cependant à tous ces maux, c'est que les veilles font l'action & l'action trop soutenue du cerveau même ; c'est qu'elles le font agir dans le tems qu'il devoit se réparer ; c'est qu'étant l'instrument de la fabrique des esprits animaux, & leur moteur, si une action continuelle empêche cette réparation, son organisation s'altère, ses fonctions se dérangent ; la structure du sensorium qui, comme je l'ai déjà dit, a besoin d'être réparé, s'altère ; les esprits animaux deviennent trop âcres, les nerfs même trop secs ; c'est ici une des causes qui produit l'espece des vapeurs dont M. POME s'est principalement occupé ; les veilles volontaires amènent cet état que je viens de décrire, & cet état donne les veilles involontaires, dont je parlerai dans un autre article, & qui font une des maladies les plus opiniâtres. J'ai fait moi-même la triste épreuve que six semaines de veilles presque continues, à l'âge de dix-neuf ans, ôtoient pour toujours le retour d'un sommeil aussi long, aussi suivi

& aussi paisible que l'on doit l'éprouver, quand on se porte d'ailleurs bien, & que l'on prend de l'exercice. Les veilles nuisent non-seulement en agissant sur le cerveau, mais en nuisant à la nutrition qui ne se fait bien que pendant le sommeil; elles entretiennent trop d'action dans la machine, & elles ont même tous les inconvéniens d'une action excessive. Cette augmentation dans la vitesse du pouls que l'on éprouve tous les soirs, & que le sommeil calme, ne cesse plus si l'on ne dort pas; le sang s'échauffe, la transpiration se fait moins bien, la peau se sèche; il naît de l'âcreté dans les humeurs; cette mucosité qui tapisse toutes les cavités diminue; ainsi il en résulte que les nerfs sont plus mobiles, qu'ils se trouvent par-tout plus à nud, & que les humeurs sont plus âcres; ce sont les trois dispositions les plus propres à faire éclore tous les maux de nerfs. J'ai vû une femme très-bien portante, que quelques semaines de veilles jetterent dans des vapeurs qui ne cessèrent que quand la nature eut porté à la peau l'humeur âcre qui étoit une suite de ces veilles.

les. Le premier accident nerveux que les veilles occasionnent, c'est le tremblement auquel succèdent la mobilité, les palpitations, & enfin une convulsibilité qui dégénere quelquefois en vraies convulsions.

A R T I C L E V.

Des excrétions & des rétentions.

§. 37. Si les humeurs qui doivent être évacuées sont retenues, ou si celles qui devroient rester sont évacuées, il en résulte également plusieurs maladies; parmi lesquelles celles des nerfs sont les plus fréquentes & les plus nombreuses.

La trop grande évacuation de la salive, en affoiblissant les digestions, conduit à l'hystérie & à l'hypocondrie. (h) M. BOERHAAVE qui attribue à la mastication continuelle du betel le nombre d'hypocondres que l'on trou-

(h) M. BURTON, un des meilleurs auteurs diététiques, est persuadé qu'en trop crachant, on peut se procurer tous les maux de nerfs. *On non-naturals*. p. 296.

ve aux Indes, nous apprend que l'usage des pastilles aromatiques s'étant introduit à la cour de France dans le siècle dernier, il en étoit aussi résulté plusieurs hypocondries; & j'ai vû ici en 1766 un jeune libraire de Lyon, à qui l'on avoit conseillé les pilules de Keyser pour des dartres, & qui ayant beaucoup salivé, eut le genre nerveux si fort affecté par cette évacuation, qu'il éprouvoit presque continuellement les mêmes suffocations que les femmes à vapeurs, & qu'il pleuroit involontairement; outre cela il se croyoit à chaque instant prêt à mourir; il ne voyoit autour de lui que des cadavres, & ce spectacle étoit accompagné d'un sentiment d'angoisse affreux. On trouve dans TURNER (i) une observation assez semblable, c'est celle d'un homme hypocondre, qui croyant être infecté, fut traité par un charlatan qui le fit violemment saliver; il sortit du traitement maigre, foible, & avec la tête entièrement tournée; il est vrai que dans ces cas là, il faut ajouter au mal que fait la

(i) *Traité des mal. vener.* t. I. p. 187.

salivation, celui qui résulte de la fièvre, de l'inflammation, des douleurs, de l'insomnie, & des autres circonstances malades qui accompagnent une forte salivation; on peut regarder ceux qui en sortent, comme relevant d'une maladie très-grave; mais il n'en est pas moins vrai que l'abondance de la salivation est la cause principale du mal; le libraire dont je viens de parler avoit salivé prodigieusement, presque sans douleur & sans fièvre.

§. 38. La constipation est une cause occasionnelle très-fréquente des maux de nerfs; quand on y est sujet, elle les aggrave; les excréments retenus deviennent un stimulus pour des nerfs délicats, qui les irrite assez puissamment pour donner des accès de vapeurs, d'hypocondrie, d'étouffemens; il est important de la prévenir, & il est d'autant plus nécessaire d'y faire attention, qu'elle est très-ordinaire chez ces malades; c'est un effet de la maladie qui, réagissant sur elle, en devient une nouvelle cause. Dans les maladies qui ont leur siège dans la tête, dans les épilepsies, les paralysies, les vertiges, les craintes d'apoplexie, il est également

Également important de prévenir la constipation, qui agit non-seulement comme irritant, mais qui détermine une plus grande quantité de sang au cerveau, parce que la gêne de la circulation dans le bas ventre produit nécessairement un reflux dans les parties supérieures. Mais si la constipation est souvent cause occasionnelle, il est rare qu'elle soit cause prédisposante, & si dans un corps dont les nerfs seroient bien constitués, la constipation venoit à les déranger, ce ne seroit qu'après avoir occasionné d'autres maladies qui en sont les suites plus immédiates, & qui détermineroient les maux de nerfs.

§. 39. La diminution & l'augmentation de l'urine sont aussi deux causes qui peuvent occasionner des maux de nerfs. Quand quelque vice dans les reins empêche cette sécrétion, ou quand l'urine retenue dans la vessie y devient âcre, il en résulte, soit par l'irritation qu'elle produit sur la vessie même, soit par celle qu'elle occasionne dans d'autres parties (k), il en résulte,

(k) *Urina suppressio tremores inducere*

Tom. II. Part. I.

D

dis-je, des irritations nerveuses que j'ai vu occasionner chez le même malade, (un tailleur allemand, âgé d'environ soixante ans, & assez sain, mais buveur) deux accès d'asthme convulsif & un accès d'épilepsie. On m'appella après ce dernier; je trouvai le malade profondément assoupi; d'après tout ce qu'on me disoit des accès précédens & de sa santé ordinaire, ne sachant à quoi attribuer ses maux, & voulant m'aider de tous les signes possibles, je demandai à voir l'urine; on en chercha inutilement, & il fut aisé de vérifier qu'il n'en avoit point rendu depuis plus de deux fois vingt-quatre heures; je fis chercher un chirurgien qui ayant introduit la sonde, en tira une grande quantité si fœtide que l'on fut obligé d'ouvrir promptement la chambre & de la parfumer; le malade revint bientôt à lui, quelques tasses d'infusion de tamarins le remirent parfaitement, & l'ayant revû quelques mois après, il m'affura n'avoir jamais eû aucun retour de

solet, materia ad cerebrum dilatâ GOR-
TER comp. tr. 22.

mal. J'ai vû des mouvemens convulsifs & une toux convulsive invéterés, se terminer par de violentes ardeurs d'urine & se reproduire quand elles cessoient; le changement étoit sur-tout rendu sensible par la cessation de la toux qui étoit presque continue, & qui cessoit dans l'instant même où l'ardeur commençoit, & recommençoit dès que l'ardeur cessoit; cette alternative dura pendant quelques semaines, mais les ardeurs d'urine ne duroient que trois ou quatre jours, & la toux douze ou quinze. J'ai vû souvent chez d'autres malades que des urines très-chargées les mettoient à leur aise; si elles étoient moins colorées sans être plus abondantes, tous les nerfs étoient dans un état d'irritation qui prouvoit que l'urine chargée entraînoit des parties acres qui les irritoient. ANDRÉE cite un cas analogue à celui dont je viens de donner l'histoire qui sera placé ailleurs; & M. MORGAGNI a aussi remarqué qu'une trop grande quantité d'urine, en laissant les sels moins délayés, augmente les convulsions qui dépendent d'acres.

D 2

té (1). La quantité excessive d'urine nuit encore en jettant dans un véritable épuisement, & l'épuisement conduit à la mobilité; aussi l'hypocondrie est une des premières suites du diabète, mais en général cette cause est assez rare.

§. 40. Si la transpiration qui est plus considérable que les urines, vient à se déranger, & elle se dérange très-aisément, ce dérangement a des suites bien plus funestes; son organe continuellement exposé à l'action de tous les agents externes, souffre très-fréquemment, & dès que ses fonctions sont viciées, la masse des humeurs se trouve surchargée de parties acres & irritantes qui deviennent un stimulus capable de produire une foule d'effets fâcheux; mais pour me borner à ceux qui intéressent singulièrement le genre nerveux, il occasionne ou une mobilité générale, en tenant par-tout les nerfs dans un état d'irritation, ou des convulsions plus ou moins violentes de tout le corps ou de quelqu'orga-

(1) *De Sedib. & caus. morb. ep. 9. §. 7. & 11.*

ne particulier. L'accident qui en résulte le plus fréquemment, c'est une espèce d'oppression convulsive, ou une angoisse sourde, que les malades ont peine à peindre, mais que j'ai vû souvent chez les femmes qui ont les nerfs fort délicats, & qui tombent dans cet état dès que le grand froid, l'humidité, une émotion, les veilles, ou quelque'autre circonstance ont arrêté la transpiration.

C'est à la diminution de cette évacuation, sans cause apparente, qu'il faut sans doute attribuer des maux de nerfs qui viennent peu-à-peu sans qu'il soit possible de démêler ce qui les occasionne; un payfan âgé de cinquante-six ans, qui ne paroïsoit point usé, vint me consulter en 1765 pour des mouvemens convulsifs dont il avoit commencé à être attaqué depuis quatre ans, & qui successivement étoient devenus plus forts; il les éprouvoit sur-tout dans les bras & dans les jambes, quelquefois dans tout le corps; ils le faisoient tout-à-coup, ordinairement quand il étoit en repos, ou dans une action très-moderée, jamais quand il marchoit, plus souvent

& plus fortement au lit , & durant plus ou moins longtems , mais toujours fans douleur , fans que cela l'eut affoibli , & fans aucun dérangement dans sa fanté. Il ne s'étoit livré à aucun excès , il n'avoit eu aucune maladie , ni aucun chagrin , n'avoit fait aucune chute , n'avoit reçu aucun coup , n'avoit rien changé à son genre de vie , en un mot je ne pus découvrir aucune cause apparente de ce mal ; je ne vis qu'une transpiration diminuée , & par là même un sang un peu âcre qui put l'occasionner , les remedes dirigés sur cette indication le soulagerent assez promptement.

Les coliques convulsives chez les personnes qui y sont sujettes , sont une autre suite de la même suppression qui se présente très-souvent.

Quand on est accoutumé à des sueurs abondantes , leur suppression occasionne des accidens plus prompts & plus violens que celle de la transpiration ordinaire. J'ai vû une paysanne forte & robuste , âgée de cinquante trois ans , & se portant très-bien , mais sujette depuis la suppression des regles à des sueurs considerables tous les

matins, qui ayant glissé dans un sentier au commencement d'une pluie qui la surprit, se fit assez mal au pied pour ne pouvoir pas achever sa route seule, & attendit plus d'une heure, exposée à une grosse pluie, sans qu'il parut personne qui pût lui aider; les sueurs ordinaires ne revinrent point les trois matins suivans; elle passa le troisième jour dans un malaise & une foiblesse très-grande, & la nuit elle éprouva de violens mouvemens convulsifs dans les muscles de la mâchoire, du cou, du dos, des bras, avec la plus grande gêne dans la respiration; sa peau étoit en même tems de la plus grande sécheresse. Une boisson abondante d'eau & de lait pendant quelques jours, quelques bains tièdes, & deux soirs de suite, une dose de laudanum liquide de SYDENHAM rétablirent entièrement les sueurs, & lui rendirent la santé; VILLIS a déjà une observation assez semblable; (m) & l'on en trouve dans le sepulchretum de BONNET deux très-frappantes; l'une est celle d'un jeune

(m) *De morb. convuls.* ch. 5. p. 6.

homme de quatorze ans , dont la fièvre , à la fin d'un troisieme accès de fièvre , fut arrêtée par imprudence , & qui tomba dans des convulsions de la bouche , du cou , de toutes les autres parties ; il eut un violent tetanos , plusieurs parties se paralyferent , il perdit absolument la parole & resta dans cet état plus de quinze jours ; une fièvre continue l'en tira. La seconde est celle d'un homme masqué , qui ayant fort chaud sous le masque , ne put pas s'effuyer , la fièvre se refroidit , & il eut des convulsions dans les muscles de la bouche (n). La transpiration du poumon peut sans doute aussi être lésée , & une Dame dont je reparlerai plus d'une fois qui étoit sujette aux maux de nerfs les plus fâcheux , & sur-tout à une gêne habituelle de la respiration , qu'elle sentoit être spasmodique & qui étoit accompagnée d'un sentiment de sécheresse dans la poitrine , se trouva tout-à-coup singulierement foulagée par les vapeurs des bains publics de Plombières ; elle sentoit le jeu de sa respi-

(n) T. I. p. 333.

ration devenir plus aisé, elle l'eut ensuite plus facile, & la poitrine moins sèche.

§. 41. Les évacuations trop abondantes par les selles mènent aussi aux maux de nerfs. En général les personnes très-robustes sont disposées à la constipation, des organes digestifs très-forts développent tout ce que les aliments ont de nutritif, & les vaisseaux absorbans ayant toute leur énergie en tirent tout ce qu'ils peuvent fournir; il reste très-peu de matière excrémentielle, & les intestins n'étant ni trop sensibles ni trop irritables ne sont pas stimulés par ce peu d'excrémens, & ne sont pas obligés de les expulser trop souvent; dans ces cas, les aliments sont véritablement utiles, & augmentent les forces; mais si par des dispositions différentes, on a de fréquentes déjections, les aliments nourrissent beaucoup moins, on est moins réparé, la fibre acquiert moins de forces, les humeurs sont moins élaborées, elles restent crues & irritantes, la séparation des esprits animaux est moins abondante, ils sont moins qualifiés; ainsi

D 5

la mobilité est plus grande, & il est très-ordinaire de voir les personnes trop relâchées avoir le genre nerveux fort délicat; quoiqu'il y ait cependant aussi souvent une constipation opiniâtre dans les maux de nerfs. Quand le mal dégénère en véritable diarrhée, les maux de nerfs peuvent devenir très-considérables par le relâchement général & l'épuisement absolu dans lequel on tombe; une diarrhée très-forte a les mêmes dangers qu'une hémorragie; & elle nuit aussi en dépouillant les intestins de leur mucofité, qui est souvent très-long-tems à se réparer, ou ne se répare jamais; les nerfs de ces parties restent par là même dans un état de sensibilité habituelle, qui influe sur celle de tous les autres. On voit souvent après une diarrhée abondante une mobilité si grande que le jour, le bruit, les odeurs sont insupportables; l'estomac ne supporte plus rien, & les intestins acquièrent une telle sensibilité, que tout ce qui y passe fait souffrir des douleurs vives & occasionne des convulsions; d'ailleurs l'état de langueur des nerfs de l'estomac

& des intestins entraîne celui de ceux de tout le corps ; le dégoût , les maux de cœur qui accompagnent souvent cette maladie ; l'insomnie qui en est une suite , contribuent à jeter les nerfs dans un dérangement total ; & on ne guérit jamais leurs maladies aussi longtems que la diarrhée subsiste , à moins qu'elle ne soit critique & n'emporte la cause de la maladie , comme on le voit quelquefois.

§. 42. De toutes les évacuations, il n'y en a point, soit qu'elle soit excessive, soit qu'elle soit insuffisante qui ait des suites plus funestes que celles des humeurs destinées chez l'un & l'autre sexe à la reproduction de l'espece. J'ai donné avec le plus grand détail le tableau de ces maux dans un ouvrage où ces détails étoient nécessaires , ils seroient déplacés ici , & je me bornerai à rappeler en peu de mots les principaux accidens qui font la suite de ces excès vénériens, & à présenter quelques observations sur les suites de l'excessive continence. Je ferai ici une observation, c'est que le vrai sperme donné aux seuls mâles, étant bien plus travaillé & d'u-

ne bien plus grande importance que l'humeur que perdent les femmes, les maux qui résultent de ces excès sont en général bien plus fréquens chez les premiers (o); mais cette humeur étant très-susceptible chez les femmes de devenir âcre, les accidens qui en résultent sont ordinairement plus violens que chez les hommes.

Les principaux symptômes qui sont la suite de ces excès, & qui dépendent & de l'évacuation même & des mouvemens convulsifs qui l'accompagnent, sont l'extrême mobilité, l'affoiblissement général, celui de l'ouïe & de la vue, la diminution de toutes les facultés, les vapeurs, l'hypocondrie, la paralysie, les convulsions, l'épilepsie même. M. ZIMMERMAN a vû une jeune femme qui s'étoit blessée plusieurs fois après des coliques spasmodiques très-fortes, & qui avoua enfin que ces coliques étoient la suite des devoirs conjugaux remplis trop souvent par son mari, ce qui lui oc-

(o) J'ai cependant été consulté pour un mari & une femme, chez qui les mêmes excès occasionnoient les mêmes accidens, peut-être même plus forts chez la femme.

caſionnoit une extrême foibleſſe, & enfuite ces douleurs atroces & inſupportables (p).

Les défordres qui réſultent de l'umeur trop amaffée, corrompue, devenue âcre, ſont ordinairement plus prompts, plus violens, & portent ſingulièrement à la tête; ce qui fait qu'ils ſont preſque toujours accompagnés, ou d'une profonde hypocondrie avec une pudeur exceſſive auſſi longtems que l'on conſerve la raiſon, ou d'une folie déclarée avec l'impudicité la plus effrenée quand cette raiſon eſt perdue; les accidens dépendent & de l'irritation phyſique ſur les nerfs, & de ce que l'état de deſir continu, dans lequel elle jette le cerveau, entraîne tous les inconvéniens qui réſultent de l'infomnie, de la tenſion d'eſprit ſoutenue, de l'inquiétude, de la honte, du deſeſpoir.

Les maux qui dépendent de cette dernière cauſe, plus ſecrets encore que ceux qui dépendent des excès, n'en ſont pas moins réels, & n'en méritent pas moins les ſoins des Mé-

(p) *Exper. t. 2. p. 363.*

decins ; les malades même ont d'autant plus de droit à intéresser , que c'est toujours le sentiment de la vertu & du devoir qui les a jetté dans cet état , dont le tableau forme un argument si fort contre ces établissemens où le premier engagement est de sacrifier à jamais des desirs , dont on ne connoit pas la force à l'âge où l'on promet de les vaincre. On verra dans le chapitre de la folie , l'histoire bien frappante d'un Curé de Guyenne que la fougue du tempérament reprimée par la force de la volonté , jetta dans le délire le plus complet. Les accidens sont cependant en général plus fréquens chez les femmes , par la raison déjà alléguée , & parce qu'elles ont plus de mœurs. Sans parler des histoires peut-être trop exagérées des femmes de Milet , & de celles de Lyon dans le quatrième siècle , on a une observation bien attestée que la fureur utérine peut être épidémique ; STEGMAN la vit à Mansfeld ; en Juin , Juillet , Août 1698 , il y eut des manies " des mé-
» lancolies & des fureurs utérines ,
» qui régnoient épidémiquement dans

„ cette ville ; je vis , ajoute-t-il dix-
 „ huit de ces dernières ” (q), & les
 succès du mariage chez quelques fem-
 mes attaquées de maux de nerfs prou-
 vent l'existence de cette cause ; SCHMID
 vit une femme accablée de toutes
 sortes d'accidens hystériques , qui
 avoit été saignée cent septante six fois,
 & avoit pris beaucoup d'autres reme-
 des inutilement , que le seul mariage
 guérit (r) ; mais on a abusé de ce
 petit nombre d'observations , pour en
 conclure que le mariage est le reme-
 de à tous les maux des jeunes per-
 sonnes ; on verra ailleurs qu'il n'y a
 rien de plus faux , & dans le même
 endroit où SCHMID rapporte l'obser-
 vation que je viens de citer , il ajou-
 te celle de l'inutilité du mariage chez
 une autre femme hystérique.

A R T I C L E V I.

Des regles.

§. 43. Une autre évacuation qui
 a une influence très - marquée sur
 les nerfs , c'est celle des regles. Elles

(q) Amb. STEGMAN *histor. epid. Mans-
 feld. ann. 1698. Vid. SYDENHAM oper.
 omn. t. 2. p. 125.*

(r) *Medicina Septentrion. t. 2. p. 48.*

occasionnent fréquemment des maux de nerfs dans cinq cas différens : 1°. chez les jeunes personnes avant que de s'établir ; 2°. chez les personnes délicates toutes les fois qu'elles reviennent ; 3°. quand elles se suppriment tout à-coup ; 4°. à l'époque naturelle de leur cessation , environ l'âge de cinquante ans ; 5°. quand elles sont trop abondantes & dégènerent en pertes (s). Je dois parler ici des quatre premiers cas ; le dernier rentrera dans l'article des hémorragies en général.

§. 44. L'approche de l'âge de puberté est un tems de crise pour les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe , mais il est beaucoup plus marqué chez les jeunes filles , par trois raisons ; la première , c'est qu'il y a un développement plus considérable à faire , une évacuation qui leur est particulière à amener , & que le développement des seins qui est quelquefois douloureux , ajoute au travail du développement de l'uterus ; la seconde ,

(s) HIPPOCRATE avoit déjà dit l. 5. aph. 57. que les regles trop & trop peu abondantes étoient également une cause de maladie.

c'est qu'ayant naturellement le genre nerveux plus délicat, elles sont extrêmement travaillées par ces développemens qui sont peu sensibles chez les jeunes garçons dont les nerfs n'ont pas la même mobilité; la dernière c'est que leur genre de vie concourt à augmenter les accidens, au lieu que celui des jeunes gens d'un autre sexe est un remède continuellement appliqué. Chez les jeunes filles, l'estomac est ordinairement dérangé, elles ont peu d'appétit, & digèrent mal, souvent elles vivent d'alimens âcres; ces mauvaises digestions amènent la foiblesse; la foiblesse jette dans l'inaction; les sécrétions & les excréctions se dérangent; ainsi tout se réunit pour affoiblir le genre nerveux. Le concours de ces circonstances fait que leurs nerfs acquièrent souvent la plus grande mobilité; & il n'est pas rare de voir à cette époque ces jeunes personnes éprouver des accidens hystériques très-forts, qui vont en augmentant jusques-à ce que les regles ayent parû, & qui sont souvent rendus plus graves par les secours; parce que pour remédier aux premiers acci-

90 DES CAUSES

dens, ou pour hâter l'évacuation ; on se permet quantité de remèdes violens, qui affoiblissent & troublent la machine dans un tems où elle est en action, où elle acheve ses développemens, où elle prend son accroissement, en un mot, où elle a le plus besoin de toutes ses forces, & de l'emploi le plus harmonique de ses forces ; & ce traitement devient le germe d'une langueur qui durera aussi longtems que la vie.

+ Je dois l'avouer ici, c'est les erreurs dans le traitement des maladies ~~de cet âge~~ qui ont occasionné le plus de dérangement dans la santé des femmes. J'ai peu vu de convulsions plus fortes que celles de deux personnes, l'une âgée de quinze ans, l'autre de seize, qui l'une & l'autre avoient j'ui jusques à quatorze ans d'une très-bonne santé ; à cette époque elles étoient tombées dans un état de foiblesse, de langueur, de sensibilité ; chez l'une on avoit tout attribué à la pléthore, & on l'avoit saignée, évacuée, mise au régime le plus foible ; chez l'autre on avoit accusé la foiblesse de la nature, & on

l'avoit aidée par les toniques, les spiritueux, les volatils ; le résultat avoit été le même, une excessive mobilité, & des convulsions qui ne s'adouci-
rent que par la cessation absolue des remèdes pendant quelque tems, & la reprise des remèdes très-doux dans la suite ; il seroit inutile d'accumuler les observations de cette espece, elles sont trop fréquentes, mais je dois faire remarquer, que sans qu'il y ait de faute dans le traitement, les jeunes personnes prennent souvent des convulsions à cette époque, mais qui sont peu fâcheuses, & dont elles se guérissent radicalement ; & je répéterai ici ce que j'ai dit ailleurs, c'est qu'il y a des jeunes filles qui ne sont point du tout pléthoriques, qui ne sont que délicates, qui ne sont pas dans le cas d'avoir besoin de règles, & que l'on tue en voulant les forcer. J'en ai vû chez qui elles ne s'établissoient qu'à l'âge de vingt-deux, ou vingt-trois ans ; il y en a pour qui elles sont toujours une évacuation fâcheuse, qui ne sont bien qu'à leur approche, parce qu'alors elles ont autant de sang qu'il leur en faut, & qui sont mal d'abord après, parce qu'elles sont épu-

fées ; il faudroit pour qu'elles fussent très-bien , leur donner périodiquement un peu de sang, plutôt que de leur en ôter.

§. 45. Après avoir eû bien de la peine à s'établir une première fois, les regles continuent souvent à être accompagnées d'accidens très-graves ; l'engorgement des vaisseaux, à l'approche des regles, forme un foyer d'irritation qui devient un stimulus assez fort pour occasionner des douleurs très-aigues, dont je parlerai sous le nom de *coliques menstruelles*, & ces douleurs occasionnent quelquefois de très-fortes convulsions. J'ai vû plusieurs malades chez qui elles commencent plus de vingt-quatre heures avant l'arrivée des regles, & chez qui elles durent souvent plusieurs heures, presque sans interruption ; quand elles sont aussi fortes, elles laissent presque toujours les nerfs dans un état de foiblesse & de mobilité qui dispose à toutes les maladies nerveuses.

Je reparlerai de ces coliques en traitant des spasmes de l'uterus, mais il faut remarquer que parmi les femmes

qui n'ont pas de douleurs à cette époque, il y en a cependant qui sont moins bien à l'approche des règles que dans d'autres tems, & cela est même général pour le plus grand nombre; elles ont un peu de pesanteur, d'engourdissement, d'affoûpissement, moins de force & de gayeté; ces accidens dépendent peut-être un peu de la pléthore générale, mais principalement de la pléthore de l'utérus; & ce qui le démontre, c'est qu'une évacuation très-peu considérable par les règles les soulage d'abord: ce qui prouve aussi que le genre nerveux est très-intéressé dans ces circonstances, c'est que les femmes sont beaucoup plus sensibles à cette époque à toutes les impressions morales & physiques, plus susceptibles surtout de tristesse, d'ennui, de vivacité, de frayeur; plus sensibles à la fatigue, au froid, à la chaleur; leur estomac est aussi beaucoup plus délicat, & demande beaucoup plus de ménagemens.

§, 46. Mais les accidens nerveux les plus graves sont ceux qui viennent de la suppression des règles,

quand une fois elles ont été régulièrement établies. Les causes de cette suppression ont lieu ou entre deux époques, & alors les règles manquent quand elles devroient revenir, & c'est alors seulement que les symptômes se développent; ou elles agissent quand les règles sont déjà établies; & les symptômes se déclarent presque toujours sur le champ, & sont bien plus violens que dans le premier cas, surtout si la suppression se fait dans les premiers jours; c'est encore un de ces cas dans lesquels les erreurs du traitement sont si funestes.

Si la suppression est la suite d'une affection nerveuse, d'une maladie spasmodique, & que sans faire attention à cette cause, on veuille forcer le retour des règles par des remèdes violens, on jette les malades dans un état fâcheux, qu'*HIPPOCRATE* a déjà connu, quand il a dit que si les convulsions ou les défaillances surviennent pendant les règles, c'est un mal (t), puisqu'en effet cela les supprime

(t) L. 5. aph. 56. Il a indiqué dans plusieurs autres endroits les accidens qui résultent de leur suppression. V. de *Supers.*

presque toujours ; & les suppressions qui arrivent à cette époque produisent des maladies quelquefois si bizarres que ce sont sans doute des maladies de cette espece qui ont persuadé autrefois, dans les siècles d'ignorance où les maladies étoient mal observées & mal connues, que les malades étoient possédés, & ce que j'aurois eu peine à croire, si je n'avois pas la lettre qui l'atteste, l'ont persuadé encore depuis peu à toute une famille très distinguée dans une Province d'un Royaume voisin. Mlle la C. de*** âgée de vingt ans traversoit une rue dans le tems de ses regles, un gros paquet de linge tombe à côté d'elle, elle est effrayée, les regles se suppriment, & elle prend des palpitations & quelques défaillances; entr'autres remedes irritans, on lui fit boire pour rappeler les regles beaucoup d'eau de Balaruc; l'effet de ce traitement fut tel qu'elle tomba dans des convulsions, d'une force, d'une

N°. 24. de *morb. mul.* l. I. N°. 10. de *virg. morb.* N°. 2. CELSE les indique aussi l. 2. ch 7. p. 59. & ces différens passages se trouvent réunis dans les comment. de RIEGER t. 2. p. 129.

longueur, d'une fréquence & d'une bifarrerie si extraordinaires, qu'après avoir épuisé tous les secours physiques de la Province, & avoir fait inutilement quelques consultes ailleurs, on ne vit qu'une cause surnaturelle & très-mal-faisante qui pût operer une telle maladie; on accuse le Diable, & après mûre deliberation, après avoir bien décidé que tous les secours de la médecine seroient inutiles, on convient que l'exorcifation est la seule voye de salut; le jour est marqué, les Ecclésiastiques du voisinage sont convoqués, l'heure approche, la cérémonie alloit commencer, quand M. le M. D. ami de la maison arrive par hazard; on étoit déjà réuni dans le lieu où la cérémonie alloit s'exécuter, il ne trouve qu'un domestique de qui il a beaucoup de peine à sçavoir ce qui se passe d'extraordinaire; enfin instruit, il court à son ami, raisonne avec lui, lui fait sentir toute l'extravagance de cette opération, & en obtient le tems nécessaire pour m'écrire. Je ne vis que les suites naturelles d'une irritation excessive, occasionnée

fionnée par des remèdes violens ; je crus qu'il falloit traiter la malade comme une personne empoisonnée ; j'ordonnai l'usage du lait pour tout aliment , tout remède , toute boisson ; & les accidens ne tarderent pas à disparoitre ; ils n'auroient jamais eu lieu , si on se fut borné après la frayeur , à quelques bains tièdes , un régime doux , quelque boisson délayante & un peu diaphoretique , & à un exercice fréquent ; c'est presque le seul traitement qui convienne dans ces cas. J'ai vû une fille de dix-huit ans qui , fatiguée pendant deux mois à soigner un malade , n'eut pas son retour au tems marqué & resta languissante ; une seconde époque ayant également passé sans évacuation , elle commença à avoir de fréquens vertiges avec des envies de vomir continuelles , mais inutiles ; bientôt les vertiges furent suivis d'évanouissemens , & les évanouissemens de mouvemens convulsifs , sur-tout dans les muscles de la poitrine & des bras , qui allar- moient tous les assistans , qui duroient quelquefois deux heures & revenoient trois ou quatre fois dans le

Tom. II. Part. I. E

jour ; elle fut foulagée au bout de quelques jours ; mais elle se trouva plus mal à l'approche du troisieme retour , qui manqua encore , & elle ne fut entierement guérie que quand les regles se furent rétablies le quatrieme mois. Les exemples de cette espece font si fréquens qu'il seroit inutile d'en citer un plus grand nombre ; & je passe à la cessation que l'âge amene naturellement , plus souvent à l'âge de quarante-sept ou quarante-huit ans , qu'à celui de cinquante ; plusieurs fois dès l'âge de quarante ; même chez quelques femmes , sans cause malade , beaucoup plus tôt ; j'ai connu trois sœurs qui les avoient perdues à trente-six ans , époque où elles avoient aussi cessé chez leur mere ; quelques femmes les conservent jusques à cinquante-deux ou cinquante-trois ans , mais ces cas ne font pas fréquens , & l'on peut établir qu'en général les regles subsistent trente & un ou trente deux ans.

On a regardé l'époque de leur cessation comme un âge très-dangereux pour les femmes , & il a sans doute ses dangers , mais je suis persuadé

qu'ils font bien moins grands qu'on ne le croit ordinairement, & quoi-qu'il meure plusieurs femmes à cet âge, ce n'est point par nécessité, mais, comme je l'ai dit ailleurs, parce qu'il est très-aisé de leur faire du mal. Depuis vingt-cinq ans, je n'ai vu mourir aucune femme des suites de cette époque, & j'ai tout lieu de croire, d'après un grand nombre d'observations, que les accidens de cet âge sont le plus souvent l'effet de la négligence ou du traitement, & qu'on peut les prévenir. J'ai déjà donné dans l'avis au peuple quelques préceptes généraux dont l'expérience a prouvé l'utilité à beaucoup de femmes; mais comme cette matière est très-intéressante, qu'elle n'est point étrangère à un traité des maux de nerfs, puisque c'est une époque où réellement ils s'affectent très-aisément, & que jusques à l'excellent mémoire de M. F O T H E R G I L L, inséré dans un ouvrage très-intéressant, mais peu répandu hors de l'Angleterre (u), on n'avoit rien de

(u) *Medical observations and inquiries.*

bon sur cette matiere, puis d'ailleurs que cet habile Médecin n'a pas envisagé son sujet sous le même point de vue que moi, on me permettra, non point de traiter cette matiere en détail, mais de donner quelques principes dont la vérité m'est démontrée par l'expérience, & dont l'application simple & facile peut prévenir un grand nombre d'accidens fâcheux. Je donnerai en même tems l'essentiel des observations de M. FOTHERGILL.

§. 47. Destinées à nourrir un enfant dans leur sein & de leur substance, les femmes ont dû être formées de façon qu'il pût s'amasser chez elles un excédent de nourriture, & qu'il s'amassât dans l'endroit où l'enfant doit se nourrir, & leur organisation répond parfaitement à ces deux fins; les vaisseaux plus lâches dès le moment de leur naissance que ceux des hommes, operants une action moins forte, la déperdition chez elles est moins considérable, & la pléthore bien plus aisée; les arteres de l'ute-

vol. 5. Lond. 1776. *of the management proper at the cessation of the menses.* p. 160.

rus plus lâches encore que les autres font que l'excès de sang s'y porte plutôt qu'ailleurs, c'est le magasin pour la nourriture du fœtus ; mais on n'a pas toujours un enfant à nourrir, & si les humeurs accumulées dans l'uterus n'avoient point eu d'écoulement, la tension auroit augmenté au point de dégénérer en maladies très-graves ; il falloit donc que le sang pût s'y amasser, & en même-tems s'évacuer, quand il ne seroit pas nécessaire & qu'il y en auroit assez pour devenir incommode ; c'est à quoi la nature a pourvu, en faisant les veines de l'uterus moins foibles proportionnellement que les arteres. Quand celles-ci sont distendues à un certain point, & que cette surcharge leur devient incommode, stimulées par ce sang même, elles augmentent la force de leur contraction ; & trouvant de la résistance dans les veines, ce superflu s'évacue par les ramifications de ces arteres qui s'ouvrent dans la cavité même de l'uterus, quelquefois peut-être du vagin, & qui à l'ordinaire ne donnent que cette fine férocité qui fait la transpiration interne

de toutes les cavités (x). Cette pléthore locale étant évacuée, les artères dilatées reprennent leur diamètre, l'écoulement finit & tout rentre dans le premier état; mais les mêmes causes subsistant, le même effet se reproduit au bout d'un terme qui est assez généralement chez toutes les femmes, celui de vingt-neuf à trente jours.

Cette évacuation commence quand une femme a presque fini sa crue, qu'elle peut préparer plus de sang qu'il ne lui en faut pour sa propre nourriture; elle finit environ l'âge où l'on cesse de pouvoir fournir à l'entretien d'un enfant, & où l'on ne peut préparer à vivre que pour soi: on forme moins de sang & les artères de l'uterus en acquérant plus de force, sont moins disposés à en recevoir l'excédent; l'évacuation finit; & comme le remarque très-bien M. F O-

(x) On sent bien que je ne suis point entré dans les détails anatomiques & physiologiques nécessaires à une tractation entière de cette fonction, mais je ne l'ai pas dû, & je renvoie à la *Physiol.* de M. HALLER.

THERGILL, si la diminution dans la provision pour les regles & l'affaifement ou la diminution des vaisseaux qui doivent en recevoir ou en évacuer l'excédent, avançoient dans la même proportion, cette évacuation finiroit sans aucun accident, & c'est ce qui arrive à la plus grande partie des femmes qui passent cette époque sans s'en appercevoir; vérité qu'il est important d'inculquer, puisqu'il n'est pas douteux que la seule idée de ce danger, le nom *d'âge critique* donné à cet âge, jette dans l'esprit de presque toutes celles qui en approchent, une crainte qui les occupant continuellement, leur fait un mal très-réel; & de celles qui sont mortes dans ce tems là, il y en a peut-être plus de la moitié dont on peut dire, à la lettre, qu'elles sont mortes de peur.

Ce qui avoit fortifié cette crainte fondée d'abord sur quelques faits, c'est l'opinion chimérique, que le sang menstruel étoit vénéneux, & que retenu il agit comme un poison; cette opinion que l'on ne trouve point chez les anciens Médecins grecs, mais qui est une erreur que nous tenons

des Arabes, qui vivent dans un pays très-chaud, pouvoient avoir eû quelques exemples de fang menstruel croupi dans la cavité de l'uterus & altéré, & qui avoient amplifié cette idée, s'est encore chargée de toutes sortes de contes entre les mains des femmes du peuple; ce fang est le même que tout autre, aussi longtems qu'il est dans ses vaisseaux; quoiqu'il s'y amasse, il n'y croupit pas, & quand il y croupiroit, il ne s'y corromproit pas au point de devenir vénéneux; si quelques femmes se plaignent dans le tems des regles de quelques symptômes qui indiquent de l'âcreté, ils dépendent, non point de ce que le fang qui se porte à l'uterus est âcre, mais 1°. ou de l'âcreté générale de la masse du fang; ou 2°. de ce que le fang qui croupit épanché dans l'uterus ou dans le vagin, s'y altère & peut réellement acquérir un degré d'âcreté assez considérable. Ce n'est donc point comme poison qu'il nuit, & les accidens de cet âge tiennent uniquement à ce que le rapport entre la masse du fang & les résistances de l'uterus diminuent;

mais cette cause simple peut se combiner de plusieurs façons, & il en résulte des effets assez variés que l'on peut réduire aux suivans : 1°. des engorgemens dans l'uterus même, ou dans les parties qui en dépendent ; 2°. des engorgemens dans les autres viscères du bas ventre ; 3°. une pléthore générale ; 4°. l'irritation du genre nerveux ; 5°. des hémorragies.

Les engorgemens ont lieu, quand la pléthore subsiste, que les artères principales conservent leur foiblesse, & que les artères exhalantes ou les veines acquièrent plus de roideur ; les personnes qui ont toujours eû les regles douloureuses, sont sujettes à cet engorgement, soit de l'uterus, soit des trompes, des ovaires, & même des organes extérieurs, parce que la résistance à l'afflux du sang ne diminuant pas, & celle à l'évacuation augmentant, il faut nécessairement qu'il se forme un engorgement ; & les suites sont toutes celles qui peuvent venir d'une telle cause ; les plus légères sont un léger mal-aise, un peu de douleur, un léger sentiment de pesanteur au bas du ventre ; les plus

graves font les ulceres, les scirres, les cancers & les compressions sur les parties voisines, d'où résulte une nouvelle cause de dérangemens.

Si la plethore subsiste, & que les vaisseaux de l'uterus se refusent à la recevoir, ce sont souvent les vaisseaux des visceres voisins qui s'engorgent; on voit à cette époque des hémorroïdes, des douleurs dans les reins & un pissément de sang; rarement un engorgement douloureux des vaisseaux de la vessie; mais ce qui est plus fréquent, c'est l'engorgement du foye qui produit quelquefois la jaunisse & peut même dégénérer en scirre; & sur-tout l'engorgement des vaisseaux de l'estomac & des intestins; aussi il est de la dernière importance, quand les malades sont attaquées de fortes coliques à cet âge, de faire bien attention à cette cause; si on la perd de vue, comme cela n'est que trop fréquent, il en résulte dans les personnes robustes & vives, des coliques inflammatoires; chez d'autres la maladie noire; très-souvent un grand dérangement d'estomac & un affoiblissement sensible des digestions.

Quand la pléthore existe, fans qu'aucune partie se surcharge particulièrement, il en résulte une pléthore générale, & tous les organes peuvent en être affectés, & souvent le sont successivement, suivant que les causes occasionnelles déterminent plus ou moins de sang sur telle ou telle partie; les vertiges, les maux de tête, tous les accidens de la pléthore, du cerveau, les palpitations, l'essoufflement, le rhumatisme sont les suites de cet état; & quelquefois cette communion d'office qu'il y a entre l'uterus & les seins fait que quand l'évacuation périodique diminue, les seins se gonflent (y), s'engorgent & peuvent devenir scirreux.

(y) Ce gonflement des seins, joint à la suppression des regles & au dérangement de l'estomac, a souvent persuadé à plusieurs femmes que cette suppression dépendoit d'une grossesse; elles l'ont espéré non-seulement pendant neuf mois, mais quelquefois pendant plus d'un an. Un peu d'attention à l'état de l'uterus explique aisément tous les symptômes de ces prétendues grossesses qui sont le fruit de l'âge, & on comprend aisément

Les nerfs souffrent dans cette circonstance par plusieurs raisons, dont les principales sont *a* l'espece d'irritation continuelle, fort légère il est vrai, qu'il y a dans l'uterus; on a vu que quelques femmes souffrent à l'approche des regles, jusques à ce que l'évacuation soit faite, & dans ce cas, la matrice est souvent pendant des années dans un état assez ressemblant à celui dans lequel elle est avant les regles. *b* Quand les humeurs sont longtems dans un même organe, elles acquierent un peu d'âcreté, & cette âcreté repompée, irrite sans être un poison. *c* Il ne peut point arriver de changement dans la circulation d'un organe considérable, que ce changement n'ait de l'influence sur toute la machine; tous les organes sont du plus au moins irrités, & il en résulte une plus grande mobilité par une suite de ce principe constant, que quand les nerfs sont déjà légèrement irrités par une cause

comment quelquefois elles dégènerent en maladies très-graves, & comment d'autres fois elles se dissipent sans accidens, sans évacuations, sans remedes.

quelconque, la plus petite cause ajoutée produit un effet considérable *d*. L'estomac est souvent affecté, soit à raison de la pléthore particulière, soit à raison de la pléthore générale, soit parce que quand l'uterus est affecté, l'estomac souffre constamment, & le dérangement de l'estomac nuisant à la digestion, les nerfs s'en ressentent. *e*. La pléthore affectant le cerveau, ses fonctions en souffrent nécessairement: *f* enfin presque toutes les sécrétions se trouvant un peu lésées, & sur-tout la transpiration, les humeurs acquièrent nécessairement une âcreté qui devient une cause de mobilité, & qui produit plusieurs effets qui lui sont propres.

Enfin, les hémorragies sont un des autres accidens de cette époque, dont les effets seront appréciés dans celui des articles suivans où je parlerai des hémorragies en général. Je remarquerai seulement ici que comme les règles peuvent être beaucoup plus abondantes chez quelques femmes que chez d'autres, sans cependant l'être trop, on doit se servir, pour décider si elles sont excessives,

110 DES CAUSES.

des caracteres assignés par HOFMANN : elles sont trop abondantes, dit-il, quand elles laissent dans un état de grande foiblesse, qu'il en résulte un dérangement dans les autres fonctions, comme du dégoût, des crudités, un gonflement de l'estomac, un mauvais teint, un pouls foible, un sommeil inquiet & fatiguant (2).

On dira sans doute, puisque la suppression des regles peut produire tant de maux, n'a-t-on pas raison de la regarder comme une époque très-dangereuse ? Je répons à cela, 1°. que l'observation dépose qu'une multitude de femmes, sans aucun secours, la passent sans s'en appercevoir ; que chez celles qui s'en trouvent très-mal, il est presque toujours possible d'en découvrir la cause dans les erreurs de leur conduite, & dans celles de leur traitement ; enfin que conduites d'après des principes sûrs, il n'en meurt point à moins qu'elles n'eussent d'autres maux ; 2°. Que comme on prévoit la cause, que ses effets se déclarent lentement, peu-à-

(2) *Medecin. ration.* t. 4. p. 2.

peu, qu'ils sont rarement continus, mais se manifestent, cessent, reparoissent, on a ordinairement tout le tems de les combattre. 3°. Que souvent la nature, elle-même se ménage des crises qui remettent l'équilibre dans la machine. Une courte histoire des principaux symptomes que l'on éprouve à cette époque & des crises qui surviennent quelquefois, prouvera la vérité de mes deux dernieres assertions. Il est très-rare que la suppression se fasse tout-à-coup, elle s'annonce presque toujours quelques mois, souvent quelques années à l'avance par quelques-uns des accidens suivans, car aucune femme ne les a sans doute jamais tous réunis. Les premiers symptomes ne sont quelquefois qu'un peu de mal-aise à l'époque des regles, d'autres fois la quantité de l'évacuation diminue, ou les époques s'éloignent, & souvent sans qu'il en résulte aucune incommodité; quelquefois il y a quelques légères indispositions pendant ces retards; comme un peu de pesanteur, de dégoût, de gonflement, d'insomnie ou d'assoupissement; si les intervalles sont longs & que l'on ne

112 DES CAUSES

faſſe rien, ces ſymptômes peuvent augmenter ; on voit alors paroître tous les accidens hyſtériques poſſibles, depuis les feux au viſage, les chaleurs après le repas, les petites fueurs momentanées, juſques aux défaillances & à l'apoplexie hyſtérique. ANDRÉE vit une femme très-forte, qui à l'âge de quarante ſix ans, ſans aucune autre cauſe que le retard ou plutôt l'irrégularité des regles depuis quelque tems, fut tout à coup attaquée de convulſions les plus fortes, très-courtes à la vérité, mais revenant ſi fréquemment qu'on n'oſoit pas la ſaigner, crainte d'être ſurpris par un accès (a). On éprouve aſſez ſouvent une grande triſteſſe, un dégoût, une apathie, quelquefois des abſences de mémoire, d'autres fois de légers délires. J'ai vû la femme la plus raifonnable, la plus ſpirituelle, une

(a) Cas 13. p. 166. Il ordonna la ſaignée & il avoit raifon, mais il ordonna les purgatifs qui étoient bien moins indiqués, parce que quoiqu'ils diminuent la maſſe des humeurs, ils le font en irritant, & ils nuifent plus à ce titre, qu'ils ne font de bien en évacuant.

femme rare, rêver presqu'imperceptiblement, & avec le calme & la gaieté qui lui étoient naturels, mais presqu'continuellement pendant deux ans; elle avoit en même tems une inquiétude de corps si forte qu'elle ne pouvoit pas rester assise plus de quelques minutes, elle souffroit horriblement si elle s'obstinoit, elle ne pouvoit ni rester dans son lit, ni souvent y dormir; elle se remit parfaitement par le régime le plus simple & le plus doux. Chez quelques femmes, les regles au lieu de diminuer, deviennent ou plus abondantes ou plus fréquentes, quelquefois même, elles dégèrent en pertes, qui leur donnent de l'épuisement, des foibleffes, une toux sèche, des syncopes, des palpitations, une mobilité excessive, & des insomnies qui sont un des symptômes les plus opiniâtres. Sans un changement sensible dans le tems & la quantité des regles, il survient des symptômes locaux, tels que des pertes blanches, abondantes & âcres, des pesanteurs dans toute la région du bas ventre, un sentiment de pesanteur en marchant, une chaleur habituelle dans

ces parties, des démangeaisons, des boutons, des tumeurs, en un mot tous les signes d'engorgement aux parties externes; des tenesmes, de fréquentes envies d'uriner; un engourdissement habituel des extrémités, une enflure des jambes, & tous ces symptômes augmentent à l'approche des règles, & diminuent quand elles ont passé. Les femmes qui ont les nerfs délicats & les humeurs acres sont sujettes à éprouver des enflures, tantôt particulières, aux mains, aux bras, aux jambes, tantôt presque générales, accompagnées d'un mal-aise universel qui durent quelquefois des semaines, & qui n'ont de danger qu'autant que l'on se méprend sur leur nature, & qu'on les traite comme des enflures hydropiques. En général, toutes les indispositions habituelles sont plus fortes à cet âge-là, & les attaques en sont plus fréquentes; & c'est souvent par l'augmentation de ces maladies que les femmes périssent.

Quand la nature se suffit à elle-même, ou quand après avoir négligé ces accidens, on y remédie à tems, le

mal après être parvenu à un certain période, s'arrête, & va en diminuant, jusques à ce qu'au bout d'un certain tems, l'équilibre soit rétabli, & alors les fibres se trouvant généralement plus fortes, & cette évacuation, qui périodiquement tous les mois altéroit un peu leur santé, n'existant plus, les femmes prennent très-souvent beaucoup plus de force & une santé beaucoup plus robuste que celle dont elles jouissoient auparavant.

Des femmes hystériques jusques à cet âge cessent de l'être; celles qui craignoient tout, ne craignent plus rien; j'ai dit ailleurs qu'après s'être servies de lunettes pendant dix ans, elles pouvoient souvent les quitter; & j'ai vu une Dame sujette à un spasme de l'œsophage qui la faisoit souvent en mangeant, & l'empêchoit absolument de rien avaler pendant quelques heures, le perdre après la cessation de ses regles.

Quand les pertes reviennent périodiquement à de certaines époques, elles doivent peu allarmer, & moyennant qu'elles ne jettent point dans une foiblesse assez grande pour déran-

ger les fonctions, c'est une des terminaisons les plus favorables; mais celles qui sans être périodiques, reviennent tout à coup avec une grande abondance & cessent aussi subitement, sont l'effet d'un spasme général dont il est plus difficile de prévoir les suites, & qui par là même demande plus d'attention; les premières arrivent chez les femmes pléthoriques, bien constituées, les autres chez les femmes plus mobiles, souvent sans pléthore réelle; les premières sont souvent un bien; les secondes peuvent souvent être un mal. M. FORTHERGILL remarque avec raison que les hémorragies les plus dangereuses sont celles qui dépendent d'un âcre cancéreux déposé sur la matrice: il a vu une fièvre intermittente à cette époque, dont chaque accès amenoit une hémorragie; & j'ai vu cinq femmes qui avoient à chaque époque quelques jours de fièvre plus ou moins forte, au bout desquels elles étoient très-bien; chez deux, la fièvre fut quelque fois assez forte pour exiger une saignée; chez les autres, de simples délayans, les nitreux & les lavemens

joint à une diette austere suffisoient ; j'en ai vû une chez laquelle cet état a duré trois ans & l'a laissée à merveille ; j'ai vû quelquefois , dans le tems où les fievres intermittentes étoient épidémiques , que cette époque finissoit par une fièvre de cette espece , qui dissipant le superflu , fondant les engorgemens , rétablissant l'équilibre , augmentant la transpiration , les laisse très-bien,

§. 48. Quand les fibres acquierent assez de force pour ne plus laisser former de pléthore , & que l'harmonie est rétablie dans les fonctions , tout est fini , la disposition a changé , la malade n'a plus besoin d'aucune évacuation extraordinaire ; mais cela n'arrive pas toujours , ce besoin de quelque évacuation reste , & alors la nature y pourvoit ordinairement , en substituant quelque'autre évacuation , par une suite de cet admirable mécanisme qui fait , quand il est surchargé , se débarrasser de cette surcharge. Plusieurs femmes tombent dans des diarrhées quelquefois périodiques , d'autresfois irrégulieres , mais fréquentes ; d'autres éprouvent des hémorragies par les narines ; mais l'évacuation cri-

tique qui survient le plus souvent, c'est la sueur; elle revient comme la diarrhée, ou régulièrement à l'époque des regles pendant quelques jours; ou plus rarement, mais pour un plus long terme & plus abondante; ou enfin tous les matins régulièrement pendant plusieurs années; il arrive même quelquefois qu'à cette époque la sueur étant devenue habituelle, sa cessation entraîne de plus grands maux que celle des regles mêmes. J'ai vu une femme qui tomba dans des sueurs, qui revenoient trente-cinq ou quarante fois par jour, & ne duroient qu'une minute ou deux, mais si abondantes qu'elle étoit toute mouillée; il y avoit huit mois qu'elles duroient, elles avoient commencé quatre jours après le premier retard des regles qui n'avoient jamais reparu, & elle étoit reduite à un état de maigreur & de foiblesse, qu'il est rare de trouver sans une vraie consommation. Une crise d'un genre bien différent, si on peut lui donner ce nom, c'est celle qui arrive à quelques femmes très-bien portantes, qui ont le sang très-doux, l'estomac très-bon, & chez lesquelles

la nutrition se soutient ; les regles diminuent insensiblement sans aucun accident, & à mesure qu'elles diminuent, l'excédent de la nourriture se changeant en graisse, elles prennent pendant quelques années un embonpoint, qui, s'il n'est que médiocre, leur assure toujours une excellente santé pour longtems, & réparant en quelque sorte les outrages du tems, remplit la peau, prévient les rides, & rend plusieurs femmes mieux pour la figure après cette époque qu'elles n'étoient quelques années auparavant; mais quelquefois il est excessif & devient un fardeau, qui au bout d'un certain tems peut dégénérer en maladie; quand cet embonpoint n'est pas général, mais que la graisse se dépose uniquement sur l'omentum, il n'y a que le ventre qui grossisse; si la malade s'effraye, & que le Médecin se trompe, elle craint une hydropisie, il trouve des obstructions, & le traitement lui donne bientôt une maladie réelle.

Si les humeurs se portent à la peau, sans être assez atténuées pour s'évacuer par la sueur, il peut en résulter

des maladies de la peau très-longues & très-opiniâtres.

Les érétynelles du visage sont encore une maladie qui est fréquente dans ce tems là: j'ai vû une femme qui en eut quinze les deux premières années; elles devinrent plus rares les deux années suivantes, & elle n'en eut qu'une, qui fut la dernière, la cinquième année; mais elle n'avoit aucun autre mal, & quand l'érétynelle qui n'étoit pas fort considérable étoit passé, elle se portoit à merveille. Je parlerai du traitement qui convient à cette époque dans le chapitre du traitement général.

A R T I C L E V I I .

De la pléthore & des hémorragies.

§. 49. Après avoir envisagé les choses non-naturelles, entant que leurs abus peuvent occasionner des maux de nerfs, je passe aux principales causes malades qui les produisent tous les jours: dans l'ordre que je leur ai assigné plus haut, la pléthore est la première, & je traiterai dans ce même

même article des suites des hémorragies. Ces deux causes, quoique diamétralement opposées, conduisent l'une & l'autre aux maux de nerfs, & les plus anciens Médecins l'on déjà vû (b).

J'ai dit plus haut que la pléthore qui naissoit de la cessation ou de la suppression des regles pouvoit occasionner différens maux de nerfs, & si l'on fait attention qu'il va, proportionnellement, une plus grande quantité de sang au cerveau qu'aux autres parties, on comprendra aisément que quand la pléthore existe, c'est le cerveau, & par là-même les nerfs qui doivent être le plus sensiblement lésés; l'engorgement de la substance corticale influe nécessairement sur la médullaire dont les nerfs ne sont qu'une continuation; la pression produit ses effets; l'inégalité de la pression en produit d'autres; l'irritation du sensorium commun a les siens; ainsi du vice dans la séparation, & de celui dans la détermination des esprits animaux, résultent nécessairement toutes les maladies de la tête & toutes celles des

(b) HIPPOCRAT. aph. 39. l. 6. *Convulsio fit aut a repletione aut ab evacuatione.*

Tom. II. Part. I.

F

nerfs. „ Leurs fonctions seront ou
„ empêchées, ou troublées, ou augmen-
„ tées; de là naitront toutes les affec-
„ tions de l'ame, des sensations plus
„ vives, des fureurs, des convulsions,
„ des paralysies, la privation des sens,
„ le carus, l'apoplexie & la mort (c)”;
& de quelque cause que vienne la
pléthore, soit qu'elle se soit formée
peu-à-peu, soit qu'elle soit la suite de
quelque hémorrhagie habituelle sup-
primée, telles que les saignemens de
nez, les regles, les hémorroïdes, soit
qu'elle soit occasionnée tout-à-coup
par l'excès du vin, soit qu'elle ne soit
que partielle & déterminée à la tête
par quelque circonstance particuliere,
telle que la chaleur du feu, l'action
du soleil, il peut en résulter les acci-
dens nerveux les plus forts. J'ai vû
chez une jeune femme, très-sanguine
& accoutumée à de fréquens sai-
gnemens de nez qui s'arrêterent, des
convulsions très-fortes revenir très-
souvent pendant plusieurs mois à la
suite de cette suppression, n'être affoi-

(c) BOERHAAVE *de morbis nervor.*
p. 133.

blies que par les saignées & ne céder qu'au retour des hémorragies. On verra dans le chapitre de l'épilepsie cette maladie produite plusieurs fois, & renouvelée très-souvent par les causes qui portent le sang à la tête; & M. B O É R H A A V E parle d'un homme à qui l'excès du vin de Bourgogne avoit occasionné un spasme si général, qu'il étoit roide comme une statue: une saignée de deux livres, en le délivrant de la pléthore & en diminuant la pression qu'éprouvoit le cerveau, le rétablit sur le champ (d).

§. 50. Mais indépendamment de la pression que la pléthore produit sur ce viscere, & de l'irrégularité qu'elle occasionne dans les mouvemens des nerfs, elle nuit encore par la gêne qu'elle apporte à toutes les fonctions, gêne qui a toujours quelque influence sur le genre nerveux par la compression qu'elle produit sur les rameaux des nerfs, dont cette compression trouble les fonctions, & par les engorgemens douloureux qui deviennent

(d) *De morb. nervor.* p. 134.

un foyer d'irritation, dont souvent toute la machine se ressent; mais quand la pléthore agit de cette façon, les effets rentrent dans ceux de la douleur dont je parlerai ailleurs.

§. 51. J'ai déjà dit que les hémorragies excessives changeoient la constitution, rendoient mou, efféminé, pusillanime; le sang qui est le stimulus du cœur manquant, ses contractions sont foibles, l'action de tous les vaisseaux est languissante, on tombe dans une atonie générale, la nutrition se fait mal, toutes les sécrétions sont altérées, & celle des esprits animaux est celle qui souffre le plus; parce que c'est celle qui pour se faire bien, exige plus de perfection dans toutes les fonctions; elles peuvent même produire la mobilité la plus excessive & les convulsions les plus fortes. Une évacuation très-médiocre, si elle ne convient pas, peut aussi avoir des effets très-marqués sur les nerfs. J'ai vû un homme de trente ans bien portant, mais dont la fibre étoit un peu lâche, qui ayant été saigné sur la fin d'un rhume, éprouva, au moment où la saignée fut faite, une espece de

fourmillement dans tout le corps, qui fut immédiatement suivi d'une crampe générale & très-douloureuse; tous les muscles se roidirent, & il se plaignit d'un serrement entre la poitrine & le ventre qui le suffoquoit; ces accidens se dissipèrent naturellement au bout de quelques minutes, mais ils se font reproduits toutes les fois qu'il a eû quelques sujets de chagrin; & M. VIRIBET dit qu'ayant fait tirer huit onces de sang à un homme, qui se leva contre son avis, il fut saisi d'une convulsion si violente par tout le corps, avec la bouche & les yeux ouverts, que les secours ordinaires n'opererent rien; & cet état ne cessa qu'en appliquant de l'esprit de vin immédiatement sur l'épiglotte (e); il vit aussi une autre femme qui avoit le sang scorbutique à qui on eut à peine tiré cinq onces de sang pour un violent mal de dents, qui duroit depuis cinq jours, qu'il lui survint un mouvement convulsif de toutes les parties du corps (f). M. Van SWIETEN

(e) *Des vapeurs*, p. 36.

(f) *Ib.* 133.

a vu une femme à qui des pertes de sang dans une grossesse, donnerent d'abord des défaillances réitérées, ensuite de si fortes palpitations, que ne pouvant faire aucun mouvement sans en éprouver, elle fut obligée de passer douze ans au lit (g). Une Demoiselle âgée de dix-neuf ans, bien portante jusques à cet âge, fut attaquée de maux de tête violens pour lesquels on lui tira au bout de six semaines quatorze onces de sang; cette saignée la jetta tout-à-coup dans une mobilité excessive, tout la faisoit tressaillir, lui donnoit des palpitations, des étouffemens, des angoisses; cet état très-fâcheux duroit encore au bout de dix ans, & pendant tout ce tems elle n'avoit pas été tolerablement pendant dix mois. Peut-être la saignée eût été utile d'abord, peut-être qu'elle eût été utile encore quand on la fit, si elle n'eut pas été trop forte; mais il ne faut jamais oublier que la saignée, qui convient parfaitement au commencement d'une maladie qui vient de pléthore, peut nuire quand la longueur du mal a affaibli; tout com-

(g) T. 4. p. 489.

me le retour des regles qui peut guérir d'abord les maux qui dépendent de leur suppression, les aggrave quand la malade est déjà tombée dans la foiblesse, la langueur, l'épuisement, & qu'elle a plus besoin de nourriture que d'évacuations. Des hémorroïdes trop abondantes jetterent une femme de quarante-cinq ans dans une mobilité excessive, accompagnée de beaucoup de peines & d'angoisses, & sur-tout d'une agitation singuliere dans toute la surface du corps; & une autre femme, à peu près du même âge, avoit, après des pertes uterines, une telle mobilité que la plus légère affection lui donnoit une agitation extrême pendant plusieurs heures, une très-mauvaise nuit, une pesanteur & une chaleur à la tête excessivement incommodes. Quelquefois cet excès de mobilité porte principalement sur quelques organes; une femme que des pertes avoient rendue très-foible & très-mobile, & à qui elles avoient laissé du dégoût, avoit contracté sur-tout une telle sensibilité des nerfs de l'estomac, qu'il suffisoit qu'elle entendit parler d'alimens pour vomir. Une

F 4

évacuation peu abondante par les sangues appliquées au fondement d'une jeune personne hypocondre, ne fit qu'ajouter une extrême mobilité à l'hypocondrie ; & en général après des hémorragies même modérées, on est exposé à des spasmes dans les intestins qui donnent souvent de la tristesse, des gonflemens ; la sensibilité de l'épigastre devient telle que l'on ne peut supporter aucune ligature, & j'ai vû une femme qui étant venue me consulter pour des obstructions du foye, dix-sept jours après une fausse couche dans laquelle elle avoit beaucoup perdu, avoit cette sensibilité de l'épigastre & des hipocondres si forte, qu'en la touchant assez légèrement au creux de l'estomach, je lui procurai une syncope convulsive, & elle fut quelques heures avant que de recouvrer une entière respiration.

§. 52. Mais comment les hémorragies jettent-elles dans la mobilité ? Elles occasionnent cet effet de plusieurs façons : 1^o. en produisant l'atonie, qui devient palpable après les hémorragies, dès qu'elles sont au point d'affoiblir, & est quelquefois si marquée

que VIRIDET a vû les chairs devenir molles comme des éponges (b) après une fausse couche; 2°. en affoiblissant sensiblement l'action du cœur; 3°. en changeant la nature du sang; tout cela se fait très-promptement; 4°. en dérangeant les digestions & souvent toutes les sécrétions; 5°. vraisemblablement en augmentant l'irritabilité; comme on ne peut presque pas en douter, si l'on fait attention que les animaux à sang froid, qui ont toujours moins de sang, sont presque tous plus irritables que les animaux à sang chaud; que les jeunes animaux chez qui le sang est moins dense, c'est-à-dire, plus rapproché de l'état du sang après les hémorragies, le sont plus que les vieux; que les parties des animaux morts avec tout leur sang, sont ordinairement moins irritables que celles de ceux qui sont morts après des hémorragies; & enfin que les remèdes qui aident à la réparation du sang rouge diminuent l'irritabilité.

(h) p. 136.

F 5

ARTICLE VIII.

De la grossesse, des couches, du nour-
rissage, & des pertes blanches.

§. 53. Il paroitra, peut-être qu'il eut été plus naturel de parler de la grossesse immédiatement après avoir parlé des règles; mais comme la pléthore est une des principales causes du désordre que les grossesses mettent dans les nerfs, j'ai cru devoir en parler avant de parler des grossesses.

Si quelquefois le mariage peut remédier aux accidens nerveux qui font la fuite du besoin physique de l'amour, comme on en a des exemples déjà cités plus haut (i), si une couche remédie aux coliques & même aux convulsions qui attaquent souvent à chaque retour des règles, & si à ces titres le mariage est quelquefois utile dans les maux de nerfs, beaucoup plus souvent la grossesse les irrite chez les femmes qui les ont délicats, & souvent elle les rend tels

(i) M. le Traducteur Italien de l'Onanisme en rapporte un exemple.

chez celles qui ne les avoient jamais senti. Ces assurances banales, que se permettent même quelquefois des Médecins éclairés, que le mariage remédiera à tous les maux dont se plaignent les jeunes personnes, sont, ou une fade plaisanterie ou une bévue bien grossière, puisqu'un très-grand nombre de femmes sujettes aux maux de nerfs en fixent l'origine à une grossesse, ou à une couche; & cette erreur est d'autant plus impardonnable, que GALIEN avoit déjà dit positivement, que si le mariage étoit utile à quelques femmes, il étoit nuisible à d'autres (*k*), & qu'à moins de vouloir fermer absolument les yeux, on ne peut point n'être pas frappé du nombre de personnes auxquelles il nuit. M. MANDEVILLE dit positivement, en parlant des jeunes personnes à qui on le conseille, que le remède peut quelquefois devenir pire que le mal (*l*). Il est sur-tout aussi dangereux que ridicule de le conseiller

(*k*) *De loc. affect.* l. 6. c. 5. CHART. t. 7. p. 518.

(*l*) *Ibid.* p. 307.

comme remede aux filles très-jeunes & qui n'ont pas encore fait leur crue; un état qui suppose un superflu de nourriture, qui affoiblit, qui dispose aux maux de nerfs les femmes même les plus fortes, doit nécessairement affoiblir celles qui s'y engagent avant que d'être nourries elles-mêmes, avant que leurs fibres ayent toutes leurs forces & leurs nerfs toute leur consistance. On verra dans le Chapitre de la *mobilité* à* quel degré cette maladie fut portée chez une femme mariée à quinze ans, & dont M. LORRY a conservé l'histoire pour prouver le danger du mariage aussi jeune; danger que M. HOFFMANN avoit déjà indiqué dans ses recherches sur l'âge le plus propre à cet état (m).

§. 54. Sans parler des regrets &

(m) *De aetate conjugio opportunâ* §. 16. oper. omn. fol. tom. 9. p. 346. M. JUNKER a aussi combattu cette opinion qui fait regarder le mariage comme le remede de tous les maux des jeunes filles. *De commodis ambiguis matrimonii hysteriarum*, Halæ 1755. On en promet beaucoup, on en espere beaucoup, & l'événement en est fâcheux. Pref.

des autres causes morales qui très-souvent altèrent les nerfs dès les premières semaines du mariage, & sont les causes du changement que l'on remarque souvent chez de jeunes femmes, même avant la grossesse, cet état amène nécessairement des conditions physiques qui influent sur le genre nerveux.

§. 55. Une première cause d'irritation pour les nerfs, c'est celle que reçoit l'uterus, & qui chez quelques femmes est si marquée, que dès l'instant de la conception, elles éprouvent des symptômes évidemment nerveux; & c'est à cette première cause, qui dépend de l'irritation que produit le sperme absorbé, & des changemens peu sensibles, mais continus, qui surviennent dès ce moment dans les ovaires, les trompes, l'uterus, qu'il faut rapporter les malaises, les nausées, l'insomnie, les foiblesses que les femmes éprouvent souvent dès ces premiers momens, avant que la pléthore puisse y avoir aucune part; effets qui dépendent de ce *consensus*, ou de cette *sympathie*, qu'il y a entre tous les nerfs, mais qui est plus particulière entre certains

nerfs, & très-étroite entre ceux de l'uterus & de l'estomac, comme on le verra plus bas.

Une seconde cause, c'est la pléthore qui se forme presque constamment chez toutes les femmes grosses, & qui est évidente chez la plupart; on a vû plus haut comment la pléthore influoit sur les nerfs; & je puis ajouter ici une autre cause beaucoup moins remarquée, & qui a échappé à presque tous les Médecins; c'est une espece de légère disposition à l'épaississement inflammatoire du sang, qui se marque par l'état de celui qu'on leur tire; par une fréquence assez sensible du pouls, avec un caractère de dureté, que j'ai vû, chez plusieurs femmes être une marque sûre de grossesse; par une disposition aux furoncles; par la difficulté avec laquelle les plus légères excoriations se cicatrisent; par la couleur des urines; par la sécheresse de la peau; par le bon effet des saignées; cet état forme une irritation habituelle dans tous les vaisseaux, qui ne contribue pas peu à rendre les femmes enceintes très-mobiles. C'est encore à cette cause qu'il

faut principalement attribuer les infomnies dont elles font souvent travaillées, qui seules fuffiroient pour les jetter dans toutes fortes de maux de nerfs, & qui sont si habituelles chez quelques femmes, qu'à ce seul symptôme, elles jugeroient avec certitude de leur grossesse.

Ce n'est qu'à la pléthore que l'on doit attribuer les convulsions très-fortes qu'éprouvoit pendant trois grossesses consécutives une femme dont parle M. LECAT, & qui n'en eut aucun accès dans une grossesse suivante, pendant laquelle tout son corps devint exactement de la couleur d'un nègre (n); couleur que j'ai vue une fois sur tout le ventre & toute la poitrine, une autrefois sur toutes les cuisses de deux femmes. La pléthore dans la première grossesse, en distendant les vaisseaux, irritoit tous les nerfs; dans la dernière, la nature débarrassa les vaisseaux de ce sang surabondant, elle en forma une échy-mose cutanée générale, & l'irritation des nerfs cessa; elle auroit pu,

(n) *Mem. de Prusse*, t. 2. pref. p. 72.

au lieu de cette hémorragie dans le tissu cellulaire, produire des hémorragies du nez qui auroient prévenu & les convulsions & la noirceur.

Une autre cause, c'est la compression sur les viscères du bas ventre, d'où il résulte de la gêne dans les sécrétions & les excrétions; celle de la bile est le plus sensiblement dérangée, & cet âcre mêlé aux humeurs, devient pour les nerfs un puissant stimulant.

Cette compression peut aussi quelquefois devenir douloureuse, & cette douleur se joignant à celles que la distension de l'utérus peut occasionner, & à celles qui dépendent des coups que l'enfant donne à l'utérus, & qui sont assez vifs pour faire évanouir plusieurs femmes, devient une quatrième cause de maux de nerfs.

Le dérangement des digestions & les goûts dépravés, qui chez les femmes qui s'y livrent, entraînent souvent des erreurs véritablement dangereuses, sont une cinquième cause physique; & si à toutes ces causes, qu'il m'a paru important de faire connoître avec quelque détail, parce que

l'on ne peut espérer d'être utile aux femmes dans leurs grossesses, qu'autant que l'on cherche à démêler quelle est celle de ces causes qui contribue le plus à leur dérangement; si à toutes ces causes, dis-je, on joint cette espèce de crainte si ordinaire dans les premières grossesses, & qui chez quelques femmes existe dans toutes, & leur fait craindre de mourir dans leur couche, on comprendra aisément comment les nerfs se dérangent si aisément à cette époque, & pourquoi c'est si souvent d'une grossesse que les femmes les plus attaquées de ces maux en dattent le commencement. Quelquefois ces dérangemens ne sont qu'une extrême sensibilité, une mobilité trop grande; toutes les affections morales & physiques les affectent trop; elles s'inquiètent, elles se chagrinent; d'autres fois le mal est plus fort, elles sont sujettes à des évanouissemens complets, ou à de légers mouvemens convulsifs; quelquefois à des spasmes particuliers; j'ai vû une femme qui dans ses grossesses perdoit souvent la vue; une autre qui devenoit sujette au cochemar; on verra plus bas que

l'épilepsie même peut être un effet de la grossesse, & M. LEVRET cite le cas d'une femme qui, après avoir eu dans une première grossesse des étouffemens hystériques, eut tous les jours dans la seconde, au bout de quelques semaines, un accès de convulsions dans les muscles extérieurs, car aucun viscere ne fut jamais attaqué; ces accès duroient plusieurs heures; au milieu de la grossesse, au lieu d'un accès par jour elle en eut deux, si longs, qu'entre les deux, ils duroient plus de 13 heures par jour, & ils étoient si réguliers, pour le moment de leur arrivée, qu'ils servoient à faire juger de la justesse des montres. Toutes les fonctions se faisoient très-bien, & de tous les organes internes, ceux de la voix paroissoient les seuls affoiblis; il n'y avoit rien d'extraordinaire du côté de la matrice; les douleurs de l'enfantement commencerent pendant un accès, mais les convulsions diminuoient à mesure que les douleurs augmentoient, & elles finirent entièrement une heure avant l'accouchement. Les saignées du bras furent

le seul remède , & l'on en essaya beaucoup , qui procura quelque soulagement au commencement ; à la fin elles devinrent inutiles (o). Cette observation décrite par l'auteur avec beaucoup de soin & de détails est intéressante , premièrement parce qu'elle démontre mieux qu'aucune autre combien la grossesse dispose les nerfs aux convulsions , puisqu'il s'agit d'une femme bien portante , dont la grossesse n'est accompagnée d'aucun autre symptôme , qui en un mot n'a aucune maladie , si ce n'est d'être enceinte , & qui passe dans les convulsions la moitié du tems que cet état dure ; en second lieu parce qu'elle rassure sur le danger dont on croit les femmes enceintes menacées , quand elles ont des convulsions ; danger qui décide quelquefois à hasarder pour les en délivrer des remèdes plus dangereux que le mal , dont le danger est réel sans doute jusques à un certain point , puisque les convulsions peuvent & nuire à l'enfant & hâter l'accouchement , mais qui n'est pas aussi grand

(o) *Abus des regles générales*, p. 15.

qu'on l'imagine ordinairement, puisque des femmes épileptiques ont souvent plusieurs accès dans leurs grossesses, sans que cet état en soit troublé : j'ai vû plusieurs femmes enceintes avoir différentes attaques de convulsions sans aucun accident, & j'ai été consulté, mais pour d'autres maux, par une dame à qui quatre grossesses, les seules qu'elle ait eu, donnoient une si grande convulsibilité que la plus légère frayeur, & même les rêves effrayants lui occasionnoient des convulsions assez fortes, dont avant & après ses grossesses elle n'avoit jamais eu la moindre atteinte ; & cela sans qu'il en résultât aucun accident fâcheux pour elle ou pour ses enfans. Enfin cette observation prouve encore que ce changement que l'état de l'uterus produit dans les nerfs, les dispose réellement à la convulsibilité ; car en appréciant les effets de la saignée, on voit évidemment que l'on ne peut pas l'attribuer à la pléthore, puisqu'il n'y avoit aucune douleur dans l'uterus, aucun symptôme d'irritation dans les vis-

ceres voisins, point de vomissement, point de colique, point de constipation; cet état singulier ne dépendoit point non plus de causes morales; & il ne reste réellement d'autre cause à lui assigner, que ce changement opéré dans tous les muscles qui tirent des nerfs de la moëlle épiniere par le changement que la grossesse produit dans les nerfs de la matrice; effet qui est singulièrement bien démontré par deux observations que l'on trouve dans les Mémoires des Curieux de la nature, l'une est celle d'une femme qui, hors de ses grossesses, avoit de fréquens accès d'épilepsie, & qui n'en éprouvoit plus aucun dès qu'elle étoit enceinte (p); la seconde est celle d'une femme de Ferrare, chez qui l'épilepsie étoit un signe certain de grossesse; elle en avoit régulièrement deux accès par mois pendant que cet état duroit, & jamais en d'autres tems (q). Des détails exacts sur le tempérament de ces deux femmes serviroient sans dou-

(p) A. C. N. Decur. 2. ann. 8. p. 229.

(q) A. C. N. Decur. 2. ann. 10. p. 160.

te à expliquer ces deux faits ; on peut présumer que la première avoit la fibre & le sang lâches ; que la seconde avoit la fibre forte, beaucoup de sang & un sang dense.

Les grossesses nombreuses, sur-tout s'il n'y a pas des intervalles assez considérables pour laisser reprendre complètement les forces entre deux, conduisent très-souvent à des maux de nerfs qu'une ou deux grossesses, ou le même nombre de grossesses, mais plus éloignées, n'auroient pas produit ; & ces maux sont très-opiniâtres, parce que toutes les fibres se trouvent alors dans un état de relâchement considérable.

Des couches.

§. 56. Si la grossesse dispose aux maux de nerfs, le tems de la couche est une autre époque de la vie dans laquelle ils naissent bien plus souvent ; je parlerai des convulsions qui attaquent pendant le travail & après la couche, dans le chapitre des *spasmes de la matrice* ; mais je crois devoir indiquer ici les principales raisons de

la délicatesse des nerfs à cette époque, ces raisons sont, 1°. la grosseur qui a précédé & qui leur en a déjà donné beaucoup ; 2°. la crainte augmentée à l'approche du terme ; 3°. les douleurs ; 4°. les efforts qui étant des especes de mouvemens convulsifs qui intéressent souvent tous les muscles, laissent les nerfs sensiblement plus délicats ; 5°. l'affoiblissement qui est la suite de la perte, & qui dans les accouchemens longs est augmenté par la fièvre, la diette, l'insomnie ; 6°. les causes morales de joye, de plaisir, de peine, d'inquiétude ; 7°. les changemens qui arrivent à cette époque dans la machine, qui doit prendre un nouvel arrangement ; changemens qui ne se font jamais sans intéresser le genre nerveux ; 8°. l'état de moiteur dans lequel les femmes sont ordinairement pendant plusieurs jours & pendant lequel toutes les impressions sont plus fortes ; 9°. la fièvre de lait, les douleurs qu'occasionne le gonflement des seins, souvent celles des premiers jours de l'allaitement.

§. 57. Il est aisé de comprendre comment toutes ces circonstances disposent

les nerfs à la plus grande mobilité ; aussi les femmes les plus fortes passent quelquefois dans quelques heures à une sensibilité extrême ; le jour, le bruit, les odeurs, la poussière, les jettent dans le mal-aise & dans la douleur ; elles ne peuvent ni voir, ni parler, ni entendre ; le retard d'un bouillon pour quelques minutes les fait évanouir ; ce bouillon trop fort ou trop abondant, leur donne la plus grande angoisse ; & l'on sent aisément qu'un très-léger principe d'irritation, ou formé intérieurement ou dépendant de causes externes, peut occasionner les accidens nerveux les plus violens & les plus fâcheux ; parce que toute la machine étant dans un état de foiblesse, tous les organes résistent bien moins au désordre que produit l'irritation des nerfs, qu'ils ne font dans le tems de la santé ; aussi quoique la grossesse soit, comme je l'ai dit, une époque féconde en maux de nerfs, & que l'état de couche ne dure presque qu'autant de jours que la grossesse de mois, dans le nombre de maux de nerfs que j'ai vû il y en a bien autant qui remontent à des

des couches qu'à des grosseffes, & ce font ordinairement ceux qui font accompagnés des accidens nerveux les plus graves & les plus fâcheux. La sensibilité est si grande que le simple air frais produit des accidens violens: VANDERVEL a vû une femme qui pour être sortie le quatorzième jour de ses couches, fut attaquée de paralysie d'un côté des muscles du visage, & de mouvemens spasmodiques de l'autre (r); & MURALT a vû un accès de convulsions pour avoir été à selle dans un endroit frais le sixième jour des couches (s). La même sensibilité s'étend aux impressions morales; les plus foibles ont souvent les plus grandes influences, & un léger chagrin à cette époque peut devenir mortel. On en trouve un exemple frappant dans M. MORGAGNI (t). Il est vrai que quoique plusieurs circonstances le réunissent pour rendre les nerfs délicats à cette époque, cette disposition est fort aug-

(r) *Observat. cent 2. obs. 12. t. 2. p. 102.*

(s) *Medecin. Septentr. t. 2. p. 48.*

(t) *De sedibus & caus. t. 2. p. 242.*

mentée ou diminuée par le traitement ; je donnerai dans un autre chapitre celui qui est le plus propre à prévenir ce grand affaiblissement du genre nerveux, qui ayant commencé dans la grossesse, & augmenté pendant le tems de la couche, fait souvent de nouveaux progrès dans le tems de l'allaitement.

Du nourrissage.

§. 58. Il est dans les plans de la nature que les meres nourrissent leurs enfans, elle a tout arrangé pour cela, elle leur en fait un devoir, & elle les a attachées à ce devoir par le plaisir ; toutes les reflexions, toutes les déclamations, on peut dire toutes les injures des moralistes contre celles qui ne le font pas, sont inutiles ; pour prouver qu'on le doit quand on le peut ; c'est une vérité dont personne ne doute ; mais elles ne prouveront jamais que toutes les femmes le puissent, ni qu'elles le doivent quand elles ne le peuvent pas, & dire, cela doit être, donc cela est, est un sophisme dans lequel tombent trop souvent des auteurs qui

écrivent sur des matieres de faits, sans en avoir vû assez grand nombre, & qui égarent ceux qui s'en laissant imposer par un appareil philosophique & un ton décidé, se refusent à ce qu'ils voyent, quelquefois à ce qu'ils éprouvent, pour se laisser guider par les opinions erronnées de quelques hommes, qui dans leur enthousiasme pour le bien, ne veulent pas permettre qu'aucun individu s'éloigne des loix générales du beau plan de la nature; & plus d'une femme a été la victime de son opiniâreté à nourrir, quoiqu'elle en fût incapable. Nourrir est la fonction d'une femme bien portante, & tout comme beaucoup de femmes languissantes aggravent leurs maux par leurs grossesses, elles peuvent aussi les augmenter par le nourrissage. J'ai dit plus haut combien il étoit ridicule & dangereux de croire que le mariage guérissoit toutes les filles de leurs maux, il ne l'est pas moins de penser que tous ceux des suites de couches viennent de ce qu'on ne nourrit pas. Le lait fourvoyé produit de grands maux; j'en ai parlé ailleurs, mais le nour-

rissage en produit de très-considérables ; & si l'on fait attention que par tout on voit les femmes les plus fortes, les plus robustes, les mieux portantes s'affoiblir en nourrissant, on comprendra combien cette fonction, quelque naturelle qu'elle soit, peut épuiser, & quoique l'on ne s'en aperçoive pas chez la généralité des femmes, cet effet doit être très-marqué sur celles qui sont foibles. Quelques observations bien simples, mais frappantes, démontreront, en faisant voir ce qu'il faut pour pouvoir être bonnes nourrices sans en être incommodées, que plusieurs femmes ne peuvent pas l'être. 1^o. Une bonne nourrice doit nécessairement prendre plus d'alimens qu'elle ne faisoit & les bien digérer ou s'affoiblir (u); ainsi une femme qui a l'estomac foible, mauvais, lent, une femme qui a des obstructions & qui est incapable de digérer

(u) M. SIMPSON ayant pesé une nourrice bien portante, & qui avoit assez de lait, & l'ayant repesée six semaines après, il trouva que dans cet intervalle elle avoit perdu seize livres. YOUNG *de lacte*, Edinb. 1761. p. 6.

ce qu'il lui faut pour vivre, le fera bien plus encore de digerer ce qu'il faut pour la subsistance d'un enfant. On me dira qu'en commençant à nourrir, elles prennent de l'appétit, & que souvent elles digèrent beaucoup mieux qu'auparavant; je conviens que cela est vrai pour beaucoup de femmes, & ce changement heureux, que j'ai vû sur-tout chez les femmes d'un tempérament un peu lâche, & que j'attribue au plaisir moral d'être mere & à l'action des nerfs qui est certainement augmenté par la titillation que la succion produit, & qui chez plusieurs femmes est accompagné d'un sentiment délicieux, ce changement, dis-je, est le caractère le plus certain que l'on peut être nourrice & bonne nourrice; mais les femmes chez lesquelles on le trouve ont beaucoup d'appétit, beaucoup de lait, un lait doux, un excellent sommeil; loin de s'affoiblir, elles se portent mieux, elles engraisent, quelquefois même leurs humeurs plus rafraichies devenant plus douces, les maux de nerfs diminuent, & ce sont ces femmes là qui ont souvent moins de vapeurs & de maux

de nerfs quand elles nourrissent, que quand elles ne nourrissent pas ; mais il s'en faut beaucoup que toutes soyent dans ce cas ; il y en a plusieurs dont l'estomac réellement trop mauvais pour être rétabli par les deux causes dont je viens de parler, se refuse à la digestion de ce surplus d'aliment nécessaire ; le besoin d'en prendre davantage s'annonce cependant par un sentiment d'anéantissement ; mais ces alimens mal digérés, & corrompus, les jettent dans le dégoût, elles mangent tous les jours moins, & il arrive, ou qu'il se forme moins de lait, & l'enfant souffre, ou que la formation du lait continuant à être aussi abondante, l'enfant prospère & la mère tombe dans la maigreur, l'insomnie, la foiblesse ; ses nerfs étant dérangés par le manque de matière nutritive qui empêche une séparation suffisante des esprits animaux, & irrités par l'âcreté des humeurs, la tristesse, les étouffemens, l'insomnie, les convulsions, en un mot tous les maux de nerfs, arrivent successivement ; je trouve même dans un bon ouvrage l'histoire d'une femme

qui dès qu'elle avoit nourri pendant quelques tems, tomboit dans la démence (x); & une autre dont les maux de nerfs extrêmement variés m'ont fourni plusieurs faits qui se trouveront dans différents endroits de cet ouvrage, n'en accufoit d'autre cause qu'une grossesse à l'âge de seize ans, & ensuite un nourrissage qui l'avoit mise dans l'état de la plus grande foiblesse, & de la mobilité la plus excessive; elle éprouvoit des maux de nerfs affreux, & entr'autres accidens elle avoit un mouvement continuel dans les yeux avec des douleurs aigues, que la plus forte compression ne diminueoit point; le mal commençoit par la convulsion de la poitrine, & ensuite il survenoit tout-à-coup des douleurs atroces de la tête, ou de tout le corps; aussi cette cause n'a point échappé à ceux qui se sont occupés avec attention des maux de nerfs, & HIGMOR, l'un des premiers qui ayent bien vû les différentes causes de l'hystérie & de

(x) BRACHELIUS V. thes. medic. pract. t. 7. p. 434.

l'hypocondrie , est auffi le premier qui ait placé le nourriffage parmi les caufes de cette premiere maladie (1). M. GAUBIUS qui a écrit avec tant de fageffe , & fi bien pefé tout ce qu'il a écrit, eft positif fur les dangers de cette évacuation, " l'excrétion du
 „ lait, fupérieure aux forces de cel-
 „ le qui nourrit, caufe, après avoir
 „ été au corps fa nourriture, la foi-
 „ bleffe, la pâleur, la maigreur, le
 „ défordre dans la circulation, la fie-
 „ vre lente, la phthifie, les fueurs
 „ abondantes & les fauffes couches;
 „ la force nerveufe s'affoiblit auffi;
 „ elles tombent dans une grande ir-
 „ ritabilité, le manque de courage,
 „ la foibleffe, les palpitations, le ver-
 „ tige, l'affoibliffement des fens, fur-
 „ tout de la vue, & tous les symp-
 „ tômes vaporeux (2). ”

Ces exemples font fi fréquens, ils ont fi fouvent obligé à quitter avec le plus grand regret les nourriffages commencés avec le plus grand plaifir, & continués avec le plus grand

(1) p. 39.

(2) *Pathol. Inftit.* §. 565.

courage, que vouloir soutenir que le nourrisage est toujours possible & utile, parce qu'il est dans les vues de la nature, est une idée aussi fautive que de soutenir qu'il n'y a point de maladies, parce que nos corps sont organisés pour se bien porter. L'impossibilité de nourrir est une maladie qui dépend de plusieurs causes; j'en ai déjà assigné une qui dépend de l'état des organes digestifs, il y en a une seconde qui dépend de la poitrine; si elle est foible, elle est ordinairement bientôt fatiguée par le nourrisage; si la quantité de chile est augmentée, le poumon se trouve souvent dans l'état dans lequel il est quelques heures après le repas chez les personnes hectiques, état qui dépend du passage du chile dans le poumon pour lequel il est un irritant, & tant qu'il fait pléthore, & tant que c'est une humeur crue; on fait combien ces retours périodiques de fièvre chileuse laissent les malades foibles, & l'on comprend combien, chez une nourrice, cet état souvent & fortement réitéré peut affoiblir la poitrine; si la nourrice est dégoutée & fait peu de

G 5

chile, la poitrine souffre alors par l'acreté des humeurs, l'affaiblissement, la fièvre. Ainsi il n'est point surprenant que l'on voye tant de nourrices, au bout de quelques mois, quelquefois de quelques semaines, se plaindre de douleurs de poitrine, touffer, maigrir, avoir alternativement chaud ou froid, prendre des feux au visage, être altérées. Si à cette époque on ne les oblige pas à cesser de nourrir, le mal peut faire des progrès si rapides que bientôt on sera à tard, & il arrivera, ou qu'elles tomberont d'abord dans l'étisie, ou qu'elles lutteront pendant quelques années contre un état de langueur, & finiront par périr victimes de leur courage. Si les regles reviennent après avoir nourri quelques mois, & reviennent abondantes, il est indispensablement nécessaire de fevrer; j'ai vû plusieurs femmes dans ces circonstances prendre une toux sèche, une fièvre lente, des douleurs excessives, & périr si elles demandoient du secours trop tard; n'échapper même qu'avec peine lors qu'elles étoient secourues d'abord.

Une autre observation à faire,

avant que de conseiller à une femme de nourrir, c'est que les femmes qui ont le genre nerveux très-délicat sont peu propres à être bonnes nourrices: premièrement parce qu'elles sont extrêmement susceptibles d'émotions, & que les émotions altèrent toujours un peu le lait & souvent le diminuent; qu'elles peuvent d'ailleurs produire des accidens fâcheux pour les meres mêmes; les vaisseaux lacteux accompagnés de beaucoup de nerfs, déjà bien connus par VIEUSSENS (a), sont excessivement susceptibles de serremens spasmodiques, & j'ai vû souvent des tumeurs très-fortes au sein chez les femmes, sur-tout si elles nourrissent, après la colere, le chagrin, la frayeur; M. Van SWIETEN avoit vû un scirre du sein qui étoit une suite de la peur, (b) & c'est sur-tout ces femmes à nerfs délicats chez qui cette disposition augmente sensiblement, quand elles veulent nourrir.

L'inquiétude, le dérangement & le:

(a) L. 3. ch. 7. il les appelle *nerveolacteux*.

(b) T. I. p. 190.

manque de sommeil font des circonstances qui ajoutent au mal de l'évacuation laiteuse, & qui font qu'il y a un très-grand nombre de femmes qui ne peuvent point s'exposer à nourrir, & qui font très-sagement de s'en dispenser, puisque cette entreprise leur nuiroit, & que quoique l'on dise de l'horreur qu'il y a à confier son enfant à des mercenaires, quoique l'on exagère les dangers d'un lait étranger, vingt-cinq ans des observations les plus attentives, m'ont prouvé que l'on trouve un grand nombre de très-bonnes nourrices, que les enfans prospèrent très-bien entre leurs-mains, que souvent il y a de l'avantage à ne point les nourrir du lait maternel, & que la plus grande marque d'amitié que quelques meres puissent leur donner à cette époque, c'est de renoncer au plaisir de les nourrir elles-mêmes, plaisir dont j'ai eu quelquefois bien de la peine à obtenir le sacrifice : & il restera toujours vrai que quoique la loi de la nature soit que chaque mere nourrisse son enfant, il y a un grand nombre de cas dans lesquels on ne

peut pas s'y astreindre sans risque pour la mere & pour l'enfant ; c'étoit déjà pour beaucoup de meres une trop grosse tâche de nourrir un enfant dans leur sein pendant neuf mois, sans le nourrir encore de leur lait ; & pour beaucoup d'enfans ça été un malheur assez long d'être formés de mauvais sucs avant leur naissance, sans en être encore abreuvés après.

C'est une erreur de croire que l'on ne puisse pas se dispenser de nourrir sans s'exposer aux ravages du lait, puisqu'avec des attentions sur la fin de la grossesse & dans les commencemens des couches, on peut presque toujours se flatter de les prévenir. La fonction du moraliste se réduit donc dans ce cas à dire, que toute mere en état de nourrir son enfant doit le nourrir ; c'est sans doute le cri de la nature & celui du sentiment, mais c'est aussi celui de tous les Médecins honnêtes, raisonnables, éclairés, observateurs, & c'est à eux à décider si elle est en état : si sans être Médecin, & Médecin habitué à voir un grand nombre de femmes en couche, on veut affirmer que cela est toujours possible & n'a ja-

mais d'inconvénient, ce n'est plus ni raisonner, ni exhorter, c'est faire des phrases & rien de plus; ces déclamations outrées, ces injures prodiguées, répétées si souvent depuis Aulu-Gelle, dont le discours est le meilleur de tous & a servi de magasin à tous les autres, jusques à nos jours, par des moralistes qui ont en tête un ordre idéal, souvent contradictoire à l'ordre réel, & qui n'imaginent pas même qu'il puisse y en avoir un autre, par des Médecins qui parlent à chaque instant de la nature sans s'être jamais demandé ce que signifie ce mot, ou par des Médecins éclairés; mais qui ont peu vu des malades; enfin par une multitude de gens qui ne pensant jamais, & n'ayant pas les connoissances nécessaires pour penser sur cette matière, repetent en écho ce qu'ils entendent dire, toutes ces déclamations, dis-je, sont non-seulement inutiles, mais dangereuses; la femme véritablement marâtre qui ayant du lait, de la santé, & n'en étant empêchée par aucune circonstance, se refusera au devoir & au plaisir de nourrir son en-

fant, n'y fera pas ramenée par les grands mots de partage odieux & maudit par la nature, de demi-maternité, de femmes détestables, de monstres affreux, d'attentat odieux & digne de toutes les exécutions de toute la terre; la femme ferme & sensée qui le désireroit & qui sent qu'elle ne le peut pas, n'y fera aucune attention; mais la femme foible que ces grands mots étonneront, l'entreprendra contre toute raison, & l'enfant en fera la victime; j'en ai vû plusieurs qui s'opiniâtrant à nourrir sans le pouvoir, auroient fait mourir leurs enfants de faim, si on n'avoit pas trouvé heureusement une nourrice qui les fauvoit; ou si cédant par convenue aux représentations, elles ne l'entreprennent pas, elles croiront également avoir tort d'avoir cédé; que ne croit-on pas quand on s'est laissé surprendre par une opinion? Elles auront des remors, & leur vie sera empoisonnée.

Quelquefois le lait se porte au sein si abondamment, soit qu'on ait nourri ou non, qu'il s'écoule sans succion & forme ce que M. BOERHAA-

VE appelle un *diabete mammaire*, qui jette dans l'épuisement ; il en rapporte un exemple chez une femme qui avoit nourri longtems (c), & j'en ai vû deux exemples chez deux femmes qui n'avoient pas nourri ; l'une est une femme de ce pays que cet écoulement, qui dura plus de huit mois, jetta dans un épuisement dont elle ne s'est jamais relevée ; l'autre une Françoisse, la même qui perd la vue dans ses grossesses, & chez qui l'abondance du lait étoit si grande qu'elle perçoit les matelats, les coitres & les paillasses, ce qui la conduisit à une mobilité excessive, qui subsistoit encore bien des années après.

Des pertes blanches.

§. 59. Une autre maladie, qui comme les précédentes est particulière aux femmes & qui leur donne beaucoup de maux de nerfs, c'est les pertes blanches, qui étant une évacuation habituelle de la partie lymphatique du sang, affoiblissent la nutrition, rendent le sang âcre, & conduisent aux maux de nerfs par ces deux causes, le manque de

(c) Prælect. ad § 380. t. 3. p. 303.

nutrition & l'âcreté ; aussi il est très-rare de voir des femmes sujettes à cette évacuation qui n'ayent pas au bout d'un certain tems les nerfs très-déli-cats , & quand elle est très-abondante elle les jette dans la mobilité la plus considérable , dans une sensibilité excessive au creux de l'estomach , dans l'insomnie , les étouffemens , une inquiétude & une mauvaise humeur habituelles , la mélancolie la plus noire que j'ai vû deux fois dégénérer en vraie démence.

Les effets de cette évacuation sur les nerfs sont si marqués, que les jours, les heures même où elle est plus forte, elle occasionne d'abord un changement sensible sur les nerfs ; j'ai vû plusieurs femmes dont l'état pouvoit faire juger avec certitude si la perte étoit abondante ou légère ; & reciproquement l'état des nerfs influe si fort sur les pertes blanches, que la plus petite affection de l'ame les augmente sur le champ. J'ai vû une jeune femme qui en étoit fort incommodée, & à qui la frayeur ou le chagrin donnoient d'abord une augmentation si considérable, que c'étoit un véritable flux qui

l'obligeoit à se tenir assise, quelquefois à se coucher, & la laissoit dans une grande foiblesse & dans une mobilité si grande pendant quelques heures, qu'une seconde affection, un bruit considerable, un événement indifférent, mais imprévu, lui donnoient un tremblement si fort qu'on pouvoit le regarder comme des convulsions; & j'ai été consulté par une jeune femme de Lyon dont les nerfs avoient été fort affectés par trois ans de douleur continuelles à l'estomach, à qui un chagrin violent occasionna sur le champ une perte blanche abondante, qui passa peu-à-peu; une frayer la rappella, & elle duroit depuis longtems quand elle vint me consulter; & une malade, dont j'ai déjà parlé à l'article du nourrisage, n'avoit jamais de pertes blanches que quand elle éprouvoit quelque violente affection de l'ame.

Je finirai cet article par remarquer qu'en faisant attention que toutes les causes dont je viens de parler & celles de l'article sixieme, étant particuliéres aux femmes, il n'est pas étonnant qu'elles soyent beaucoup plus sujettes

aux maux de nerfs que les hommes ; il y a encore quelques autres causes de cette différence ; j'en ai déjà indiqué quelques-unes , les autres se présenteront successivement & je les réunirai toutes dans un autre endroit.

A R T I C L E IX.

De la douleur.

§. 60. Je n'examine point encore la nature, les causes, le traitement de la douleur, ce sera l'objet d'un autre article; je ne l'envisage ici qu'en tant qu'elle dispose aux maux de nerfs. Elle est un irritant ; c'est peut-être le plus puissant, puisque l'action de la plupart des irritans se borne à la produire, & comme l'effet des irritans est d'augmenter le mouvement, d'abord dans la partie où se fait l'irritation, ensuite dans les parties voisines, enfin dans tout le corps, le premier effet de la douleur forte & continuée sera la plus grande chaleur, ensuite l'inflammation même de la partie ; il n'y a que trop de gens qui ont éprouvé cet effet après de fortes

douleurs de dents ; mais l'augmentation de chaleur & l'inflammation d'une partie peuvent produire une fièvre générale, très-forte, accompagnée des symptômes les plus graves de la fièvre ; chez les personnes qui par leur constitution sont plus susceptibles d'irritation nerveuse que d'inflammation & de fièvre, la douleur produit des spasmes, des tremblemens, de fortes convulsions & tous les accidens que les spasmes & les convulsions peuvent produire ; la mort même si elle est très-vive, puisqu'une irritation très-forte des nerfs tue très-promptement. M. WHYTT vit une jeune femme délicate qu'un mal de dents jetta dans des convulsions & une insensibilité qui durèrent plusieurs heures & revinrent toutes les fois que la douleur se renouvelloit (d). J'ai vû chez une femme dont les nerfs n'avoient jamais été attaqués, une douleur très-vive produire un tremblement général très-fort, qui dura plusieurs heures ; & M. JANIN dans son

(d) Chap. 3. p. 116.

excellent ouvrage (e), cite une femme dont les yeux étoient devenus si sensibles par l'inflammation, que la vivacité de la douleur occasionnée par la lumière la fit tomber en syncope. Quelquefois ces deux genres de désordres fievreux & convulsifs se compliquent; & sans d'aussi grands accidens, une douleur forte & souvent répétée, en ôtant l'appétit, en privant du sommeil, en dérangeant la nutrition, conduit à une extrême mobilité, à une sensibilité excessive, à une impossibilité de recouvrer le sommeil, à l'abattement, à la langueur, aux pertes blanches chez les femmes; en un mot la douleur est le destructeur de la santé, & négliger les douleurs qui ne sont accompagnées d'aucun symptôme dangereux, est sans doute une cruauté, mais c'est aussi une preuve d'ignorance, puisque si l'on avoit observé les effets de la douleur, on auroit vu, 1°. qu'elle indique toujours un dérangement dans la santé; elle est la sentinelle

(e) *Observat. sur les maladies des yeux,*
P. 50.

que la nature a chargé de veiller à la conservation des parties, & quand on l'éprouve, c'est le cri de cette sentinelle qui avertit que l'ennemi est présent. 2°. Il est tout aussi absurde de ne pas chercher à détruire la cause d'une douleur qui vient de dérangement intérieur, qu'il le seroit de ne pas soustraire sa main à l'action d'un feu qui la brûle, ou d'une épine qui la déchire; elle est une source féconde de maux, elle détruit entièrement la santé; & il n'y a rien de si ordinaire que de voir les femmes les plus jeunes, & les plus belles, fanées par quelques mois de douleur; au point d'être absolument méconnoissables; ainsi l'on peut avec raison compter la douleur comme une des causes qui disposent aux maux de nerfs, & je crois que c'est une des plus puissantes.

ARTICLE X.

Des irritans.

§. 61. On a déjà vû dans la première partie, que toutes les liqueurs âcres & irritantes appliquées aux nerfs

donnoient des convulsions & occasionnoient tous les accidens qui peuvent résulter des mouvemens des nerfs les plus violens & les plus irréguliers; on a aussi vû, dans un article de ce chapitre, que les alimens ou les boissons acres irritoient sensiblement le genre nerveux; il y a beaucoup d'autres causes irritantes & ce sont ces causes, parmi les causes physiques, qui produisent le plus de maux de nerfs. Pour apprécier mieux leurs effets, je les distinguerai; 1°. en humeurs acres; 2°. en irritans mécaniques.

Je considérerai aussi sous cet article ces vices internes de quelque partie qui ayant une sensibilité extrême est irritée par des humeurs qui ne seroient point un irritant pour elle si elle n'étoit pas dans un état maladif; il n'y a proprement point de cause irritante, mais une partie ayant acquis trop de sensibilité, tout devient irritant, & les effets sont les mêmes que s'il y avoit une cause d'irritation. Enfin je rapporterai à ce chapitre les effets des remèdes acres.

Des humeurs âcres.

§. 62. L'homme sain a naturellement les humeurs douces ; elles ne doivent avoir d'autre vertu stimulative, que celle qui leur est nécessaire pour exciter dans les solides les mouvemens qu'ils doivent exécuter, & quand elles n'ont que ce degré de stimulus on ne doit point les appeler âcres, puisque quoi qu'elles puissent le paroître à nos sens, elles ne sont cependant que ce qu'elles doivent être ; c'est ainsi que le fiel le plus amer pour nôtre langue n'est point censé âcre, s'il ne l'est qu'au point nécessaire pour donner aux intestins une action suffisante ; mais si cette vertu stimulative est portée à un trop haut degré, ou si elle s'altère, si sans être plus stimulative, elle l'est autrement qu'elle ne doit l'être, au lieu de produire dans les parties qu'elle arrose le mouvement naturel, elle fait naître un mouvement plus considérable & maladif, qui peut produire ou de la douleur, ou de la fièvre, ou de l'inflammation, ou des convulsions ; car c'est à ces quatre articles que

que l'on peut réduire tous les effets des irritans ; ils ont même été réduits à un plus général que M. GORTER propose comme une loi de l'économie animale & qu'il établit dans ces termes, *dans les animaux vivans toutes les parties mobiles peuvent être forcées par l'application des stimulans à un plus grand mouvement, accompagné de resserrement (f)* ; d'où il est aisé de comprendre que si les irritans nuisent toujours dans un corps sain, il y a un grand nombre de circonstances de maladies dans lesquelles ils peuvent devenir utiles.

§. 63. Il n'est pas facile d'assigner toutes les causes qui peuvent produire de l'âcreté, & ce n'est pas ici où je dois les rechercher, mais en général on peut dire que, 1°. les digestions vicieuses, 2°. l'usage long ou réitéré d'alimens ou de boissons âcres, 3°. les sécrétions ou les excréctions altérées, par quelque cause que ce soit ; 4°. l'infection, 5°. l'altération que les maladies laissent dans la masse des humeurs sont les principales ; il faut ajouter que sans qu'il se forme aucu-

(f) *Compend. tr. 84. § 4.*

Tom. II. Part. I.

H

ne humeur acre, une humeur qui se fourvoye peut devenir irritante pour des organes sur lesquels elle ne doit pas naturellement agir. Les passions de l'ame portent aussi très-souvent de l'acreté dans les humeurs, ou en affaiblissant les digestions, ou en troublant les sécrétions & les excrétions, ou enfin en altérant l'action de tous les vaisseaux, dont l'action changée altère d'abord le caractère des fluides. On a remarqué que l'hermine n'a de l'odeur que quand elle est irritée, & quoique cet effet dépende sans doute beaucoup de la transpiration augmentée, il est très-vraisemblable que les humeurs sont réellement altérées (g).

§. 64. Dès qu'il existe une humeur acre, elle peut irriter; & ses effets varieront (h) suivant son degré d'activité, suivant ses caractères, suivant qu'elle est plus ou moins répandue, suivant les humeurs auxquelles

(g) Hist. natur. suplem. t. 3. p. 166.

(h) *Idem irritamentum variis corporis partibus applicatum, varia producit, prout pars differentes exercet functiones, magis minusque sentit; ad motum animale, vel vitalem villos habet.* GORTER tr. 84. § 7.

elle s'allie, suivant les organes qu'elle irrite, suivant leur receptivité, si l'on veut me passer ce terme; suivant la force avec laquelle elle est appliquée; enfin suivant que cette partie a plus ou moins d'influence sur d'autres.

On a vû dans le détail des expériences faites avec les poisons liquides, que l'effet étoit toujours proportionné à l'activité du poison, & il en est de même de l'effet des humeurs âcres; toutes choses d'ailleurs égales, si l'on pouvoit apprécier exactement les différens degrés d'âcreté, on verroit que l'effet est toujours en proportion avec chacun de ces degrés.

Les caracteres de l'âcreté varient aussi considérablement ses effets; on s'est convaincu de cette vérité par les expériences; & l'histoire des maladies prouve que cette même différence se retrouve dans les effets des humeurs âcres naturelles; elles ont toutes les effets généraux d'irritation, mais chacune a ses effets caractéristiques; l'irritation des acides n'a pas ceux des alcalis; les premiers irritent plus les nerfs, & donnent les convulsions; les seconds produisent plus souvent

la fièvre. L'alun de plume, pour me servir de l'exemple de M. GORTER, occasionne un prurit insupportable, & les cantharides appliquées sur la même peau font lever des vésies. Le virus de la petite vérole & celui de la rougeole irritent, mais leur façon d'irriter n'est pas la même, ils n'irritent pas également tous les organes. Les âcres même qui produisent des maladies du même genre occasionnent souvent des symptômes très-différens; j'ai déjà dit que notre dernière épidémie de fièvres putrides avoit attaqué singulièrement le genre nerveux; celle de Naples, si bien décrite par M. SARCONÉ, avoit presque autant de caractères de maladie nerveuse que de maladie fiévreuse; les rêveries, l'horreur de l'eau, la crainte de la lumière étoient des symptômes assez fréquens (i).

On comprend aisément que suivant que l'âcre est plus ou moins répandu, ses effets doivent être très-différens; tout comme quand il s'attache à

(i) SARCONÉ *histor. racionat. de mal. observat. in Napol. p. 452.*

une humeur ou à une autre ; mais je dois faire ici une remarque très-importante pour le traitement des maux de nerfs, c'est qu'une âcreté généralement répandue, & agissant sur presque tous les organes, ne produit pas des effets aussi frappans d'irritation que quand elle n'agit que sur un seul organe, dont l'état comparé à celui des autres, rend les symptômes de l'irritation plus apparens ; & il résulte de là un mal réel, c'est que l'on se trompe sur la cause & l'on attribue à un tout autre principe ce qui dépend de cette humeur âcre. J'ai vû si souvent des maux de nerfs longs, invétés, opiniâtres, qui dépendoient de cette cause, & que l'on traitoit par des méthodes directement contraires, que je ne puis trop inviter tous les Médecins à y faire la plus grande attention. Cette humeur âcre mêlée à toute la masse du sang entretient tous les nerfs dans une espece d'irritation continuelle, qui leur donne la plus grande sensibilité, & en même temps entretient une espece de petite fièvre habituelle ; les symptômes nerveux sont plus sensibles, on ne voit qu'eux,

H 3

on décide que la maladie est une maladie nerveuse; mais comme on ne voit aucune partie singulièrement attaquée, que l'action d'un stimulant ne se fait pas remarquer évidemment sur quelque organe particulier, on ne pense point à un stimulant, on accuse vaguement la foiblesse des nerfs; on fait peu d'attention au pouls, parce qu'on se persuade que dans les maladies nerveuses il n'est point un caractère sûr, ou, si on le trouve trop vite, on attribue cette vitesse à une irrégularité nerveuse, on néglige par là-même le seul symptôme qui pourroit conduire à la vraie cause, & on la perd entièrement de vue; on donne des toniques, des fortifiants, des calmans; le mal empire, les nerfs s'irritent davantage, les symptômes nerveux sont plus apparens; on s'affermir cependant dans son idée & dans son traitement, & tout va de mal en pis; je le répète donc, un sang âcre est souvent une cause fréquente de maux de nerfs, quelquefois sans fièvre, souvent avec une petite fièvre trop peu considérable pour que les symptômes fiévreux soyent apparens, & cependant si l'on

perd de vue cette cause, on nuit à coup sûr au malade; elle n'exige qu'un traitement, c'est d'adoucir cette humeur âcre & de ralentir le poulx; je parlerai des moyens dans le chapitre du traitement; on est frappé alors de la rapidité avec laquelle le mieux arrive, & l'on remarque constamment que les nerfs ne se calment qu'à mesure que le poulx perd de sa vitesse.

Mais la même humeur âcre produit encore des symptômes absolument différens, suivant les différens organes qu'elle attaque; & en effet on comprend très-bien que les lésions du mouvement dans chaque organe doivent avoir des effets très-variés, soit que ces lésions y augmentent simplement le mouvement, soit qu'elles le rendent irrégulier, soit qu'elles occasionnent des serremens. M. GORTER a peint cette variété avec beaucoup de précision & de netteté, & son tableau doit être placé ici, " un irritant, dit-il, appliqué
 „ au globe de l'œil occasionne, outre
 „ la douleur & les phénomènes généraux (qui font la rougeur, la
 „ tumeur) des larmes abondantes ;

H 4

„ l'irritation des narines, une abon-
 „ dante sécrétion de mucosité & l'é-
 „ ternuement; en mettant des cho-
 „ ses acres dans la bouche, on fait
 „ cracher; en irritant la gorge, on
 „ donne des nausées, & en irritant
 „ l'estomac, on produit la cardialgie,
 „ des nausées, le vomissement; l'ir-
 „ ritation des intestins occasionne des
 „ douleurs de colique ou un flux de
 „ ventre; celle du rectum le tenes-
 „ me; celle des reins la nephreti-
 „ que, la suppression des urines ou
 „ leur trop grande abondance; celle
 „ de la trachée artère fait touffer;
 „ celle des poumons donne l'asthme;
 „ celle du cœur & des artères des
 „ palpitations, des mouvemens irré-
 „ guliers, la fièvre; celle de quelque
 „ rameau particulier arteriel, l'inflam-
 „ mation; dans les organes sécrétoi-
 „ res & excrétoires, elle augmente les
 „ sécrétions, les suspend, les trou-
 „ ble, & produit quelquefois des li-
 „ queurs très-surprenantes (k)”.

On a vû plus haut que quoique la structure de tous les nerfs fut sans dou-

(k) *Compend. tr. 84. § 9.*

te la même, la différente façon dont ils étoient développés dans les organes, les rendoit susceptibles de différentes sensations; & cette variété dans l'appétitude à recevoir certaines sensations s'étend sans doute à différentes parties du même organe, comme on le voit évidemment sur la peau dont les différentes parties n'ont ni le même degré, ni le même genre de tact. C'est cette différence qui fait que ce qui est stimulant doux pour un organe, est stimulant très-âcre pour un autre qui n'est pas destiné à en être stimulé habituellement, & c'est ce qui forme la différente réceptivité des organes, & ce qui fait qu'un corps très-insipide pour les nerfs de la langue peut irriter ceux de l'estomac, au point de donner des convulsions affreuses. M. W H Y T T a très bien vu (1) que c'est par ce principe qu'il faut expliquer pourquoi certains levains épidémiques s'attachent les uns aux yeux, les autres à la gorge, à la poitrine, à l'estomac; il a raison de donner beaucoup de part aux

(1) p. 121.

nerfs dans ce phénomène, mais il faut aussi y faire entrer la considération des différentes humeurs qui tapissent les différens organes. C'est cette même cause qui explique pourquoi certaines épidémies attaquent les unes les enfans, les autres les adultes, les femmes, les vieillards; & l'on juge aisément que dans ces cas la variété des humeurs contribue autant à la différence de la réceptivité que la différence dans l'état d'expansion des nerfs.

§. 65. Le même instrument piquant poussé avec plus ou moins de force, produit des effets plus ou moins considérables; il en est de même d'un irritant quelconque; une humeur âcre portée sur les organes avec beaucoup de force, y occasionne de plus grands désordres que quand elle y est portée foiblement, & voilà pourquoi dans la plupart des douleurs tout ce qui diminue l'action les soulage, tout ce qui l'augmente les irrite.

D'après ces remarques générales sur les différentes circonstances qui peuvent varier l'effet de l'âcreté, remarques qui peuvent s'appliquer à tous les irritans, on comprendra mieux:

tous les symptômes qui peuvent dépendre des humeurs âcres, dont il seroit impossible de donner une liste exacte, puisque les différentes combinaisons des causes qui les produisent, peuvent tous les jours en produire de différentes; & d'ailleurs cette liste seroit déplacée ici. Mais que l'âcreté soit une des principales causes prédisposantes & occasionnelles des maux de nerfs, c'est ce dont on ne peut pas douter, si l'on fait attention, 1°. à tous les effets que j'ai rapporté des poisons âcres; 2°. à ce que j'ai dit des suites de la douleur qui est toujours un des principaux effets des irritans; 3°. à la multitude de maux de nerfs qui dépendent trop évidemment d'une humeur âcre, pour qu'on puisse se le dissimuler; aussi M. WHYTT dit positivement, qu'il a été convaincu par le nombre de faits dont il a été témoin, que les maux de nerfs dépendent souvent d'une matière qui irrite le genre nerveux (*m*); il le prouve par deux observations; l'une est celle d'un jeune garçon qui en-

(*m*) Chap. I. §. I. p. 144.

ensuite d'une chute sur la tête, eut pendant plusieurs mois une succession d'accidens presque tous nerveux, & même de violentes convulsions qui ne cessèrent qu'après des évacuations de pus par les narines & par l'oreille (n); l'autre est celle d'une fille âgée de vingt-cinq à trente ans, qui ayant arrêté des sueurs qu'elle avoit tous les matins, ensuite d'une fièvre d'accès irrégulière, fut attaquée d'une toux & d'une oppression convulsives, de gonflemens hystériques avec des urines claires, d'étouffemens, de convulsions dans les cuisses, dans les jambes & dans presque tout le corps; accidens qui durèrent jusques-à ce que la matiere acre se fut déposée sous l'aisselle où elle forma une tumeur inflammatoire, qui abcéda & laissa la malade parfaitement bien (o). GALIEN avoit déjà averti, d'après PELOPS, que la corruption spontanée des humeurs occasionnoit des convulsions (p), & l'on a remar-

(n) Ibid.

(o) Ibid. 149.

(p) De locis affect. l. 3. ch. 7.

qué, dès les premiers tems de la médecine, que l'éruption de quelques boutons autour des lèvres terminoit les fievres d'accès, qui font une véritable maladie de nerfs; je viens de voir une éruption semblable, mais plus étendue, terminer chez un enfant de quatre ans & demi, assez cacochyme, des convulsions qui l'avoient attaqué cinq fois dans huit jours, & auxquelles il n'avoit jamais été sujet; & les exemples de convulsions, chez de plus petits enfans, terminées par l'éruption des croutes de lait, ou de la rache, ne sont pas rares. Il n'y a rien de si ordinaire que les convulsions produites au même âge par l'humeur de la petite vérole, de la rougeole, de la fievre écarlatine, au moment où elles ont infecté toute la masse des humeurs, & ne sont point encore forties, c'est-à-dire immédiatement avant l'éruption; le premier bouton paroît & ordinairement les convulsions cessent. Une étrangère qui étoit venue ici chercher du soulagement pour un état de convulsion affreux, & dont je reparlerai ailleurs, n'étoit tolérablement que

quand elle avoit quelque éruption, & ses nerfs étoient constamment d'autant mieux que la peau étoit plus malade; on verra dans le chapitre de l'épilepsie cette maladie alterner avec une éruption très-forte.

J'ai soigné dans différentes circonstances une autre femme accablée de toutes sortes de maux de nerfs, qu'elle devoit à des remèdes violens pris contre les opilations, & qui après avoir effuyé tous les accidens nerveux possibles pendant plusieurs semaines, quelquefois pendant plusieurs mois, se trouvoit tout-à-coup bien dès qu'il paroissoit une petite éruption, ou plutôt une légère rougeur à la peau dans l'intérieur du doigt auriculaire gauche. Est-ce donc, dira-t-on, ce peu d'humeur âcre déposé sur une aussi petite place qui occasionnoit tous ces accidens? Non; tout comme ce n'est pas la quantité de virus déposé dans le premier bouton varioleux, à peine sensible, qui produisoit un instant auparavant ces convulsions qui alarmoient toute une famille; mais c'est que ces éruptions n'arrivent que quand la nature irritée par l'humeur âcre l'a

préparée à être expulsée, quand le spasme de la peau finit, quand la liberté de la transpiration recommence, & quand en même tems l'action des vaisseaux se relâche; ces changemens sont frappans dans les éruptions des maladies aiguës; mais quoique moins sensibles dans les autres, ils n'en sont pas moins réels, & ils n'échappent pas à ceux qui savent observer; la coction est en grande partie faite, l'irritation cesse, l'évacuation critique commence, toutes les sécrétions se faisant mieux, le calme renaît.

J'ai vû un ecclésiastique extrêmement gouteux, & perclus par plus de nodosités que je n'en ai jamais vû à d'autres, souffrir des douleurs dans toute la peau de la tête, si violentes, qu'elles épuisoient sa patience; elles étoient accompagnées de légères contractions convulsives dans tous les muscles de ces parties, qui durèrent plusieurs jours, au bout desquels il commença à paroître des vessies jaunes, nombreuses, répandues principalement sur le front & sur les tempes; à mesure qu'elles paroissoient, les douleurs diminuoient, mais si on ne les ou-

vroit pas d'abord, elles rongeoient la peau, & il est resté plusieurs cicatrices très-profondes (q); cette observation m'en rappelle une qui n'est pas parfaitement semblable, mais qui paroît aussi dépendre d'une humeur âcre & qui m'a été communiquée par M. CABANIS, qui observe aussi bien qu'il opere, & qui réunit dans le degré le plus rare toutes les parties qui font le grand chirurgien; un homme vint lui dire, si vous ne me guérissez pas, je vais me casser la tête pour me délivrer de la douleur que je ressens depuis quelques heures au dessus de l'œil; M. CABANIS examina la partie dans laquelle on ne voyoit aucun changement, si ce n'est peut-être un très-léger gonflement, & lui indiqua quelque léger remède; deux heures après, le patient vint le prier de le panser, en lui disant qu'il étoit

(q) KOENIG rapporte dans sa *lithogénésie* qu'une éruption de vessies grandes comme la paume de la main renfermoit une humeur si âcre, que la douleur jettoit le malade dans le délire. *Thes. medic. practit. t. 3. p. 477.*

guéri ; au milieu de la plus violente douleur, la peau s'étoit ouverte & le sang avoit jailli ; il y avoit effectivement à la peau une petite ouverture qui ne paroïloit faite ni par un instrument tranchant, ni par contusion. J'ai vû plusieurs femmes qui ont alternativement des rougeurs & des chaleurs au visage, des douleurs très-vives à la peau, des spasmes intérieurs ou d'autres accidens nerveux qui cessent dès que la peau se couvre de boutons ; on voit évidemment que ces accidens que j'ai observé à différentes reprises, dans leur degré le plus fort, chez une mere & une fille, dépendent d'une humeur âcre ; les eaux de Seltzer ont toujours guéri promptement la mere ; la fille chez qui le mal étoit plus passager avoit quelquefois un spasme très-douloureux qui partoît de l'estomac & montoit jusques à la gorge, & qu'un peu de chocolat soulageoit d'abord. J'ai vû à la mere des rougeurs & des chaleurs subites dans tout le corps, comme l'on en a au visage ; elle a eû quelquefois des rages de faim pendant quelques heures ; d'autres fois

des douleurs générales & aiguës dans toute la peau, que l'on ne soulageoit qu'en la pinçant aussi fortement qu'il étoit possible, ce qui lui faisoit un bien singulier, quoique le ferrement eût été assez fort pour laisser pendant quelques jours l'échymose des contusions.

Feu M. ROSEN a vû l'humeur d'un pourpre chronique produire des spasmes violens du muscle crotaphite (r); & l'on voit dans une autre observation que le retard d'une éruption qui avoit accoutumé de se faire habituellement, produisit un spasme des doigts (s). VIRIDET a déjà averti que les vapeurs cessent souvent quand la goutte survient, & il remarque fort bien que ces deux maladies ont souvent une cause commune, puisque l'on trouve quelquefois (on peut dire souvent) du tuf dans les articulations des femmes hystériques (t). J'ai vû en 1765, dans le comté de Neuchâtel,

(r) *Theses medico-practic.* t. 6. p. 195.

(s) BUNDELL *de rariorib. morb.* Goett. 1762. §. 10.

(t) *Traité des vapeurs*, 148. VILLIS a un chapitre tout entier sur les maladies

une jeune femme qui tomba peu de tems après ses couches dans des vapeurs accompagnées d'un délire continu, qui me parurent ne pouvoir dépendre que d'un âcre répandu sur le genre nerveux ; je lui conseillai les délayans les plus doux & les plus propres à rappeler la transpiration qui se faisoit mal ; au bout de quelques jours le miliaire parut, & dès cet instant les vapeurs & le délire cessèrent. Des convulsions périodiques furent guéries par des sueurs périodiques aux époques où les convulsions devoient revenir (u) : les convulsions n'étoient donc dans ce cas que l'effet d'une humeur âcre, qui irritoit le genre nerveux, jusques-à ce qu'elle se fut portée à la peau ou évacuée par les sueurs. J'ai traité un enfant de quatre ans sujet à la râche, qui parloit très-bien ; mais qui toutes les fois qu'il devoit se faire

spasmodiques produites par différens venins, un autre sur celles qui dépendent d'une âcreté fiévreuse, un troisieme sur celles que produit l'âcre scorbutique.

(u) *Hippocrates de inustionibus*, p. 149.
ouvrage de M. FERRAND.

une nouvelle éruption, perdoit presque entièrement l'usage de la parole quelques jours à l'avance.

Le lait épanché, lorsqu'il n'a point encore formé de dépôt, irrite tout le genre nerveux & produit des vapeurs qui ne finissent que quand il s'est dissipé peu-à-peu par les évacuations, ou déposé sur quelque partie. Une Dame qui avoit depuis longtems un dartre au front qui disparut tout-à-coup, souffrit pendant huit jours les douleurs les plus atroces dans toutes les parties de son corps; & l'on voit tous les jours les personnes sujettes à avoir des boutons au visage, n'être bien qu'autant qu'ils existent; dès qu'ils disparaissent, elles tombent dans la langueur, la foiblesse & différens accidens. On ne voit pas toujours, il est vrai, paroître des maux de nerfs marqués, mais il n'en est pas moins vrai que c'est l'irritation des nerfs, qui troublant la circulation, empêchant la nutrition, altérant les sécrétions & sur-tout la transpiration, occasionne tous ces dérangemens; & c'est une observation très-importante, & pas assez faite, que les mêmes causes

qui repercutent une humeur âcre, dérangent en même tems la transpiration, & que c'est à ce dérangement autant qu'à la disparition de l'humeur, qu'il faut attribuer les maux qui en font la suite; on remarque souvent que la peau sèche pendant tout le tems que l'éruption a disparu, s'amollit quand les boutons reparoissent. L'application même d'une vapeur âcre peut produire des maux de nerfs fâcheux par la simple inhalation; on trouve dans le *journal* des savans l'observation d'un homme qui ayant eu le bras exposé à la vapeur d'un puits méphytique, en devint paralytique (x); & le véridique VIRIDET rapporte un fait qui mérite d'être cité: " un Pasteur du voisinage m'ayant
 „ dit qu'il connoissoit les fievres ma-
 „ lignes par le frémissement qu'il
 „ appercevoit aux doigts avec lesquels
 „ il avoit pressé l'artere (y). Je dou-
 „ tois de l'exactitude de sa remarque:

(x) *Journ. des sav.* 1667. p. 52. & BEHRENS select. diæt. p. 18.

(y) GALIEN avoit déjà fait une remarque à peu près semblable.

„ peu de tems après j'eus occasion
 „ d'en connoitre la vérité ; étant sur-
 „ venu au printems une fièvre ma-
 „ ligne accompagnée de pourpre, de
 „ transports au cerveau & d'un dé-
 „ voyement, qui fut mortelle à bien
 „ des gens, je remarquai, après avoir
 „ visité mes malades, un engourdisse-
 „ ment en l'un de mes bras, & quel-
 „ quefois en tous les deux : ce qui
 „ m'obligea à ne toucher l'artere que
 „ d'une main ; alors j'aperçus, outre
 „ l'engourdissement du bras, un amor-
 „ tissement dans tout ce côté (2) ”.

§. 66. Si les humeurs acres for-
 mées dans la masse du sang irritent
 assez le genre nerveux pour en pro-
 curer tous les dérangemens, avant que
 d'être déposées à la peau, leurs ra-
 vages sont bien plus considerables,
 quand après y avoir été déposées, el-
 les l'abandonnent, & que repompées
 dans la masse du sang, où elles l'in-
 fectent de nouveau & produisent des
 symptômes universels, ou en se dé-
 posant sur quelque organe particu-
 lier, y occasionnent les accidens les
 plus fâcheux.

(2) *Des vapeurs, p. 91.*

Les ouvrages des observateurs font pleins de maux de nerfs produits par des éruptions repercutées (a), & presque tous les chapitres de cet ouvrage en fournissent des exemples ; on en trouvera d'autres dans celui des metastases, ainsi je me bornerai à en rapporter ici un petit nombre qui ne seroient pas placés si naturellement ailleurs. Un malade qui avoit depuis très-longtems une douleur fort vive à la jambe, & qui étoit en 1768 à Plombières pour y prendre les bains, fut obligé d'en partir, peu de jours après y être arrivé, pour un voyage à Nancy, où on lui conseilla une application grasse & spiritueuse qui fit disparoitre les douleurs ; mais il fut attaqué d'un tremblement général, d'un bégayement, & d'un étourdissement tel, qu'il se croyoit au moment de prendre une attaque d'apoplexie ; il se hâta de retourner à Plombières ; la douleur de jambe revint, & les ac-

(a) On peut en voir un grand nombre dans *Schœnkiius*, dans *Fabri* de *Hilden*, dans *RAYMOND* traité des maladies qu'il ne faut pas guérir, & dans *TRILLER* *Nulla medicina interdum optim. medic.*

cidens nerveux cesserent dès qu'elle reparut ; dans ce cas , le danger ne fut que passager , parce que l'humeur se reporta sur la partie dont on l'avoit chassée , & c'est ce qui rend cet exemple plus frappant , mais cela n'arrive pas toujours. M. MONRO vit un jeune homme attaqué d'une fièvre éruptive , alors épidémique , à Edimbourg, l'éruption disparut tout-à coup, & le malade eut des spasmes dans les entrailles & des convulsions dans tout le corps, avec une douleur aigue au doigt du pied gauche ; cette jambe se paralyfa , se gangréna , & le malade périt au bout de trois mois. (b) J'ai vû une fille qui eut tout le corps couvert d'une ébullition toute simple, qui rentra tout-à-coup , & dès ce moment elle conserva une oppression continuelle , & de tems en tems un spasme si violent au creux de l'estomac , qu'elle étouffoit si elle ne pouvoit pas pleurer ou crier. On voit par ces exemples qu'une humeur âcre peut donner des maux de nerfs affreux aux person-

(b) An account of inoculat. Edinb. 1765.
p. 49.

personnes qui y ont le moins de disposition ; elle est tout-à la fois cause prédisposante & cause occasionnelle ; mais souvent un sang âcre sans donner des maux de nerfs dispose seulement les nerfs à être plus facilement affectés, parce qu'un sang de cette espece suppose nécessairement une nutrition moins bien faite, une mucosité moins consistante, & une légère irritation habituelle dans le genre nerveux. Dans cet état, une cause d'irritation qui n'auroit presque pas eu d'action sur d'autres nerfs, peut en avoir une très-considérable. On sent aussi combien il est important d'être très-circonspect dans le traitement des maladies cutanées, & combien il importe, en traitant des malades atteints de maux de nerfs, de savoir s'ils n'ont jamais été atteints d'aucune maladie éruptive, puisque les maladies de cette espece rentrées, sont une cause très-fréquente de tous les accidens nerveux ; en général on doit soupçonner une âcreté existante, quand on trouve le pouls trop vite & la peau sèche.

Ces disparitions d'éruption tiennent ordinairement ou à quelques

Tom. II. Part. I.

I

causes d'affoiblissement, telles que les hémorragies, les diarrhées, la fatigue, l'inanition, les traitemens qui diminuent trop l'action des vaisseaux; ou à quelque passion de l'ame, soit qu'elle agisse en affoiblissant l'action nerveuse, comme le chagrin, soit qu'elle produise un spasme cutané; ou à quelque irritation dans les organes intérieurs; ou enfin à quelque circonstance externe, soit qu'elle soit accidentelle, comme le froid, l'humidité, soit qu'elle soit une erreur de traitement, comme dans le cas que j'ai cité plus haut, & dans une multitude de cas qui se présentent tous les jours, & offrent un nombre de malades victimes ou de l'ignorance officieuse de leurs amis, de leurs parens, de leurs voisins, ou de l'ignorance impardonnable de ceux même dont la vocation les oblige à être instruits de toutes les causes physiques qui peuvent nuire à l'humanité; ou de l'ignorance effrontée & fourbe de la tourbe des charlatans, engeance destructive, assassins tolérés, dont l'existence prouve à quel point la bonne police est encore éloignée de sa perfection dans

le plus grand nombre des Etats de l'Europe.

§. 67. On doit mettre dans la même classe que les éruptions rentrées, les écoulemens inveterés, soit naturels, soit artificiels, arrêtés tout à coup & sans les précautions nécessaires, ou qui cessent spontanément. STAHL cite le cas d'un ulcere au bras desséché qui occasionna des convulsions du même côté de la tête (c); & tous les collecteurs d'observations en fournissent de cette espece; on en trouvera plus d'un exemple dans la suite de cet ouvrage.

§. 68. Une humeur très-âcre en irritant simplement les parties extérieures, sans aucun signe de resorption, peut occasionner des accidens nerveux fort graves. WILLIS cite l'observation d'une jeune personne de seize ans, à qui une chute de cheval occasionna une violente contusion au sein, qui au bout de quatre ans avoit dégénéré en tumeur cancéreuse, si douloureuse & si sensible que la malade ne pouvoit dor-

(c) *De metaschematismis morborum* §. 74.

mit ni jour ni nuit, elle ne supportoit ni le plus léger tact, ni même le plus petit bruit ou les plus légères secouffes de la chambre; bientôt cette partie devint un centre d'où il partoit des mouvemens convulsifs, qui se portèrent d'abord sur l'estomac & les hypocondres, ensuite, attaquant le cerveau même, ils la jettoient dans une anesthésie entière qui étoit suivie des convulsions générales les plus violentes; ces accès vagues & irréguliers ne l'attaquoient dans les commencemens, que quand quelque circonstance occasionnoit un redoublement de douleurs, mais ensuite ils devinrent habituels & l'attaquoient deux fois par jour (d). M. VISONI, célèbre Médecin de Naples, a vû des convulsions, produites par l'irritation d'un cancer, si violentes que les articulations se luxoiérent (e), & l'on

(d) WILLIS ne donne point les détails de la cure, il dit simplement, après beaucoup de remèdes inutiles, les bains de Bath lui firent du bien, elle se maria, eut des enfans & guérit peu-à-peu. *De morb. conv. ch. 6.*

(e) SARGONE *historia ragionata della*

trouve ailleurs d'autres exemples semblables.

§. 69. Je n'ai parlé de l'âcreté qu'entant qu'elle irrite & produit de la douleur ou des spasmes, mais il ne faut point perdre de vue que comme il y a des poisons qui donnent des spasmes ou des convulsions, & d'autres qui paralysent, de même il y a telle dégénération des humeurs qui peut aussi paralyser; & si M. VISONI a vû l'humeur cancéreuse occasionner des convulsions violentes, M. SENAC a vû cette même humeur repompée affoiblir entièrement l'action des nerfs & occasionner des défaillances, comme les virus pestilentiels (*f*); ainsi la dégénération des humeurs peut occasionner des accidens paralytiques tout comme des convulsifs.

§. 70. Fixée dans quelque partie intérieure, l'humeur âcre produit les mêmes accidens; on a vû dans la première partie l'effet des poisons appliqués à l'estomac, & les poisons ne

febr. epid. &c. p. 504.

(*f*) Liv. 4. ch. 3.

font qu'un irritant très-âcre; & l'on a vû plus haut que des alimens ou des boiffons âcres occasionnoient toutes fortes d'accidens nerveux. Les acides font sur-tout l'âcre qui paroît le stimulant le plus incommode pour les nerfs de cette partie, ils les rendent quelquefois si sensibles que non-seulement les alimens un peu irritans, mais même tous les alimens, à quelque petite quantité qu'on les prenne, produisent des spasmes, des crampes, des douleurs atroces. On voit tous les jours les acides donner des convulsions violentes aux petits enfans, observation qui suffiroit seule pour prouver assez combien ils sont irritans pour les nerfs, & il est très-ordinaire de voir des femmes à qui une petite quantité d'acide donne des douleurs vives dans tout le corps, dans les talons même; des élancemens aigus, dans quelque partie; des étouffemens qui leur font craindre de mourir sur le champ; des tristesses affreuses, de l'humeur, de l'inquiétude, des insomnies, des rongemens cruels dans l'estomac, une chaleur brulante à la gorge, accidens qui cessent au moment où elles rendent

une gorgée aigre, dont l'évacuation les fait passer sur le champ du plus grand mal-aise au bien-être le plus complet. Les personnes qui sont dans ce cas ne supportent point les alimens susceptibles de s'aigrir facilement, tels que la plupart des végétaux comestibles que l'on peut diviser en racines, en feuilles, en fruits & en graines; la plus petite quantité d'épinars, un quartier de pomme ou de poire, la moitié d'une pêche s'aigrissent dans le moment & suffisent pour occasionner tous les accidens dont je viens de parler; le lait que l'on peut regarder comme une nourriture végétale, étant déjà un peu animalisé, s'aigrir généralement moins que les autres végétaux, & j'ai même essayé plusieurs fois, & presque toujours avec le plus grand succès, de le donner pour toute nourriture, à des personnes à qui des aigreurs opiniâtres occasionnoient les accidens les plus graves, que tous les alimens incommodoient, que les remèdes les plus doux irritoient. J'envisageois dans ce cas les acides comme un vrai poison, & je traitais les malades comme

empoisonnés; mais alors il faut absolument se borner à ne prendre que du lait avec un peu de pain & de l'eau, qui est la seule boisson qui puisse leur convenir; le vin est dans ces cas là un irritant presque insoutenable; il augmente les aigreurs, il donne de l'angoisse, de la tristesse, & sur-tout il augmente tous les maux de tête qui dépendent des aigreurs de l'estomac: M. ROBERT rapporte une observation que j'ai déjà citée, qui prouve bien à quel point il irrite (g). Quelquefois les acides peuvent occasionner des maux de nerfs très-forts sans paroître affecter l'estomac; j'ai vû une femme toujours bien portante, mais qui n'avoit cependant pas l'estomac très fort, attaquée tout-coup, après avoir mangé pendant quelque tems beaucoup de raisins qui ne l'avoient point purgée, de douleurs excessives qui commencerent sous l'épaule gauche, se répandirent sous le sein, monterent au cou, & occasionnerent des mouvemens convulsifs dans

(g) *Observations de medec. t. 2. p. 65. obs. 58.*

le bras & dans le visage du côté gauche ; les douleurs étoient si fortes que dans quelques instants elles la jettoient dans le délire ; & quoique le mal n'eut duré que trois jours, le bras au bout de six semaines n'avoit pas recouvré toutes ses forces. Eloignée des secours pendant l'accès, la malade s'étoit bornée à se faire frotter, & à boire des camomilles ; il est à préférer que des absorbans, ou même quelques alcalis pendant l'accès l'auroient considérablement abrégé.

On trouve dans WEPFER l'histoire d'une femme, qui ayant fait abus d'acides dans une couche, acquit une telle sensibilité des nerfs de l'estomac, qu'elle ne pouvoit plus prendre le moindre acide sans avoir un évanouissement (b), & pendant longtemps elle ne put supporter aucun purgatif.

§. 71. Une autre cause d'irritation qui d'abord n'offre pas l'idée d'humeur âcre, & qui pourroit être placée parmi les causes mécaniques, ce sont les matières glaireuses qu'on ne se

(b) De cicat. aquat.

202 DES CAUSES

roit pas porté à croire un stimulus violent, mais qui en produisent cependant tous les effets, soit qu'elles foyent dans l'estomac, soit qu'elles foyent dans les intestins; il paroît qu'elles irritent par leur volume, par leur poids, par l'âcreté qu'elles contractent quelquefois, & dont se plaignent si fort quelques-uns des malades qui en rendent; par la gêne qu'elles apportent à toutes les fonctions de l'estomac; peut-être par une espece de titillation, semblable à celle de quelque matiere huileuse, qui est désagréable aux nerfs; peut-être en gênant la circulation & les secrétions dans les parties qu'elles tapissent; ce qu'il y a de certain, c'est que de quelque façon qu'elles agissent, leur irritation sur les nerfs est très-marquée, elles produisent un sentiment de mal-aise habituel à l'estomac, accompagné quelquefois d'un sentiment de glace, d'autres fois d'un sentiment de feu; une tristesse presque continuelle, des rongemens, du dégoût, des nausées, des vomissemens, des coliques; un sentiment d'engourdissement dans tout le ventre, & quelquefois dans les ex-

trémités ou inférieures, ou supérieures; on éprouve aussi des palpitations, des intermittences, des larmes intarissables, un changement singulier dans le visage, des insomnies opiniâtres, quelquefois un vrai délire, des convulsions même. VIRIDET vit une demoiselle chez qui ces matières glaireuses s'étoient formées à la suite de chagrins & d'occupations, & à qui elles occasionnoient des vapeurs & des défaillances, "elle perdoit le sentiment tantôt d'une partie, tantôt de l'autre, & quelquefois, de tout le corps; sa voix s'arrêtoit tout-à-coup, & elle ne pouvoit parler des jours entiers; elle se guerit à mesure qu'il dissipa ces glaires par des déterfifs & des évacuans de tems en tems (i), & ensuite les remèdes nécessaires pour en prévenir la formation;" & il parle d'une autre dame travaillée cruellement d'une affection hystérique, & dont l'estomac étoit si endolori qu'il ne pouvoit souffrir aucun purgatif, quoiqu'il fût cependant nécessaire d'évacuer de tems en tems les matières

(i) Tr. des vapeurs. p. 148.

glaireuses, croupissantes; un jour dans un violent accès, il fallut lui donner un narcotique, " dont l'action causa un
 „ vômissement, pendant vingt-qua-
 „ tre heures, qui fut suivi d'un cal-
 „ me de plus d'un mois " ce bon
 „ succès nous engagea dans la fuite
 „ à lui réitérer, dans les mêmes oc-
 „ cassions, le même émétique qui con-
 „ tinua à produire la même évacua-
 „ tion & le même soulagement. (h).

M. W H Y T T a vû un garçon de quatorze ans sujet à un *chorea viti*, pour lequel on avoit employé inutilement plusieurs remedes, & qui se guerit parfaitement par une diarrhée spontanée, qui lui fit rendre beaucoup de glaires durcies (l). Cette cause malheureusement très - fréquente est en même tems très - opiniâtre, elle tient à un vice dans ces glandes, les plus simples de toutes, qui se trouvent dans la troisieme cellulosité de l'estomac & des intestins, & qui sont destinées à séparer cette fine mucosité qui revêt toutes ces cavités; quand elles viennent à en séparer trop ou

(h) Tr. des vap. p. 220.

(l) p. 195.

d'une qualité trop épaisse, elle s'amasse, s'épaissit, s'altère, & produit tous les mauvais effets dont j'ai parlé ; les évacuans, sur-tout les émétiques soulagent pour le moment, cela fait que les malades les aiment, mais ils ne guérissent point, ni près de là ; & les Médecins éclairés les craignent avec raison ; mais cette crainte doit avoir ses bornes ; & en interdire absolument l'usage, c'est exposer les malades à de longs traitemens, souvent très-inutiles ; ou les mettre dans le cas de recourir à des empiriques dont les évacuans violens les soulagent d'abord, parce qu'une évacuation étoit nécessaire ; & les jettent ensuite dans les maux les plus fâcheux, parce qu'après avoir agi d'abord sur les matieres glaireuses, ils continuent à agir sur la mucofité nécessaire, sur les nerfs même, & occasionnent des accidens funestes. Un premier émétique en faisant rendre beaucoup de glaires soulagea une femme sujette à des coliques habituelles, le second fit moins de bien, la troisième la jeta dans des inquiétudes, des vapeurs, des défaillances

& des spasmes dont elle mourut (*m*).

§. 71. Une bile trop âcre, ou qui en croupissant, se corrompt dans le duodenum, est encore un stimulus qui occasionne très-fréquemment des maux de nerfs très-forts, soit en irritant simplement le duodenum, l'estomac, les intestins, & c'est en irritant ces organes qu'elle produit souvent dans les maladies aiguës des convulsions qui cessent quand le malade a vomi quelques gorgées de liqueur amère, soit en repassant dans la masse du sang. J'ai rapporté plus haut l'exemple d'un malade à qui des amas bilieux donnoient des accidens véritablement nerveux, & cela est très-ordinaire : non-seulement la bile, mais toutes les cacochylies amassées dans les premières voyes, sont une source féconde d'hypocondrie & des maux de nerfs les plus graves. M. WHYTT parle d'un enfant que quelques humeurs âcres dans les intestins jetterent dans des douleurs violentes de ventre & de tête, avec délire & perte de connoissance ; la

(*m*) Ib. p. 186.

faignée & les vésicatoires ne lui firent rien, deux doses de calomelas & de rhubarbe, qui lui procurèrent quelques selles, le guerirent parfaitement (n).

J'ai vû une femme de vingt-sept ans que l'on traitoit depuis longtems pour des accès de convulsions si forts, & accompagnés de symptômes si variés, que plusieurs personnes les croyoient épileptiques, ils ne l'étoient cependant point; & on avoit employé inutilement une multitude d'antispasmodiques; au bout de quelques années elle vint ici; après un examen très-attentif, je crus être sûr que les nerfs n'étoient point fort délicats, que les humeurs n'étoient point âcres, & que les matières amassées dans les premières voyes étoient la seule cause du mal; des boissons délayantes rendues purgatives par des laxatifs très-doux l'évacuoient considérablement, & à mesure qu'elle étoit évacuée le ventre qu'elle avoit très-gros, diminuoit; les forces augmentoient & les accès devenoient plus rares.

(n) p. 197.

plus foibles, & ils disparurent tout-à-fait au bout de quelques mois. Une autre femme à peu près dans le même état, mais d'une constitution plus délicate, avoit les intestins si lâches qu'il s'y amassoit des quantités immenses d'excrémens qui formoient un volume prodigieux, que l'on auroit pu prendre pour des obstructions; quand les amas étoient faits, elle avoit tous les accidens nerveux possibles, mais ils cessoient après des évacuations immenses qui la laissoient dans une foiblesse extrême; on voit souvent des malades qu'une humeur bilieuse jette dans l'affoissement, l'angoisse, l'oppression, symptômes qui cessent dès que l'on délaye cette humeur âcre par beaucoup d'eau simple, ou qu'on l'enveloppe par de légers farineux, tels que l'orgeat; mais cette dernière méthode n'est qu'un palliatif auquel on ne pourroit pas recourir souvent sans danger, & la première n'est point suffisante; la véritable cure consiste à corriger cette humeur par des boissons acides, ou à l'évacuer par des purgatifs doux.

Dans les sujets très-déliçats, comme beaucoup de femmes hystériques.

ou d'hommes hypocondres, il suffit d'une selle retardée pour produire des accès très-forts.

Dans les très-grandes chaleurs, j'ai vû les accès d'épilepsie revenir plus fréquemment, & à cette époque les urines étoient moins abondantes, fort chargées & fœtides, ce qui prouvoit que les humeurs étoient plus âcres & par là même plus irritantes.

Des humeurs âcres placées dans d'autres parties peuvent produire également des accidens nerveux, très-forts, dont on trouvera différens exemples dans le cours de cet ouvrage; on fait que la coqueluche ne dépend que d'une humeur âcre fixée sur les nerfs des parties qui font le siege de cette maladie; & l'on trouve dans VIRIDET quelques observations qui méritent d'être rapportées, quoiqu'elles ne foyent pas de la plus grande justesse anatomique; la première est celle d'une dame âgée, qui depuis trois mois étoit travaillée jour & nuit d'une inquiétude dans une petite partie de la poitrine, qui dépendoit d'une âcreté épanchée dans un ganglion correspondant à cette par-

tie ; il croit que des maux de cette espece , des frémissemens locaux , dépendent de l'irritation de quelque plexus (o) ; & il attribue à une humeur glaireuse & très-âcre , déposée sur les muscles du bras droit , où elle formoit au dessous du coude , sans aucune rougeur ni tumeur , une ceinture de quatre travers de doigts accompagnée d'un sentiment continuel de froid ; il attribue , dis-je , au dépôt de cette humeur âcre , les accidens nerveux , très-variés , que la malade éprouvoit , & qui avoient tous leur centre dans cet endroit ; il en parloit tous les jours des sensations , comme de petites flammes , qui alloient jusques au bout des doigts avec des douleurs quelquefois si violentes , qu'il sembloit qu'on lui arrachoit les ongles ; si ce sentiment de flamme , au lieu de descendre , montoit du côté de la tête , il caufoit quelquefois dans la machoire ou à la tempe le même sentiment que si l'on y eut enfoncé un fer rouge ; dans l'oreille , le même bruit que fait la chaine d'u-

(o) *Tr. des vapeurs. p. 84.*

ne montre montée en se cassant ; le mal passoit quelquefois de l'autre côté de la tête, & y produisoit les mêmes accidens ; la malade étoit tourmentée pendant deux ou trois heures de mouvemens convulsifs dans tout son corps ; au milieu du paroxisme elle avoit un appétit dévorant ; ensuite elle tomboit dans une espece de fureur. Elle fut délivrée de ces accidens par le vômissement d'une quantité prodigieuse de pituite fort claire (p). Il ajoute ailleurs que si elle soulevoit le bras, si elle parloit ou si elle chantoit un peu haut, ces mouvemens déterminoient un accès. Le même auteur vit un jeune payfan mélancolique, chez qui le siege du spasme étoit au dessous de la rate, dans une tumeur cutanée, large de quatre doigts & de deux lignes d'élévation, qui n'étoit point rouge, & ne lui faisoit que peu de douleurs ; il en parloit un

(p) Ibid. p. 151. Le remede qu'il employa étoit une infusion de *sedum* à fleurs blanches faite dans de la biere, dont elle prit tous les matins pendant dix jours deux verres qui lui firent rejeter une quantité prodigieuse de glaires acides. ib. 183.

sentiment comme de fourmis, à l'existence desquelles l'imagination frappée du malade croyoit fortement, qui montoient au col, lequel grossissoit considérablement; le visage s'enflloit, ces deux parties devenoient livides, le malade alors craignoit d'être suffoqué; un quart-d'heure après, la chaleur se répandoit sur la poitrine & sur-tout le reste du corps (q). Mais les glaires ne sont jamais plus fâcheuses que quand elles sont le foyer d'un principe acide, qui acquiert alors une fixité étonnante, & contre lequel les absorbans ordinaires échouent entièrement; souvent même ils nuisent, s'ils ne sont pas joints à des sels alcalis ou à quelques stimulus. J'ai vu cette combinaison de matières glaireuses & acides occasionner des accidens effrayants à une fille dans la force de l'âge, mais dont l'estomac étoit mauvais de tout tems; les accidens commençoient par de l'angoisse au creux de l'estomac, il en partoît un sentiment de chaleur qui montoit rapidement jus-

(q) Ib. p. 157.

ques à la gorge, la langue enflait rapidement & si fortement que la respiration & la tête s'embarraffoient; on avoit crainit à différentes reprises qu'elle ne périt d'apoplexie ou d'étouffement; & on l'avoit saignée souvent dans les accès qui n'en devenoient que plus fréquens; il y avoit près de deux ans qu'elle étoit dans cet état quand elle vint me consulter; m'étant bien assuré de la cause du mal, je dirigeai le traitement uniquement contre cette cause, & à mesure que les glaires & les acides ont diminué, les accès se sont affoiblis, se sont éloignés & ont enfin totalement cessé; dès le commencement de la cure on n'a point réitéré la saignée.

Irritans mécaniques.

§. 73. Si les humeurs âcres peuvent irriter si fortement, des irritations mécaniques produites par des corps solides n'opereront pas des effets moins marqués; parmi ces causes on doit d'abord placer les vers, qui ne sont point la cause de tous les maux des enfans, comme on le croit tous les jours.

qui peuvent cependant occasionner très-souvent des accidens convulsifs, tels que des rongemens, des coliques, des gonflemens, des vomissemens, des tristesses, des rires, des oppressions, des irritations, des irrégularités du pouls rares, de longues intermitences, des convulsions fréquentes & fortes, dont on verra des exemples ailleurs; un changement marqué dans les yeux, une dilatation frappante de la prunelle; quelquefois ils font loucher, d'autres fois begayer, très-souvent ils produisent de longs maux de tête & des vertiges habituels: je rapporte ailleurs plusieurs exemples d'épilepsie qui en dépendoient, & on trouve dans les observateurs plusieurs maladies convulsives dont ils étoient la cause (r). Mon digne ami, M. BUTINI, si distingué par son génie, ses connoissances, son art d'observer & ses succès, & qui j'espère ne tardera pas à faire part au public de ses observa-

(r) *Journal de Med.* t. 34. p. 425.
Bosch. p. 332. COTURN de *sedib. variol.*
f. 33. *Hopit. milit.* t. 2. p. 468.

tions sur les maux de nerfs, & sur d'autres objets de pratique, observations qui feront un vrai trésor pour la médecine, m'a dit depuis l'impression du traité de l'épilepsie, qu'il avoit vû les vers produire cette maladie chez un cocher qui avoit l'air le plus fort & le plus robuste. J'ai rapporté dans *l'avis au Peuple* le cas d'un enfant à qui ils occasionnoient des douleurs si vives dans toute la peau, qu'on ne pouvoit pas le toucher; & VIRIDET parle d'une femme accablée de vapeurs, d'évanouissémens, de défaillances, qui tomba enfin dans une syncope de plus de quarante heures, & à laquelle aucun remede ne fit du bien, excepté un purgatif vermifuge qui lui fit rendre plus de cent vers & la guérit; " un remede semblable guérit une femme travaillée de vapeurs pendant le jour, & de frayeurs pendant la nuit. (s) " C'est aux vers qu'il faut rapporter le cas de convulsions singulieres rapportées par JUNKER (t), & celui que l'on trouve

(s) *Traité des vapeurs.* p. 102.

(t) *De motibus terrificis quibusdam.* Halz

dans le journal des savants ; & que
 l'on verra avec plaisir ici. " M. PER-
 ,, RAULT a vu une fille de vingt deux
 ,, ans , qui regulierement depuis deux
 ,, ans avoit tous les jours , à une mè-
 ,, me heure , une violente convul-
 ,, sion qui se terminoit par un vô-
 ,, missement de vers avec quelques
 ,, eaux. M. PERRAULT lui en vit
 ,, rendre trente , elle en rendoit quel-
 ,, quefois davantage ; ayant remar-
 ,, qué que les remedes chauds qu'elle
 ,, avoit pris avoient été inutiles , &
 ,, ayant vu qu'en versant de l'eau froi-
 ,, de sur ces vers il les tuoit d'abord, il
 ,, la guerit avec de l'eau à la glace (u).

§. 74. On peut placer après les
 vers, les vents qui, quoique l'air soit
 un fluide, agissent réellement comme
 un irritant solide ; puisque ce n'est
 jamais que par la distension & la com-
 pression qu'ils occasionnent, qu'ils peu-
 vent nuire ; & souvent leur irritation
 est assez forte pour produire les ac-
 cidens nerveux les plus violens, sur-
 tout si les intestins sont naturelle-
 ment délicats, ou s'ils sont déjà irrités

par
 (u) *Journal des savans*, t. 4. p. 154.
 pour 1675.

par quelqu'autre cause ; ce qui arrive souvent, puisque à moins que les flatuosités ne dépendent d'un excès d'alimens ou de boissons trop venteuses, ou d'une digestion qui se fait mal, elles font très-souvent la suite d'une humeur âcre qui produit des spasmes dans les intestins. Quoique les vents ne soient que l'effet d'une autre cause, il n'en est pas moins vrai qu'ils deviennent eux-mêmes cause & cause très-active, qui souvent exige des secours particuliers.

§. 75. Il n'y a aucun Médecin qui n'ait vû les coliques produites par les calculs biliaires occasionner quelquefois des convulsions, & on en observe de fréquentes dans les coliques néphretiques. Les convulsions qui attaquent les enfans quand les dents poussent, appartiennent encore à cette cause ; & les dents gâtées dans un âge plus avancé peuvent également produire des maux de nerfs qui résistent à tous les remèdes, si l'on n'en découvre pas la vraie cause ; un enfant de neuf ans éprouvoit depuis sept ou huit mois des mouvemens convulsifs de la machoire inférieure,

Tom. II. Part. I.

K

très fréquens, très-forts; très-alar-
mans, pour lesquels on avoit employé
inutilement tous les antispasmodiques;
un habile chirurgien de Lyon ayant
eu occasion de le voir dans un voya-
ge à Gex, se douta, en examinant la
bouche, de la cause du mal; il arra-
cha les dents, & l'enfant fut guéri.
J'ai vû quelquefois qu'à l'âge de
sept ans, ou à l'époque de la secon-
de dentition, les enfans qui parloient
le mieux, bégayoient pendant quelques
tems. L'éruption des dernières dents
molaires, que l'on appelle ordinaire-
ment dents de sagesse, peut aussi oc-
casionner des accidens nerveux très-
graves; ALBERTI avoit déjà vu une fille
de vingt-huit ans chez qui le temps de
cette dentition fut accompagné de mou-
vemens convulsifs (x); & j'ai vu, sur
la fin de ses jours, une personne à
peu près du même âge chez qui l'é-
ruption des deux premières, avoit
été accompagnée de douleurs de dents,
de mâchoire, de tête, très-vives, & de
convulsions fortes & fréquentes, qui

(x) ALBERTI *de dentibus ferotinis*. Ha-
læ 1737.

s'étoient dissipées presque sans secours; six mois après, l'éruption de la troisième ramena les mêmes accidens, mais plus forts, les remèdes violens déterminèrent la fièvre la plus fâcheuse, & au bout de trois mois la malade étoit dans une véritable étisie pulmonaire dont-elle périt peu de jours après que je l'eûs vue; depuis l'éruption de la dent, les convulsions avoient fini.

Les excréscences offeuses, les tumeurs quelconques qui irritent ou le cerveau, ou les nerfs dans quelqu'autre partie, sont aussi des causes prédisposantes & occasionnelles des maux de nerfs. Une jeune fille Genevoise âgée de dix ans, éprouva pendant deux ans des convulsions très-violentes de tout le corps, accompagnées très-souvent de perte des sens; elle fut dix-huit mois aveugle, sans que l'on aperçût aucun vice dans les yeux; de tems en tems, elle étoit sourde, quelquefois muette, mais ses facultés intellectuelles ne souffrirent jamais, quoiqu'elle éprouvât continuellement des douleurs vives, qu'elle ne pouvoit souvent pas expliquer; tous les remèdes

K 2

furent inutiles, & la superstition commençoit à accuser des causes surnaturelles, quand la maladie parut se relâcher; la malade reprit un peu de forces, elle recouvra l'usage de tous ses sens, elle put marcher, elle fortit même; mais dans le moment où l'on commençoit à espérer, les douleurs revinrent plus aiguës & accompagnées de spasmes si forts qu'ils la tuèrent le sixième jour. Le cerveau étoit très-sain; les dérangemens des autres viscères n'étoient pas de nature à occasionner tous les accidens qu'elle avoit éprouvé; mais la vraie cause du mal étoit une tumeur glanduleuse, & dans plusieurs de ses parties presque cartilagineuse, épaisse de deux pouces, large de cinq & de toute la longueur des vertèbres lombaires, auxquelles elle étoit si adhérente, qu'on ne pût l'en séparer qu'en la déchirant totalement; composée de différens tubercules durs & pointus, elle irritoit les nerfs qui sortoient des lombes, & ceux des différens plexus du bas ventre, irritation qui produisoit & toutes les convulsions qui bouleverseroient tout le corps & les spasmes

qui faisoient perdre la vue , l'ouïe & la voix (y). M. PORTAL rapporte le cas de Madame la Comtesse de Roye qui appartient aussi à cet article ; elle se plaignoit de très-vives douleurs au bout du pied gauche, trois ou quatre heures après avoir mangé ; tous les remèdes externes & internes furent inutiles , & l'ouverture du cadavre fit voir que ces douleurs étoient produites par la compression que l'intestin colon & les fausses côtes, déplacées par un dérangement considérable de l'épine, produisoient sur les nerfs lombaires (z). On verra dans le chapitre de l'épilepsie cette maladie occasionnée par une petite tumeur cutanée de la grosseur d'un pois ; & un homme fort gouteux ayant éprouvé de grandes douleurs de bras, elles se terminèrent par une petite tumeur dure, appuyée sur le rayon, un peu au dessus du carpe & fort douloureuse ; il eût, dès qu'elle fut formée, une si grande foiblesse dans

(y) MANGET lui-même, *Sepulch. anatom.* L. I Sect. 13. Append. obs 4. t. I. p. 339.

(z) *Mem. de l'Ac. Roy.* 1770. & 1772.

les jambes qu'il ne pouvoit pas marcher, & il étoit souvent attaqué de violens mouvemens convulsifs dans la machoire inférieure. On emporta la tumeur, & l'opération ne fut pas plutôt faite qu'il recouvra la faculté de marcher, & dès ce moment, il n'eut aucun retour de convulsions de la machoire. VIRIDET rapporte un fait dans lequel une bien plus petite cause produisit des accidens vaporeux; une étincelle tomba sur le poignet d'un Médecin, la rougeur dura plusieurs jours; il s'y forma une croute qui sécha & tomba; il lui survint des vapeurs, des inquiétudes, des fatigues & une insomnie fatigante qu'il ne favoit à quoi attribuer; des chaleurs passageres qu'il éprouvoit quelquefois dans l'endroit brûlé le porterent à y soubçonner quelque levain âcre; quoiqu'il n'y eut point d'élévation, il voulut ouvrir la cicatrice, il en sortit la grosseur d'un pois de matiere blanche, & tous les accidens cessèrent (a).

(a) VIRIDET *vapeurs*. p. 90.

Sensibilité malade de quelques parties.

§. 76. J'ai dit qu'une troisieme cause d'irritation étoit l'extrême sensibilité de quelque partie qui ne pouvant pas supporter les impressions inévitables les plus douces pour les mêmes organes sains, se trouve dans un état d'irritation continuelle; cette irritation donne au genre nerveux la plus grande mobilité, & souvent il en résulte des maux de nerfs très-graves. Cette disposition peut être ou native, ou l'effet d'une lésion accidentelle, mais actuelle, ou l'effet d'une lésion passée. GALIEN parle d'un malade qui avoit une douleur continuëlle à l'estomac, & il l'attribue à un sentiment trop exquis des nerfs (b); remarque bien importante, & qui mieux connue & bien appliquée par les Médecins des siècles suivans, auroit épargné beaucoup de remèdes & beaucoup de maux à un grand nombre de malades.

Je connois deux femmes qui ne

(b) *De sanit. tuend.* l. 6. ch. 10. Chart. t. 6. p. 177.

peuvent prendre aucun purgatif, sans éprouver presque d'abord après des douleurs de tête si fortes qu'elles en empêchent l'effet ; & ce symptôme dépend uniquement de la sensibilité des nerfs de l'estomac ; c'est à cette sensibilité extrême que l'on doit rapporter le cas de cette Dame qui ne pouvoit soutenir que des marons, & vomissoit tous les autres alimens ; & je fus consulté, il y a vingt ans, par un Neufchateinois qui depuis une fièvre avoit conservé une toux violente & des vomissemens, qui rares d'abord, étoient enfin devenus habituels ; il ne gardoit plus ni alimens ni boissons, & il n'y avoit aucun remède spiritueux, aromatique ou amer qu'il n'eût essayé ; ses nerfs avoient en même tems acquis une grande sensibilité ; tout l'émuvoit, il étoit maigre, foible, tremblant ; après l'avoir examiné attentivement, je crus ne pouvoir accuser que le trop de sensibilité des nerfs de l'estomac, à laquelle il y avoit peut-être une disposition native que la fièvre & les remèdes employés pour la combattre avoient augmentée, & que le traitement destiné à arrêter

les vomiffemens avoit porté à cet excès ; je lui défendis tous les remedes, & lui confeillai de ne fe nourrir que de farineux & de ne boire que de l'orgeat ; il n'avoit jamais pu foutenir le lait ; ces fecours lui réuffirent fi bien que dès le premier jour il vômît moins, & il fut guéri le quinzieme. WEPFER guérit auffi par l'usage de l'orgeat un hoquet invéteré qui avoit réfisté aux autres remedes (c).

§. 77. Les parties les moins délicates peuvent le devenir trop par quelque caufe d'irritation dont l'impreffion ne fe diffipe jamais parfaitement ; on verra plus bas que les remedes violens produifent fouvent cet effet, & toute autre caufe d'irritation peut le produire. J'ai vu à Soleure un Chanoine qui, ayant eu à l'âge de vingt-trois ans, une colique affreufe pour avoir mangé trop de concombres, avoit confervé depuis lors, & il y avoit dix-huit ans, un fentiment douloureux dans la partie, qui avoit été le fiege de la colique ; il part fouvent de ce point des

(c) *De cicur. aquatic. p. 83.*

K 5

spasmes qui montent à la poitrine, à la gorge, à la tête, avec beaucoup d'angoisse & de douleur; souvent au milieu d'une selle, il survient une contraction spasmodique de l'anus qui la supprime totalement; & des exemples analogues, mais moins graves, sont très-fréquens.

§. 78. GARENGEOT parle d'un jeune homme qui ayant eu la pierre & en ayant beaucoup souffert, conserva même après l'opération une sensibilité excessive dans tout le corps.

§. 79. Une ulceration dans quelque partie interne peut aussi occasionner des accidens très-graves; M. RAULIN cite le cas d'un homme sujet à des vapeurs spasmodiques & convulsives qui partoient de l'estomac; on le traita par des purgatifs réitérés; le mal empira, la region épigastrique devint douloureuse & se météorisa; on voulut encore lui faire prendre, malgré M. RAULIN, de l'eau de casse qui occasionna des mouvemens convulsifs, des vomissemens & de si grandes agitations qu'on crut le malade près de sa fin; peu de jours après, il rendit par le vomissement

une portion de la membrane veloutée, & quelques autres portions encore dans la suite; il y eut une vraie supuration, & un ulcère; alors les nerfs de l'estomac étant à nud, les vapeurs convulsives, les foiblesses & les syncopes se succederent jusques à ce qu'elles fussent terminées par la mort (d). Une jeune fille éprouvoit des douleurs vives sous les fausses côtes gauches, avec de fréquens mouvemens convulsifs; cet état dura six semaines, au bout desquelles elle mourut, & l'on trouva le diaphragme attaqué de plusieurs ulcerations, à l'irritation desquelles on n'hésita pas d'attribuer les convulsions (e); & l'on voit dans M. MORGAGNI (f) des accidens nerveux très-graves qui dépendoient d'un simple vice de la tunique interne de l'aorte, & qui prouvent quelle influence peut avoir sur tout le genre nerveux l'irritation d'une seule partie. L'on peut aussi rap-

(d) *Traité des vapeurs.* p. 146.

(e) *Sepulchret.* L. I. Sect. 13. obs. 24. t. I. p. 330.

(f) *De sedib. morb.* t. 2. p. 236 & 37.

porter ici les accidens nerveux qui dépendent des vices du cœur, des oreillettes, ou des grands vaisseaux; accidens qui sont quelquefois très-marqués; mais qui souvent se confondent avec ceux qui dépendent du dérangement de la circulation.

Des remèdes trop violens.

§. 80. Parmi les causes des maux de nerfs, il faut compter les remèdes violens, & il est triste de pouvoir dire qu'après les passions, c'est peut-être celle qui en produit le plus. Un émétique ou un purgatif trop forts ou mal indiqués sont de vrais poisons, en ont tous les effets, & nuisent aux nerfs de plusieurs façons. 1°. Par l'irritation actuelle, ils produisent quelquefois des convulsions violentes; & une forte attaque de convulsion laisse dans les nerfs une disposition à la convulsibilité, qui fait que dans la suite la plus légère cause reproduit les accès. 2°. L'évacuation prodigieuse qu'ils occasionnent dispose aux maux de nerfs, comme toutes les causes affoiblissantes, & peut-être qu'il se perd

alors une grande quantité d'esprits animaux. 3°. En détruisant la mucofité des premières voyes, ils laissent les nerfs de ces parties à nud, & par là-même excessivement sensibles. 4°. Les autres désordres qu'ils peuvent laisser dans l'œconomie animale, sur-tout le dérangement des digestions conduisent à ces mêmes maux : aussi les grands accidens nerveux produits par cette cause sont extrêmement fréquens, & je dois le réiterer, un très-grand nombre de maux de nerfs sont l'effet des remèdes. Je parlerai des émétiques & des purgatifs, avant que de parler des simples alterans. J'ai été consulté par une femme qu'un émétique trop fort au commencement d'une fièvre catarrhale, mit dans l'état le plus triste pendant quatre mois ; la lumière, l'odeur la plus foible, le plus petit bruit, le plus léger mouvement la mettoient au non plus ; dès ce moment elle a été sujette à de très-fréquens étouffemens, & elle rapportoit à cette époque l'origine des maux pour lesquels elle me consultoit 30 ans après. Une autre femme jeune & bien portante ayant eu une

frayeur sur l'eau qui lui occasionna quelques dérangemens, pour lesquels on consulta un homme qui réunissoit un peu de réputation & beaucoup d'ignorance, prit onze émétiques en assez peu de jours, & tomba dans une mobilité si excessive qu'elle ne pouvoit plus supporter aucune impression; son état n'étoit tolerable qu'autant qu'elle étoit immobile au fond de son lit, dans une chambre complètement obscure, & où il n'y avoit personne; le service indispensable se faisoit par une seule garde qui étoit obligée de se déchauffer, quoique le plancher fût couvert de plusieurs tapis les uns sur les autres; on la servoit sans aucune lumière; les manches des cueillers étoient garnis pour éviter le bruit & le froid; l'haleine de sa garde lui occasionnoit des douleurs & des mouvemens convulsifs; il n'y avoit qu'un certain degré de tiédeur auquel les alimens & les boissons lui fussent supportables; un peu au-dessus ou au-dessous ils lui donnoient des spasmes par l'impression douloureuse qu'ils occasionnoient dans la bouche; une quantité un peu trop

forte donnoit des spasmes d'une autre espece par l'irritation de l'estomac ; cet état dura très-longtems & l'a rendue languissante pour le reste de ses jours. La femme de chambre d'une Dame dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, ayant pris d'un chirurgien, à la campagne, pour des maux d'estomac, du tartre émétique, elle éprouva des douleurs atroces, des évanouïemens, des convulsions affreuses ; étant consulté d'abord, je conseillai un mélange d'eau & de lait, dont l'usage arrêta les accidens, mais elle resta si foible pendant plusieurs jours, que quoiqu'elle parût bien aussi longtems qu'elle étoit couchée, les mêmes accidens reussissent si elle vouloit seulement s'asseoir sur son lit ; une forte décoction de racine d'althea & de grande consoude la rétablirent passablement ; mais l'ayant revüe quelques années après, elle me dit qu'elle n'avoit point repris sa première santé ; & il y a eu dans un village de ce pays une robuste payfanne, qu'un purgatif pris d'un charlatan, mit dans un état si violent, qu'elle a fini ses jours au bout de plus de vingt ans, dans un lit d'où elle n'avoit pas pu sortir

depuis ce moment. J'ai vû une Dame de Remiremont à qui des pilules composées d'aloës, de rhubarbe, de diagrède, & de gomme ammoniac, avoient laissé un tremblement qu'elle conservera vraisemblablement toute sa vie, & la Dame dont j'ai parlé comme victime du mariage & du nourissage, étant encore trop jeune, eut après une très-petite dose de rhubarbe, des évacuations prodigieuses, des douleurs très-vives, des spasmes, & tomba dans une délicatesse si grande des sens, que toutes les sensations étoient douloureuses; il lui en coutoit de voir, d'entendre, de goûter, de sentir, de toucher; un purgatif plus doux que la rhubarbe, la crème de tartre ordonnée pour une petite fièvre, qui vraisemblablement étoit nerveuse, à un homme fort hypocondre, le jetta dans un état violent de douleurs & de convulsions.

§. 81. Les premières observations font voir les purgatifs violens cause prédisposante & occasionnelle des maux de nerfs les plus fâcheux; les dernières prouvent que quand le genre nerveux est déjà extrêmement mobile, &

que les purgatifs ne peuvent pas détruire la cause de la mobilité, ceux même qui passent pour les plus doux, produisent souvent des effets fâcheux; les eaux minérales même, si vantées dans les maux de nerfs, peuvent nuire; il arrive souvent que prises sans nécessité par des personnes bien portantes; elles leur occasionnent des vapeurs, des baillemens, de l'ennui, des rongemens, une mobilité considérable (g); & en général les purgatifs conviennent si peu, quand on a le genre nerveux un peu délicat, que j'ai vû très-souvent un homme qui, toutes les fois qu'il se purge, a pendant tout le jour la sensibilité d'un enfant délicat, ou d'une femme vaporeuse; tout événement est pour lui un chagrin, & il est totalement incapable de raisonner. Une femme qui étoit venue ici pour sa santé, n'avoit eu de maux de nerfs qu'après un engorgement des glandes du cou, pour lequel, après quelques autres remèdes on lui ordonna les

(g) MANDEVILLE rapporte les mauvais effets de celles d'Epſom dans un cas de cette espèce, p. 12.

eaux de Vals, dont quatre verres lui donnerent des douleurs horribles dans tout le corps & une angoisse inexprimable, qui lui laissa les nerfs très-déliçats; aussi quelque tems après, le chirurgien lui ayant annoncé qu'il faudroit faire une incision, la frayeur lui donna pendant deux heures les convulsions les plus violentes avec les mêmes douleurs, & l'opération ne se fit point; au bout de quelque tems, la nature amena une salivation très-abondante qui fondoit journellement la glande, mais qui étoit âcre & par là même incommode; la malade se plaignit des ulcerations qu'elle avoit dans la bouche; on lui ordonna un purgatif, sans réfléchir combien il étoit dangereux de troubler cette crise, & combien aisément les crises se dérangent chez les gens fort déliçats; pendant l'opération même du purgatif, la salivation se supprima tout-à-coup, la glande revint plus considérable qu'elle n'avoit été, & duroit encore au bout d'un an. SYDENHAM avoit déjà averti que les purgatifs nuisoient aux hypochondres, ils détruisent en quelques heures, dit-il, ce que l'on

agagné en quelques semaines, & M. BOERHAAVE précautionne contre leur usage dans les vapeurs; il est aisé, dit-il, de se tromper dans ce cas; les malades se plaignent qu'elles sentent un poids dans les organes de la digestion, ce qui ne dépend ordinairement que de quelque léger spasme qui arrête quelque portion d'air ou d'alimens; elles pressent les Médecins de leur donner quelque purgatif, & s'ils ont cette foiblesse, ils voyent, mais à tard, quels mauvais effets il en résulte (b). J'ai vû une femme délicate, qui après l'effet d'un purgatif, tomboit toujours dans un assoupissement assez long & assez considérable; & SYDENHAM avoit bien vû que cet assoupissement, suite de l'ataxie que les purgatifs produisent, pouvoit devenir funeste aux vieillards, & devoit rendre très circonspect sur leur usage. M. de HAEN avertit de leur danger pour les hypocondres (i). STAAHL a vû un malade délicat mourir des spasmes que produisit un purgatif

(b) *De morb. nervor.* p. 172.

(i) *De hemorrhoidib.* p. 72.

âcre. BAADER parle d'un autre chez qui un émétique antimonial produisit l'épilepsie & une mobilité excessive (k). VIRIDET rapporte deux exemples frappans; l'un est celui d'un artisan à qui on avoit donné un purgatif qui ne l'évacua point, mais occasionna un spasme si violent des bras & des jambes, qu'il étoit au désespoir, & prioit ce sage Médecin que l'on avoit appelé, de lui faire couper ces parties; les remèdes le guérèrent promptement; mais peu de tems après, une fille de chambre prit par précaution un purgatif qui causa un spasme si violent qu'elle en mourut en un quart-d'heure (l); & M. LORRY rapporte dans son excellent ouvrage sur la mélancolie, deux exemples bien plus effrayans que ceux dans lesquels on a été tué promptement, puisque la mort ne vint qu'après un long tems de maux les plus affreux: j'ai vû, dit cet habile Médecin, la mé-

(k) Observations. obs. 22. p. 107.

(l) *Trait. des vap.* p. 192. il cite au même endroit un troisième exemple d'un homme mort dans l'action de l'émétique.

lancolie nerveuse, au plus haut degré, produite par un seul purgatif, chez un homme de lettres, qui s'étant plaint de langueur d'estomac à un Apoticaire, en reçut une poudre purgative qu'il devoit prendre en se couchant, & qui produisit des douleurs atroces dans l'estomac & bientôt après dans les intestins. Il en résulta des vomissemens énormes, & un flux de ventre, accompagné de douleurs qu'on ne peut pas décrire, si violent qu'on auroit cru que le malade se fondoit entier; le bas ventre se ferra, les hypocondres s'enflerent, & le malade ayant perdu sa mémoire & son imagination, resta presqu'imbecile; il ne sortoit d'une espece de léthargie que pour se livrer à une colere & à des cris affreux; ses yeux se caverent entierement, ses narines étoient ferrées, sa maigreur affreuse, & vrai squelette, il vécut deux ans dans cet état miserable, ne sentant son existence que quand il éprouvoit les douleurs du spasme (m). Le second exemple

(m) *De melancholia* t. I. p. 122.

est, s'il est possible, encore plus cruel. Un homme de lettres, âgé d'environ septante ans, que différens revers de fortune avoient jetté dans un état de tristesse, mais sans maladie, se plaignit pendant une couple de jours d'une douleur médiocre d'estomac, (n) pour laquelle il consulta un Apoticaire, qui sans aucune préparation, sans aucune direction, & uniquement pour vendre son remede, lui donna deux doses d'un purgatif aloétique dont il devoit prendre la seconde, si la premiere n'operoit pas suffisamment; la premiere n'opéra point & le malade dina; après diner, il éprouva une douleur très-vive dans les intestins, qui se calma & qui revint à différentes reprises; ennuyé de cet état, il avala la seconde dose qui fut à peine arrivée dans l'estomac, qu'elle produisit la scene la plus cruelle. Les douleurs de ventre cesserent, & fi-

(n) C'étoit sans doute cette espece de douleur si bien caractérisée dans le passage de M. BOERHAAVE que j'ai rapporté plus haut, & qui doit toujours être présent à tous les Médecins.

rent place à un mal de tête si affreux que je vis, dit M. LORRY, & je ne l'ai vu qu'alors, les cheveux se dresser véritablement sur la tête (o); il appelloit la mort à grands cris. L'huile d'amandes douces, les bouillons de poulet & les émulsions calmerent les douleurs, & lui firent rendre des excréments durs & noirs, mais il resta dans un délire triste, & une constipation opiniâtre, & s'il avoit quelque selle naturelle, c'étoient encore des matieres dures & noires; si on le purgeoit, il rendoit de la pure bile jaune; & le reste de sa vie fut partagé entre deux états qui se succédoient alternativement; le premier étoit une fureur violente, accompagnée d'hurlemens semblables à ceux d'une bête féroce; le second étoit une imbécillité accompagnée d'un regard farouche, de mots prononcés à demi voix, d'une disposition prochaine à la fureur. Enfin au

(o) J'ai vu le même spectacle, plusieurs fois, sur un enfant de sept à huit ans; quand il se fâchoit, ses cheveux se dressoient aussi fortement que les poils sur le cou d'un chien.

bout de trois ans, une fièvre accompagnée de vomissemens de sang, termina cette triste carrière (p). Il semble que ces deux seuls exemples devroient suffire pour déterminer toute la vigilance de la police sur la distribution des remèdes; la sûreté des maisons & des lits des malades est plus importante que celle des grands chemins, parce que les assassins domestiques n'ayant à craindre ni la résistance de celui qu'ils attaquent, ni les châtimens de la justice, volent & tuent avec la plus grande effronterie. Après avoir fini cet article, j'ai reçu une consulte pour une Dame d'Orléans, qui ayant gardé une fluxion sur les yeux, à la suite de la petite verole, eut

(p) Ib. 322. On trouve aussi de violentes convulsions après un fort purgatif dans ANDRÉE, cas. 19. p. 152. Tous les recueils d'observations en contiennent. WEPFER a vu un tempérament absolument ruiné par le verre d'antimoine, *de cicut. aquat.* p. 258. VIRIDET cite un homme à qui un purgatif violent donna des convulsions, & un serrement de gosier qui fit craindre la mort pendant plusieurs heures. *Du bon chile*, p. 454.

eut recours à un charlatan, dont les remèdes guérissent les yeux aux dépens de la poitrine ; il survint une toux à laquelle se joignit bientôt après une oppression très-forte, pour lesquelles un autre charlatan à urine lui donna des remèdes chauds & incendiaires qui aggravèrent le mal ; à celui-ci en succéda un troisième, qui lui fit prendre un purgatif dont l'effet fut de lui donner pendant trois jours des convulsions qui faisoient craindre à chaque instant qu'elle ne succombât.

§. 82. Les lavemens irritans, ne sont point indifférens pour les personnes qui ont le genre nerveux délicat. Une femme hystérique qui étoit fort constipée ayant employé inutilement différens secours pour se relâcher, prit enfin un lavement dans lequel il y avoit une dragme de feuilles de tabac ; elle éprouva bientôt des douleurs de ventre affreuses ; il survint des angoisses, des défaillances, & elle mourut au bout de quelques heures (q).

§. 83. Les émétiques & les purga-

(q) *Acta physic. Helvet.* t. 5. p. 330.

tifs ne font pas les seuls remèdes qui peuvent occasionner des accidens très-graves. FABRI de *Hilden* a vû un remède anti-gouteux qui au bout d'une heure fit perdre la vue, ensuite l'ouïe, la voix, l'intelligence, & tua au bout de trente-deux heures (r). M. MORGAGNI vit des effets terribles du mercure doux ordonné par un charlatan à un enfant, qui au bout de peu d'instans, perdit la vue & tomba dans des convulsions accompagnées d'accidens singuliers que je placerai dans un autre chapitre. (s) & je rapporterai en parlant de la paralysie, l'état affreux dans lequel un spécifique fameux mit une jeune fille inoculée à Paris. Un Médecin éclairé m'a dit avoir vû deux femmes, l'une fort jeune, l'autre d'un âge mûr, à qui l'usage de l'éponge donna des convulsions (t); & il peut se trouver des nerfs si sensibles qu'une dose ordi-

(r) *Oper. omnia* Præfat. p. 3.

(s) *De sedibus & caus.* ep. 10. §. 16 t. 2. p. 41.

(t) Le remède étoit sans doute mal préparé, ou les malades extrêmement délicates; il y en a qui ne soutiennent aucun remède fondant; mais cet effet & beaucoup

dinaire de nitre leur donne des accidens convulsifs; M. ALEXANDER en rapporte un exemple frappant (u); il est très-ordinaire de trouver des personnes à qui il donne des coliques, & j'ai dit ailleurs qu'un inconvénient dans l'usage continué des fels neutres, c'est qu'ils occasionnent des anxietés au creux de l'estomac. Un officier françois à qui l'échauffement, l'épuisement, l'ardeur du soleil pendant une marche de plusieurs heures, avoient occasionné quelques accès de mouvemens convulsifs qui lui laissoient sur la peau quelques taches livides, suite si fréquente & si naturelle du spasme, ayant consulté sur son état, ces taches persuaderent qu'il avoit le scorbut, & on lui fit prendre le vin de Mouret, antiscorbutique âcre, dont l'usage le jeta dans les maux de nerfs les plus cruels, qui exigent d'autres dont on charge l'éponge, ne doivent point en empêcher un usage sage; puisqu'elle est le remede le plus sûr, & même un remede assez sûr dans le traitement des goëtres; je l'employe très-souvent sous différentes formes, suivant le différent état des malades.

(u) *Experimentals essays*. p. 160.

L 2

dix-huit mois du traitement le plus régulier & le plus exact. VIRIDET a vû les sels volatils mettre à l'agonie une femme à qui l'on en avoit ordonné dans une colique hyfférique; (x) & plus d'une fois des potions spiritueufes ordonnées dans des cas convulfifs, produits par des caufes qui exigeoient d'autres fecours, ont occasionné des accidens très-graves, que l'on attribuoit à l'infuffifance du remède, & auxquels on oppofoit des dofes redoublées, qui ont aggravé & perpétué des maux qui abandonnés à la nature, auroient été légers & paffagers.

§ 84. Les irritans même externes peuvent devenir caufes de maux de nerfs, & il y a peu de Médecins qui n'aient eu occasion de voir quelqu'accident nerveux occasionné par l'application imprudente des veficatoires à des perfonnes à qui ils ne convenoient pas. J'ai vû un homme naturellement très-robuste à qui on avoit appliqué un fi grand nombre de veficatoires dans une fièvre inflammatoire, que deux ans & demi après, quand il vint dans ce pays, il étoit encore

(x) p. 191.

tourmenté par la strangurie, par de fréquens évanouiffemens convulfifs, & par une telle mobilité dans les muscles du cou, que s'il le tournoit un peu vite, ceux qui fervoient à ce mouvement entroient en fpafme, & retenoient le cou tourné douloureusement pendant quelque tems. Il seroit aisé, mais inutile, de grossir considérablement ce martyrologe, je ne reparlerai même point ici des poisons dont j'ai suffisamment décrit les effets plus haut; ils nuisent comme les remèdes violens, & les impressions qu'ils laissent sont presque indélébiles; il y a peu de Médecins qui n'ait vû des maux de nerfs, suite de poisons, qui ont affoibli tout le genre nerveux, détruit les digestions & dépouillé l'estomac & les intestins de leur mucosité.

Je passe à une autre cause de maux de nerfs, ce sont les lésions occasionnées par les accidens externes, tels que les chutes, les coups, les meurtrissures, les constrictions, les attitudes; mais je crois de voir, avant que de quitter l'article des remèdes acres, rappeler ce que j'ai dit ailleurs de l'application continuelle à

des nerfs très-sensibles, d'un irritant, que la mode dépouille de tout ce qu'il a de rebutant, pour lui prêter des agrémens factices qui le rendent l'idole de ceux même à qui il fait le plus de mal; car croire que le tabac soit une poudre innocente, c'est une erreur que des faits journaliers démentent; des hommes hypocondres, des femmes foibles, délicates, vaporeuses, celles même qui ne savent pas s'en passer, ne peuvent souvent pas le prendre à jeun, quelquefois pas même avant le diner; il faut qu'elles aient acquis des forces pour résister aux effets de l'irritation, sans quoi elles en sont incommodées; il leur donne des vertiges, des spasmes, des maux de cœur, des évanouissemens; on croit même avoir vu celui d'Espagne occasionner des folies qui ne cédoient qu'à sa privation. M. LORRY connoit une femme sujette aux vapeurs quand elle en prend, & qui en est exempte quand elle n'en prend pas (y); & je connois une Dame à qui on l'a conseillé à différentes re-

(y) T. I. p. 123.

prises pour des maux de tête & qui n'a jamais pû s'y accoutumer, il lui donne constamment des envies de vomir. L'irritation locale de la membrane pituitaire, l'engorgement, l'épaississement qui en sont la suite, peuvent avoir des influences fâcheuses sur la voix & la rendre désagréable.

A R T I C L E X I.

Des lésions externes.

§. 85. J'ai vû une femme qui avoit au cou une petite verrue pendante qui augmentoit pendant ses grossesses; pour prévenir cette augmentation, elle la lioit avec une soye, & un jour l'ayant trop ferrée, elle prit des convulsions générales qui lui firent perdre la parole & avoient tous les symptômes de l'épilepsie, excepté la perte totale de connoissance. VILLIS a vu la simple compression des glandes inguinales, par un bandage qui gênoit & occasionnoit de la douleur, produire au bout de quinze jours, chez une jeune fille de douze ans, qui se portoit à merveille, des ver-

L 4

tiges, un sentiment d'engourdissement dans la tête, & de fortes convulsions qui revenoient fréquemment (2). Si la pression des glandes extérieures peut avoir une action aussi marquée sur les nerfs, il n'est point étonnant que celle des viscères internes ait des effets encore plus graves. J'ai vû un payfan robuste qui s'étant aidé à tourner pendant quelques heures un cabestan & ayant souffert une forte pression du levier sur le ventre, sentit dès ce moment, dans cette partie, un poids accompagné d'un sentiment de malaise & d'inquiétude continuelle avec une insomnie opiniâtre, &, au bout de quinze jours, de fortes convulsions, pour lesquelles il me consulta; je crus devoir le traiter d'abord comme quelqu'un qui a été fortement meurtri; je commençai par la saignée, les délayans, le nitre; ensuite je lui donnai la valeriane, il se remit parfaitement bien, & jouit quinze mois de la plus parfaite santé; au bout de ce tems s'étant baigné les jambes dans de l'eau très-froide dans un mo-

(2) *De morbis convulsivis.*

ment où il avoit très-chaud, il reprit presque sur le champ des convulsions qui dégénérèrent en épilepsie, pour laquelle on lui donna des remèdes violens qui le tuèrent au bout de quelques tems; & j'ai sous les yeux une lettre d'un Professeur de Philosophie dans un célèbre college de France, qui offre des faits intéressans; "il
 „ y a quatre mois, dit-il, que poussant quelque chose avec violence
 „ en m'appuyant sur l'estomac, j'éprouvai une secousse dans cette région qui fut plus sensible que douloureuse; je crus d'abord avoir un vaisseau cassé, mais la chose n'ayant pas eu de suite pour le moment, je me rassurai; cependant peu de tems après je tombai dans une apathie universelle, pour laquelle je fus saigné; je perdis entièrement le sommeil, je vais toujours en dépérissant; de gros & gras que j'étois, je suis devenu fort maigre dans toutes les parties du corps, j'ai des tiraillemens au cou, un certain tortillement dans le gozier; depuis peu de jours après l'accident, j'ai eu continuellement les cuisses &

L 5

„ les jambes en sueur , je sens dans
„ tout mon corps un certain froid
„ qui fait dire qu'un sang glacé cir-
„ cule dans mes veines ”. On voit
évidemment par cet exposé que la nu-
trition a été détruite , & l'action de
tous les nerfs lésée par la contusion
qui a porté sur les principaux plexus
de l'épigastre. VIRIDET vit un hom-
me qui ayant soutenu seul l'effort
d'une poutre que l'on descendoit dans
une cave , & dont l'extrémité qui
appuyoit contre son ventre lésa con-
siderablement toutes ces parties , ne
pouvoit se tenir ni debout ni assis ,
sans sentir une douleur au dessus des
reins , suivie de vapeurs qui mon-
toient à la tête & descendoient aux
lombes : ce mouvement continuoit
jusques à ce que la paleur & la sueur
parussent , le pouls devenoit alors
intermittent & d'une foiblesse excessi-
ve , & il seroit mort en quelques mo-
mens s'il ne se fût couché , mais dans
cette situation il se remettoit aisément ;
il fut plus d'un an dans cet état (a).
Un autre exemple bien singulier de

(a) Ib. p. 103.

l'irritation que peuvent occasionner dans les nerfs intérieurs, les lésions externes, est celui d'une jeune fille à qui l'on dit à la suite d'une maladie qu'elle avoit l'estomac ouvert; une paysanne, qui étoit en réputation pour remettre ce dérangement imaginaire, mania très-rudement l'estomac & les fausses côtes, & dès ce moment, sitôt qu'elle étoit couchée sur le côté droit, elle parloit continuellement, & avec tant de précipitation qu'on n'entendoit point ce qu'elle disoit; son poulx devenoit d'abord fréquent, ensuite foible, & après cela si intermittent qu'elle seroit morte, si on l'avoit laissée un demi quart-d'heure en cette situation; pour la faire revenir de cet état, il ne falloit que la faire revenir sur son dos ou sur le côté gauche (b). Un enfant de dix ans fort & robuste ayant reçu d'un autre enfant, un coup du côté droit de l'épigastre, il tomba à terre sans sentiment & sans mouvement, & depuis lors il avoit tous les jours des accidens très-forts de convulsions.

(b) Ib. p. 94.

L. 6.

qui lui ôtoient entièrement la connoissance , & au bout d'un mois avoient considérablement affoibli sa mémoire & ses facultés ; on voit évidemment, ajoute M. ANDRÉE ; par les symptômes qui ont été la suite de ce coup, qu'il avoit affecté les nerfs. On trouve aussi dans les nouveaux mémoires des Curieux de la Nature , une observation qui prouve combien le genre nerveux peut être affecté par quelque lésion , occasionnée par une force extérieure , mais il me paroît superflu d'en rapporter ici les détails qui sont fort longs , ils offrent une succession de symptômes de convulsions , de pertes des sens , de rêveries , de palpitations , d'irrégularités dans le pouls , de défaillances que M. RAU , Médecin de Gessingen , attribue tous à l'irritation portée aux nerfs hépatique & splénique par une motte de terre très-dure poussée fortement contre l'épigastre & l'hypocondre droit, irritation qui se communique à tous les rameaux de la paire vague & de l'intercostale (c). La lésion même des

(c) *Nova acta curiosor. natur.* t. 3, obs. 38. p. 149.

nerfs des extrémités peut intéresser tous les autres nerfs, & WEPFER a vû une espece de paralysie singuliere & très-légere, être la suite d'un coup de pied de cheval à la jambe; le coup fut d'abord très-sensible, mais ne laissa presque point de marque extérieure; au bout de quelque tems, le malade y sentit de tems en tems un peu de chaleur; dans la suite cette chaleur s'étendit, elle montoit jusques à la tête, elle étoit surtout sensible à la nuque, d'où elle se répandoit sur les bras jusques à l'extrémité des doigts, sur toute la poitrine, & une partie du bas ventre; elle ne duroit pas plus d'un quart-d'heure, mais elle affoiblissoit si fort le malade qu'il ne pouvoit pas se soutenir, & avoit la parole embarrassée; le pied avoit moins de fermeté & de force que l'autre (d). On verra dans le chapitre des convulsions, que les nerfs blessés immédiatement peuvent occasionner les spasmes les plus violens; s'ils sont coupés tout-à-fait, le sentiment se perd dans la partie où

(d) *De morb. obs. 164. p. 796.*

ils se portoient, à moins qu'elle n'en reçoive de quelqu'autres troncs. Un simple coup un peu fort peut alterer le nerf pour toujours. Un de mes amis m'a assuré, il y a très-long-tems, qu'une de ses sœurs, à qui on avoit fait en badinant donner un très-fort coup de coude sur une table sur laquelle elle étoit appuyée, n'avoit jamais eu autant de force, de sensibilité & d'enbompoint dans cette main que dans l'autre.

§. 86. De simples ébranlemens douloureux peuvent operer les effets les plus fâcheux sur les nerfs; j'ai vû une femme qui, après avoir passé près d'un an dans des vapeurs très-fortes, en étoit parfaitement bien guérie depuis six mois, & que l'arrachement nécessaire d'une dent, qu'elle ne craignoit point, qui ne fut pas même excessivement douloureux ni suivi d'une hémorragie considérable, rejetta pour quelques semaines dans les mêmes maux; d'abord après l'opération elle eut un violent tremblement, & tous les anciens symptômes revinrent successivement. On lit dans l'ouvrage de M. BOURDET, que si l'on frappe le

pouffoir avec une masse de plomb, ce coup peut occasionner dans le cerveau un ébranlement très-dangereux (e).

§. 87. De simples attitudes, en gênant quelques rameaux de nerfs ou en les comprimant, sont capables de produire des accidens violens & qui intéressent toute la machine, tant est grande la liaison qu'il y a entre tout le système nerveux : une observation bien intéressante en ce genre est celle de M. GUETTARD; ce célèbre naturaliste s'étant endormi sur un fauteuil, le couffin glissa; & comme il avoit les jambes appuyées horizontalement, l'os sacrum & les dernières vertèbres des lombes se trouvoient comprimés; faisant un effort, à son réveil, pour se relever, il sentit une douleur vive, il se tint tranquille quelques minutes; la douleur continuant, il fit pour sonner un second effort, qui augmenta la douleur; après un troisième effort pour tirer le cordon de la sonnette, il devint froid comme marbre, depuis la tête jusqu'aux pieds, il sen-

(e) *Recherches & observat. sur l'art du Dentiste. T. 2. p. 116.*

tit ses bras s'affaiblir & perdit le mouvement depuis la ceinture en bas ; quand on arriva, il étoit panché sur le bras du fauteuil, les bras pendans, incapable de se mouvoir, on le porta sur son lit, il sentit le froid augmenter d'une maniere prodigieuse ; sa respiration devint difficile & ne s'exécutoit que par sanglots ; la foiblesse des bras augmenta, il sentoit des piccotemens jusques au bout des doigts, comme si on l'eut piqué avec des épingles ; il se sentoit quelques dispositions légères à vomir ; on le réchauffa en le couvrant par tout le corps de serviettes chaudes, même sur le visage ; aussi long - temps que dura le froid, le poulx étoit petit, concentré, presque insensible ; le visage verdâtre & défiguré, le cerveau légèrement embarrassé, il croyoit de mourir ou de rester paralytique ; mais les forces des bras revinrent, & la paralyse des jambes se dissipa à mesure qu'il se réchauffa. Au bout d'une demi - heure, il ne lui resta qu'un peu de foiblesse & une douleur supportable au croupion ; il sortit le lendemain, mais la foiblesse dura tout le jour. La paralyse vint de la

compression des nerfs lombaires ; les nausées , la gêne dans la respiration , le ralentissement dans la circulation , par-là même le froid & la pâleur venoient de la communication des nerfs lombaires avec ceux de la huitieme paire (f).

PLATERUS a vu une trop longue compression du bras , par le poids du corps , y produire un affoiblissement dans le mouvement & une perte de sentiment qui n'étoient pas dissipés au bout de deux ans (g) ; & M. MONRO remarque que la compression des troncs des nerfs ulnaire & radial , par les béquilles , peut occasionner la foiblesse & l'atrophie des bras (h). M. WINSLOW a vu un mouvement convulsif singulier dans le larinx , qui étoit la suite d'un mouvement , ou plutôt d'une attitude du cou trop réitérée , qui avoit jetté les muscles dans un état spasmodique ; le fait & l'explication méritent d'être lus dans l'original , parce que l'on y apprend à rapporter

(f) *Hist. de l'acad. royale des sciences* 1759. p. 66. &c.

(g) *Observat.* p. 91.

(h) *De nervis.* p. 176.

à des causes très-simples des faits qui paroissent d'abord très-embarrassans (i).

On doit aussi placer ici une très-belle observation de M. BOUCHER, Médecin à Lille. " Il vit un homme âgé
 „ d'environ quarante ans, naturelle-
 „ ment sain & fort, dont la maladie
 „ étoit de trembler de tout le corps
 „ avec convulsion; ce mal étoit per-
 „ manent depuis trois mois, & ne fai-
 „ soit qu'augmenter de jour en jour,
 „ de façon qu'il craignoit de se trou-
 „ ver enfin réduit à se désister de son
 „ travail, qui est très-rude, & consiste
 „ à repasser à la meule des grandes ci-
 „ failles qui servent à tondre les draps;
 „ tout le corps de celui qui agit est dans
 „ un état d'ébranlement violent & sin-
 „ gulier, qui est une espèce d'électri-
 „ fication continuelle; le genre nerveux
 „ est donc alors dans une commotion
 „ générale, qui étant souvent réci-
 „ vée, doit nécessairement le faire tom-
 „ ber dans une sorte d'atonie (k) „

On pourroit dire que certaines si-

(i) *Mémoires de l'Acad. R.* 1735. p. 418
ed 12.

(k) *Journal de médecine*, t. 12. p. 20.

tuations (1), certains mouvemens donnent aussi des maux de nerfs; le mouvement d'un vaisseau, & même celui du plus petit bateau, celui d'une litière, d'une chaise à porteur, le rebours d'une voiture, donnent des vertiges, des maux de cœur, qui comme M. M. SIMPSON & GORTER (m) l'ont fort bien remarqué, ne peuvent point s'expliquer par les loix ordinaires de la mécanique, mais qui dépendent de la constitution particulière de l'estomac, à qui ce mouvement d'arrière en avant & d'avant en arrière, donne cette espèce d'irritation qui forme les nausées, & d'où naissent les vertiges. On a voulu expliquer le mal de mer par la simple

(1) Une cause de maladie mobile peut être mise en jeu par le changement de position. VILLIS, Cerebr. anat. cap. 5. a vu un jeune homme qui prenoit des palpitations & évanouissoit s'il levoit la tête, ce qui dépendoit d'une humeur âcre épanchée dans le cerveau; & l'on trouvera quelques observations semblables dans le chap. de l'épilepsie.

(m) *Simpson Dissert. medic.* p. 130. 133. GORTER *medic. Hypocr.* aph. 144. §. 3.

frayeur (*n*), mais outre que la frayeur n'occasionne point ces accidens, elle produiroit plutôt la diarrhée. Il est évident, 1°. que c'est un effet mécanique parfaitement semblable à celui que donne le mouvement d'une li-tière, celui d'une chaise à porteur. 2°. Que les gens les moins craintifs y sont souvent très-exposés, & que quelquefois les plus timides ne l'éprouvent pas : j'ai connu un capitaine de vaisseau anglois qui avoit navigé pendant trente ans, qui n'avoit jamais cessé d'être tourmenté par le mal de mer. 3°. Que le mal n'est point proportionné au danger ; que quelquefois même il cesse dans le grand danger, quand le genre nerveux fortement occupé devient insensible aux irritans ordinaires (*o*). Le vertige dans tous ces cas suit les maux de cœur, & dépend du dérangement de l'estomac ; celui que l'on se procure en tournant rapidement dépend d'une autre cause, c'est

(*n*) *HEY de morbo ex navigatione ori-undo* Erlang. 1748.

(*o*) Le mal de mer est pour quelques personnes un état affreux ; & l'on fait

l'afflux d'une trop grande quantité de sang, il pourroit conduire à l'apoplexie, & dans ce cas les maux de cœur font la suite du vertige ; celui que l'on éprouve en regardant d'un lieu très-élevé, & que l'on ne peut pas attribuer à la crainte ou au moins à la seule crainte qui ne donne pas des vertiges, ou celui que l'on éprouve en voyant tourner, tient aussi aux causes de cet article ; mais j'en reparlerai en traitant du vertige dans un autre chapitre.

A R T I C L E X I I.

De l'électricité & de l'aimant.

Ne doit-on pas placer parmi les causes possibles des maux de nerfs, deux forces, dont nous reparlerons en traitant des remèdes, l'aimant & l'électricité ? En appréciant les effets de cette dernière dans un autre ouvrage, j'ai déjà fait voir qu'elle donnoit des convulsions ; & M. L O R R Y

que C I C E R O N aima mieux retourner à Gaète, présenter sa tête à *Popilius*, que de supporter plus longtems l'état dans lequel la tourmente du vaisseau le mettoit.

cite un homme qui ayant été violemment électrisé, conserva depuis lors une si grande sensibilité aux tems orageux, que toutes les fois qu'il tonnoit il éprouvoit, sans aucune frayeur, des convulsions très-fortes; observation importante & qui seule me paroit devoir rendre très-circonspect sur l'usage d'un remede très-actif (p), & que l'on doit vraisemblablement regarder comme le plus puissant des stimulans. De toutes les observations que j'ai luës sur les effets de l'aimant, (je n'en ai fait aucune moi-même,) les plus prouvantes sont celles qui nous apprennent qu'un fort aimant engourdit une torpille jusques au point de la paralyser, effet qui est analogue à celui d'apaiser les maux de dents, & qui peut faire croire avec plus de facilité que puisque ce mineral peut occasionner des accidens paralytiques, il n'est pas impossible qu'il ait une vertu antispasmodique.

(p) T. I. p. 109.

A R T I C L E XIII.

Des maladies aiguës.

§. 88. Je n'envisage point ici l'influence des nerfs dans les maladies aiguës ; cette influence qui est très-grande & qu'il est très-important de connoître, fera l'objet d'un des derniers chapitres de cet ouvrage ; je m'occupe dans cet article de l'influence des maladies aiguës sur les nerfs, & cette influence est très-forte ; j'ai remarqué plus haut que quelquefois une grande sensibilité dans le genre nerveux, & des humeurs fort âcres pouvoient produire une petite fièvre habituelle, & que si l'on ne faisoit pas attention à cette circonstance, tous les accidens empiraient ; il peut aussi arriver qu'une fièvre accidentelle qui ne dépend point de maux de nerfs, & qui attaque au milieu de la plus parfaite santé, irrite les nerfs au point que le désordre qu'elle y produit, rende les symptômes nerveux plus considérables que les symptômes fébriles, & que l'on s'y laisse tromper. La fièvre donne des vapeurs, de la sensibilité, de la tristesse, du mal-aise au

creux de l'estomac, des douleurs après avoir avalé quelque chose ; on croit que les vapeurs sont le mal essentiel, on accuse la foiblesse des nerfs, & par des remèdes chauds on augmente tous les accidens; l'examen attentif du pouls, de l'œil, de la langue, de la peau, des urines, ne manqueroit jamais de prévenir toute équivoque à cet égard; & quelquefois la saignée, d'autres fois une purgation, les nitreux, les acides, les aqueux quelconques dissipent le mal qui se guérit sans avoir été connu, parce que la fièvre irritant les nerfs se maquoit sous les symptômes qui en caractérisent les dérangemens, & qui cessent avec la fièvre. D'autres fois la fièvre non-seulement les irrite pendant qu'elle dure, mais les laisse même très-malades. Quelquefois dans des fièvres très-légères, mais un peu longues, l'inaction, le régime, l'ennui jettent le malade dans des vapeurs, qui ajoutant à la maladie, peuvent aisément en troubler la marche; un caractère pour reconnoître cet état, c'est que la sensibilité & les petits accidens nerveux augmentent dans les momens où la fièvre est la plus foible.

foible. Toutes les maladies aiguës, soit inflammatoires, soit putrides simples, ou malignes, peuvent produire cet effet par une suite des différentes lésions qu'elles laissent dans la machine, & il est très-ordinaire de voir des hommes forts, après une fièvre violente la mieux terminée, avoir des maux de nerfs, parce que comme je l'ai déjà dit ailleurs, une maladie aiguë, quoique bien terminée, laisse les fibres lâches, le sang trop peu dense, l'estomac foible, la mucofité qui revêt toutes les cavités trop ténue, les vaisseaux trop peu remplis, & que toutes ces conditions donnent des maux de nerfs.

J'ai vû des hommes très-forts craindre dans leur convalescence l'odeur des roses, & de toutes les fleurs que les femmes à vapeurs ne peuvent pas supporter, & avoir la même sensibilité pour tout, les mêmes angoisses; les enfans même, dans la convalescence des maladies aiguës craignent quelquefois excessivement le bruit (q).

(q) VIRIDET avoit vû qu'à la fin des maladies aiguës, quand on veut dormir il

Mais de toutes les fièvres celles qui laissent le plus sûrement les nerfs en désordre, ce sont *a* celles qui ont été accompagnées de beaucoup d'affoiblissement ou de délire ; *b* les fièvres véritablement malignes qui attaquent les principes de la force nerveuse ; c'est après les fièvres de cette espèce que l'on voit les pertes de mémoire, l'affoiblissement des sens, l'imbécilité, la mobilité la plus marquée, les vapeurs, l'hypocondrie ; & enfin *c* les fièvres éruptives dont l'acré, qui en constitue le caractère, produit souvent des accidens nerveux avant l'éruption, & laisse les nerfs dans un état de sensibilité très-considérable ; mais dans tous ces cas, si la maladie a été bien traitée, à mesure que les forces reviennent, les accidens nerveux disparaissent, & au bout

survient des sursauts qui empêchent le sommeil, p. 134. & PERRY (*Mechanical account of the hysteric passion* p. 196.) dit positivement : les maladies hystériques sont souvent la suite des fièvres aiguës, & j'ai vu dans plusieurs cas les symptômes d'hystérie augmenter à mesure que ceux de la fièvre diminuoient.

d'un certain tems les malades en font aussi exempts qu'avant leur maladie; ainsi les dérangemens que les malades éprouvent ne sont que passagers, parce que dans un corps bien organisé, quand la maladie n'a laissé que la foiblesse, à moins qu'elle ne soit extrême ou le malade très-âgé; les forces se reparent toujours & la machine revient à son premier état; mais il n'en est pas de même quand la maladie a été mal terminée, que les crises ont été imparfaites, & qu'il est resté ou de l'âcreté dans toute la masse des humeurs; ou un foyer d'irritation dans quelque partie particulière, soit par le dépôt de l'humeur âcre, soit par une dénudation de quelque partie importante qui peut être la suite de la maladie, ou des remèdes, ou enfin par un affoiblissement de quelqu'organe important plus grand que celui des autres parties; parce que quand la foiblesse n'est pas en même proportion pour tous les organes, souvent ceux qui sont les plus affoiblis le restent toujours.

§. 88. La compression que les nerfs éprouvent par l'enflure de quelque

M 2

partie enflammée peut encore produire des accidens nerveux; & c'est sans doute de quelque circonstance de cette espece que dépendoit la paralysie du bras gauche que GALIEN observa après une forte inflammation de poitrine; mais qui fut très-passagere (r). C'est à la crise imparfaite de l'acre fievreux irritant, qu'il faut rapporter principalement les affections nerveuses qui succèdent aux fievres éruptives, telles sur-tout que la miliaire ou la fievre écarlatine, qui sont celles dont l'acre, plus subtil & plus versatile, si je puis me servir de ce mot, laisse le plus d'accidens nerveux. J'ai vu un ancien officier, l'homme naturellement le plus ferme, accablé de tous les accidens & de toutes les foibleffes des femmes hystériques, & des craintes les plus funestes des hypocondres, dont le mal avoit commencé six ans auparavant par une fievre miliaire qui lui laissa une grande mobilité; deux ans ensuite un retour de la mé-

(r) *De locis affectis*. l. 4. ch. 7. Chart. t. 7. p. 464.

me maladie fit faire de très - grands progrès au mal; enfin une troisième attaque, deux ans après la seconde, le mit dans le triste état dans lequel je le vis. J'ai aussi été consulté par une femme, qui après une fièvre écarlatine très-forte, accompagnée d'un violent mal de gorge, étoit tombée dans une telle mobilité, que la plus petite émotion lui donnoit sur le champ les palpitations les plus violentes, & des convulsions qui fermoient les doigts avec tant de force qu'il étoit impossible de les ouvrir; ils devenoient en même tems extrêmement enflés & livides.

§. 89. La dénudation des intestins par la destruction de leur mucosité, pendant le cours de la fièvre, laisse dans les nerfs de ces parties une sensibilité qui se communiquant aux nerfs de tout le corps, les jette dans l'état le plus misérable; & j'ai connu sur la fin de ses jours, un homme qu'une dysenterie mal-traitée vingt ans auparavant, avoit réduit à l'état d'hypocondrie le plus fâcheux, qui véritablement avoit été aggravé par les remèdes toniques & échauffants;

M 3

il avoit un symptôme singulier, c'étoit une pusillanimité si grande quelques heures après le repas, qu'il avoit des frayeurs continuelles & ne cessoit de fondre en larmes pendant que cet état duroit.

§. 90. L'humeur âcre de la coqueluche qui est souvent une maladie chronique, est aussi une cause fréquente, quoique peu remarquée, des maux de nerfs; ses effets pendant que la maladie dure sont entièrement convulsifs; aussi on doit la placer parmi les maladies nerveuses; mais après même qu'elle a cessé, si elle n'a pas été très-bien conduite, elle laisse des maux de nerfs qui durent des années, quelquefois toute la vie, & j'en réserve les exemples pour le chapitre où je traiterai de cette maladie: je passe actuellement aux maladies chroniques, dernière cause physique des maux de nerfs.

A R T I C L E X I V.

Des maladies chroniques.

§. 91. L'effet de toute maladie étant d'alterer quelque fonction, & l'alte-

ration d'une fonction influant nécessairement sur toutes les autres, il est inévitable, à moins que le genre nerveux n'ait une force considérable, que les maux de langueur ne l'alterent aussi bien que les maladies aiguës, & cette altération peut dépendre d'un grand nombre de causes, dont les unes ont lieu dans quelques maladies, les autres dans d'autres.

Les maladies des organes digestifs sont celles dont l'influence sur le genre nerveux est la plus marquée; dès que l'estomac est attaqué, comme il est extrêmement garni de nerfs, & de nerfs qui sont liés avec tout le corps, tous s'en ressentent plus ou moins; & ainsi la seule irritation locale de l'estomac peut produire de grands accidens nerveux; on en a vu des exemples en parlant des acides & des glaires, on en verra beaucoup d'autres dans la suite de cet ouvrage; mais les mauvaises digestions sont une autre cause très-générale de maux de nerfs; dès que les alimens ne reçoivent pas les préparations nécessaires, le chile n'est plus ce qu'il doit être, la masse du sang est alté-

rée ; toutes les sécrétions s'en ressentent, & celle des esprits animaux, qui étant la plus importante est celle qui exige le plus de perfection dans toutes les opérations précédentes, est celle qui s'en ressent le plus ; voila pourquoi il est bien rare que les digestions soyent dérangées un certain tems, sans que l'on remarque quelque affoiblissement dans le genre nerveux ; & si à ces causes il se joint quelque vice local dans l'estomac, comme une ulceration, une obstruction, les symptômes qui en résultent sont affreux. VILLIS rapporte le cas d'une femme de cinquante ans, qui quand ses regles lui manquerent, se plaignit d'abord d'une douleur très-vive dans le sein gauche, qui passa ; elle eut des douleurs dans l'estomac, il s'y forma une tumeur dure, qui occasionna d'abord des douleurs, des gonflemens, des nausées, des vomissemens, & ensuite des spasmes, de l'insomnie, un trouble d'ame continu, & de fréquentes défaillances, accidens qui tous dépendoient de cette tumeur (r).

(r) Les convulsions, dans les cas de cette espece, sont la suite & des douleurs

§.92. Les obstructions des autres viscères peuvent aussi contribuer à donner des maux de nerfs, mais c'est d'une façon lente, tant qu'elles troublent les fonctions, sur-tout les digestions, & qu'elles altèrent à un certain point la masse du sang; & voilà pourquoi celles du foye en occasionnent plus souvent que les autres; mais elles n'occasionnent des accidens graves que quand elles compriment quelque tronc nerveux essentiel, ou quand dégénérées de scirre en cancer, elles irritent par leur humeur âcre, & alors ce n'est plus comme obstruction qu'elles nuisent; ainsi il ne faut point penser toutes les fois que l'on trouve des obstructions & des maux de nerfs, qu'ils dépendent des obstructions; on en voit tous les jours d'énormes chez

que souffre l'estomac, & de la compression qu'il occasionne sur les nerfs voisins; VILIS ajoute que tous les évacuans, les antiscorbutiques, les anti-hystériques lui faisoient du mal; que la saignée à l'aide des sangsues, & le lait d'anesse lui firent du bien, & qu'ensuite les acidules la soulagerent beaucoup. *De morb. convuls. ch. 6. p. 58.*

M 5

des personnes qui ont les nerfs très-bons ; & chez plusieurs malades qui avoient des obstructions prodigieuses, & des nerfs très-déliçats, souvent même des maladies de nerfs très-graves ; j'ai vu souvent de la façon la plus évidente que les obstructions ne contribuoient point aux maux de nerfs ; il est même bien plus ordinaire que les maux de nerfs produisent des obstructions qu'il ne l'est que les obstructions produisent les maux de nerfs, comme je l'ai déjà dit en parlant des sécrétions. Cependant il peut se trouver des cas dans lesquels l'obstruction est la seule cause de convulsion, & M. WHYTT a vu une petite fille qui dès sa naissance avoit été tourmentée de vents, de coliques & de convulsions, qui mourut à cinq mois, & dans le cadavre de laquelle on ne trouva d'autre vice qu'un scirre qui occupoit une partie du colon d'environ cinq doigts de longueur (1).

§. 93. Les maladies chroniques qui ne dépendent que de l'atonie, comme l'anasarque & quelques autres espèces d'hydropisie, n'irritent les nerfs

(1) p. 210.

que quand elles ont fait assez de progrès pour que la corruption des humeurs épanchées, agissant par son acreté, produise différens spasmes, quelquefois même des convulsions fortes; mais alors ce sont des symptômes de cette maladie, symptômes dont je parlerai dans un autre chapitre, qui ne surviennent presque que quand la maladie est désespérée, & ainsi on peut à peine placer les maladies de cette espece parmi les causes prédisposantes des maux de nerfs; je puis en dire presque autant des maladies qui sont produites par une supuration interne. J'ai dit que les acides irritoient plus la sensibilité des nerfs que l'irritabilité des muscles, le pus au contraire paroît réveiller l'irritabilité musculaire plutôt que l'action des nerfs, & l'on voit périr d'étiologie plusieurs malades sans avoir aucune atteinte de maux de nerfs; s'il en survient, ce n'est presque jamais que quelques jours, tout au plus quelques semaines avant la mort, à moins que la supuration ne porte sur quelque partie très-sensible, comme l'estomac, les intestins, la vessie; mais encore

M 6

dans ce cas, comme dans celui des maladies précédentes, les maux de nerfs font un symptôme de la maladie, ou plutôt de ce dépérissement auquel la maladie a conduit; & dans un état de dépérissement considérable, de quelque cause qu'il puisse venir, le manque d'une sécrétion suffisante des esprits animaux, leur acreté, celle de toutes les humeurs, le manque de mucosité doivent souvent produire des maux de nerfs. J'ai vu une fille, qui les deux derniers mois d'une étisie, avoit alternativement des momens d'angoisse nerveuse cruelle, des rêveries, des pleurs, des sursauts, & des douleurs vagues & très-passagères dans tous les membres; & une autre âgée de vingt-quatre à vingt-cinq ans qui, dans une étisie lente, éprouva à différentes reprises des convulsions violentes; des spasmes soutenus, des paralysies passagères, pendant plus d'un an; j'ai vu un homme âgé de vingt-six ans, & très-vigoureux avant sa maladie, qui étant tombé dans l'étisie à la suite d'une maladie aiguë mal terminée, éprouva un changement singulier dans sa physionomie qui dépen-

doit de ce que les muscles des yeux étoient habituellement dans un état de spasme, qui dérangeant leur position, faisoit que l'œil droit voyoit les objets un pouce plus haut que l'œil gauche.

Ces accidens dépendent ordinairement de la resorption du pus & de son dépôt sur quelque rameau nerveux ; ils ont lieu ou quand l'expectoration ne se fait pas bien, ou sur la fin de la maladie, quand les sueurs sont fort diminuées ou supprimées, ou quand les nerfs sont naturellement délicats ; mais malgré ces observations, on ne peut pas placer les maladies à supuration parmi les causes des maux de nerfs.

§. 94. Le virus vénérien ne les produit presque que dans le dernier degré de dépérissement, ou quand il a occasionné des exostoses & des caries ; on voit cependant quelquefois des convulsions produites par ce mal dans un degré moins avancé, & l'on en trouve un exemple marqué dans les observations de FABRI de *Hilden* ; mais ces petits nombres de cas ne font pas une exception à la règle. Les virus cutanés chroniques & le scorbut rentrent dans la classe des âcres ; ainsi l'on peut dire en général que

les maladies chroniques, si l'on en excepte celles des organes digestifs, les obstructions & quelques ulcerations internes dans les parties sensibles, sont peu causes prédisposantes de maux de nerfs; mais elles peuvent cependant être causes occasionnelles chez les sujets qui ont les nerfs fort délicats, ou même quand elles sont parvenues à un certain point, les occasionner comme un de leurs symptômes; symptôme qui alors est presque toujours fâcheux.

§. 95. La goutte, dans le système ordinaire, agit comme un âcre irritant, & il est vrai que l'on remarque chez plusieurs gouteux, sur-tout quelque tems avant l'accès, plusieurs symptômes d'un irritant qui agit sur presque tous les nerfs, mais singulièrement sur ceux de l'estomac & du bas ventre; j'ai déjà dit que quelquefois l'apparition de la goutte dissipoit les vapeurs; on peut voir tous les jours qu'elle dissipe l'hypocondrie: dans le système de M. CULLEN elle est une affection des nerfs mêmes; ainsi quelque système que l'on adopte, on comprend qu'elle doit avoir une

grande influence sur cette partie. On m'amena il y a quelques années de la campagne, un jeune homme de dix-neuf ans, qui après avoir eu pendant trois ans des douleurs de sciatique très-fortes, prit par le conseil d'un Chirurgien des bains très-froids; après le cinquième la douleur se dissipa, mais il fut attaqué de mouvemens singuliers dans le bras, la jambe & la cuisse du côté opposé, & dans la langue. Des bains domestiques chauds, des vésicatoires, le lait & des poudres légèrement diaphorétiques le soulagerent d'abord considérablement; mais je le perdus de vue, & j'ai ignoré s'il s'étoit parfaitement guéri.

Quelle que puisse être, sur le genre nerveux, l'influence de toutes les causes physiques dont je viens d'examiner les effets, je ne crains point de dire que celle des causes morales qui seront l'objet du chapitre suivant, est bien plus considérable, & je vais m'en occuper.



CHAPITRE IX.

Des causes morales des maux de nerfs.

§. 96. **P**Lacés entre l'ame & le corps, moyen de communication entre les deux, les nerfs ont à souffrir dès qu'ils reçoivent de l'un ou de l'autre des impressions trop fortes; mais comme ils sont plus immédiatement exposés à l'action de l'ame, & que cette action est souvent plus forte que celle d'aucune cause étrangere, il n'est pas surprenant s'ils ont plus à en souffrir que du corps. Si le corps par ses maladies, dit M. de FONTENELLE, a le droit d'affliger l'ame, l'ame à son tour, exerce bien le même droit sur le corps. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ailleurs, de l'action des deux substances l'une sur l'autre, je me contenterai de rappeler que j'ai établi une action immédiate, mais dont le mode nous est inconnu, de l'ame sur le *sensorium commune*, & que cette action varie suivant la façon dont l'ame est affectée; c'est de la variété de cette action sur les mêmes fibres nerveuses, du plus ou

moins de degré de force & de durée de chacune de ses actions, des différentes fibres sur lesquelles elle agit, de la différence des organes auxquels ces nerfs aboutissent, que dépendent tous les effets des passions; ainsi si l'ame augmente cette action, & c'est l'effet de la joye, de l'amour, de la colere, de la frayeur; ou si elle la diminue, & c'est l'effet de la tristesse & de la crainte (u); si elle opere l'un ou l'autre de ces changemens fortement ou foiblement, si elle opere sur les fibres qui vont à certains muscles & non pas sur d'autres, si elle agit sur les muscles ou sur les glandes, si elle agit sur toute la longueur des vaisseaux sécrétoires & y augmente le mouvement, ou si elle serre leurs extrémités, si elle ferme les vaisseaux excrétoires, si elle serre le corps des visceres creux, ou si elle en ferme les sphincters, si son action est passagere ou

(u) De cette augmentation ou de cette diminution du mouvement du cœur, on pourroit diviser les passions, relativement à leurs effets généraux, en actives & en passives; dans les premières le mouvement est augmenté, dans les secondes il est diminué.

soutenue, enfin si tous ses effets cessent avec elle ou si elle a laissé des dérangemens permanens, on comprend que les résultats seront absolument différens. Une très-forte action de l'ame peut produire l'effet du stimulus le plus actif, ou général ou particulier; la cessation de son action sur quelqu'organe, ou la diminution considérable de cette action, produira sur les nerfs l'effet d'une ligature plus ou moins forte; en un mot presque tous les mouvemens paroissant s'opérer dans la machine animale par la fibre musculaire, dont l'action est régie par celle des nerfs qui l'augmente, la diminue, ou l'altère, suivant la façon dont ils agissent sur les fibres musculaires, & l'action des nerfs variant au gré des idées ou des passions dont l'ame est occupée, il est aisé de comprendre que la variété de ses mouvemens peut opérer de grands changemens dans l'économie physique de l'homme; ainsi comme on la très-bien dit, les affections de l'ame qui ne changent que les ferremens des nerfs, occasionnent des changemens surprenans dans les sécrétions, & peuvent faire

fortir le fang & la bile par les pores de la peau (x); & cette variété de passions n'existant point dans l'animal, on voit par-là pourquoi les dérangemens de cette espece font moins fréquens chez lui (y). Mais pour comprendre exactement toutes les variétés des effets des passions, il faut encore faire attention : 1°. Que parmi les dérangemens physiques du sensorium, il peut y en avoir qui le rendent trop susceptible de mouvement, & alors ceux que l'action de l'ame lui imprime peuvent en déterminer d'autres qui en font indépendans, qu'elle ne peut plus reprimer & qui ont également leurs effets : une forte impression mécanique sur les nerfs peut aussi déterminer le sensorium à une action involontaire. 2°. Les effets d'une cau-

(x) *Prim. lin. phys. § 227.*

(y) M. HALLER a présenté les caractères & les effets des passions avec la plus grande exactitude & la plus grande précision. *Elem. phys. l. 17. Sect. 2. § 5. 6. & 7.* & a indiqué, mais sans les détailler, une multitude d'observations; on en trouve aussi plusieurs dans sa dissertation *de imperio nervorum in arter.*

se de passion varieront suivant que l'ame en fera plus ou moins affectée, aussi GALIEN avoit déjà très-bien remarqué que les effets des passions ne sont pas si marqués chez les hommes qui ont l'ame forte (2); & suivant que le sensorium & les nerfs seront plus ou moins mobiles, & que les fibres musculaires sur lesquels se portera l'action des nerfs seront plus ou moins irritables. D'après ces principes dont la simplicité me paroît devoir les mettre à la portée de tout physicien, j'espère qu'il suffira de rapporter les effets des différentes passions, & qu'il sera aisé à chacun de les expliquer, sans que je sois obligé d'entrer dans ces détails qui deviendroient longs & seroient extrêmement fastidieux pour tous ceux à qui ils ne seroient pas nécessaires; mais avant que de rapporter les différentes observations qui prouvent toute l'efficace des passions sur le corps, j'examinerai les effets d'une forte tension de l'ame, soit qu'elle soit vivement occupée de

(2) *De locis. affectis* lib. 5. ch. I. CHART.
t. 7. p. 480.

plusieurs objets, soit qu'elle se concentre fortement sur un seul; & ceux de l'imagination exaltée qu'il faut bien séparer des premiers, puisqu'ils sont très-différens. Il est d'autant plus important de bien apprécier les effets d'une forte tension qu'ils se retrouvent dans presque toutes les passions, dont l'objet fixe toujours trop fortement l'ame qui en est occupée.

A R T I C L E I.

*Des effets de la forte tension de l'ame,
& de ceux de l'imagination.*

Je me suis occupé des effets d'une attention longtems soutenue, ou d'une forte méditation, dans l'ouvrage que j'ai donné sur la santé des gens de lettres; j'ai prouvé que c'étoit une des causes qui détruisoit le plus le genre nerveux, & je ne puis ici que rappeler ce que j'ai dit alors (a).

On ne peut point se refuser à cette vérité, que pendant que l'ame est

(a) Voyez sur-tout p. 43. jusques à 60.

concentrée sur un seul objet, & qu'elle le médite profondément, l'action des nerfs est comme suspendue dans tout le corps, toutes les fonctions s'opèrent lentement, la sécrétion du fluide nerveux paroît souffrir, il s'en sépare moins, il est moins bien travaillé; sa distribution souffre encore davantage; il peut donc éprouver les changemens maladifs qu'éprouvent les liqueurs croupissantes; on tombe par l'affoiblissement des nerfs dans les mêmes maux que produisent l'inaction ou l'épuisement, & l'on a vu que ces deux causes conduisoient à tous les maux de nerfs.

Le cerveau lui-même souffre, & les dérangemens qu'il éprouve dépendent de trois loix de l'œconomie animale; la première c'est *que quand l'ame longtems occupée a imprimé une trop forte action au cerveau, elle n'est plus maitresse de la reprimer.* La seconde, c'est *que les humeurs se portent à la partie qui est en action.* La troisième, c'est *que la fibre animale se durcit par l'exercice.*

Ces trois loix & le croupissement du fluide nerveux que j'ai établi, comme le premier effet d'une forte médi-

tation, expliquent tous les effets fâcheux, & ils sont en grand nombre, qui résultent de la tension d'esprit; il n'y a presque point de maladies chroniques, & sur tout de maladies de nerfs qu'elles ne puissent produire; la folie même en est une suite fréquente; mais je renvoye les observations sur cette maladie au chapitre qui en traitera spécialement. Les autres effets, les plus ordinaires, sont d'affoiblir, d'épuiser, de jetter dans l'insomnie, dans la maigreur, quelquefois dans la fièvre lente, presque toujours dans le dérangement des digestions, dans l'hypocondrie, dans la mobilité, & de ces premiers pas, par un passage aisé, dans les maladies les plus fâcheuses. PÉCHLIN a vû qu'une forte méditation donnoit des sueurs abondantes à quelques hommes, la diarrhée à d'autres, & ôtoit l'usage des jambes à des troisiemes. Il parle aussi d'un homme qui évanouissoit s'il méditoit trop longtems; d'une femme à qui quelques heures d'une lecture attentive donnoit des convulsions, & d'une autre personne qui éprouvoit aussi des convulsions en pensant à une chose

défavorable (b). VIRIDET dit avoir vu une dame à qui toute application donnoit une colique violente (c); & l'observation de feu M. BORDEUX, qui connoissoit un homme dont le bras enflait considérablement, dès qu'il pensoit ou qu'il éprouvoit une sensation vive (d), est une de celles qui me paroissent prouver le plus sensiblement l'effet de l'action de l'ame sur le corps. GALIEN a déjà conservé l'histoire d'un grammairien qui avoit un accès d'épilepsie toutes les fois qu'il méditoit profondément ou qu'il enseignoit avec chaleur; M. HOFMAN fut consulté par un jeune homme qui étoit dans le même cas; & j'ai vu souvent, aussi bien que M. Van SWIETEN, des enfans de la plus grande esperance, devenir épileptiques quand des maitres durs & imprudens les forçoient d'étudier sans relâche. L'accident singulier arrivé à M. le chevalier d'ÉPERNAY, qui

après

(b) *Observat. physc. medic. lib. tres. 4°.*
Hamb. 1691. L. 3, obs. 6.

(c) *Traité du bon chile. t. 2. p. 646.*

(d) *Prix de l'Acad. de Chir. t. 6. p. 199.*

après quatre mois de travaux assidus perdit, sans aucun symptôme de maladie, la barbe, les cils & les sourcils, enfin les cheveux & tous les poils du corps, prouve démonstrativement l'influence de la méditation sur les nerfs & celle des nerfs sur la nutrition (c). Quelquefois cependant l'attention peut être le remède momentané de la mobilité; j'ai vu une femme dont la mobilité étoit extrême, & qui n'en avoit presque aucune si elle lisoit quelque chose avec attention; elle n'appercevoit plus alors des bruits qui dans d'autres momens lui auroient donné des convulsions; mais après avoir fini sa lecture, la mobilité n'en étoit que plus forte.

§. 97. Si les effets de la tension de l'ame concentrée par la méditation peuvent être funestes & sont toujours fâcheux, l'action de l'ame augmentée par une succession rapide d'idées produit des effets très-différens & qui peuvent devenir très-favorables au corps. M. MEAD en rapporte deux exemples frappans.

(c) *Gazette de France* 23. fev. 1763.

Tom. II. Part. I. N

Le premier est celui d'une fille de vingt ans, qu'une succession de différentes maladies de langueur avoit jeté dans une hydropisie ascite, accompagnée du marasme le plus décidé; tous les remèdes étoient inutiles & elle étoit déclarée absolument incurable, quand tout-à-coup elle devint folle; alors son corps reprit des forces, son ventre diminua, elle put soutenir les remèdes, ils opererent favorablement & au bout de quelques mois elle recouvra sa santé & sa raison.

Le second est celui d'une autre fille âgée de vingt-huit ans, qui après avoir eu des crachemens de sang, étoit tombée dans une fièvre lente accompagnée de maigreur, de crachats purulens, de sueurs nocturnes & d'autres accidents qui annonçoient une mort prochaine; elle commença à avoir des craintes sur son salut, ces craintes dégénérèrent bientôt en folie religieuse, & son imagination égarée lui présentoit continuellement des supplices affreux & éternels; mais à mesure que la folie augmentoit, la chaleur febrile diminuoit, les cra-

chats étoient moins abondans , les fueurs s'arrétoient, & elle étoit si fenfiblement mieux qu'on la crut au moment d'une guerifon parfaite ; mais la folie ayant diminué & s'étant reduite à une fimple mélancolie, dont les effets ne font jamais favorables, la premiere maladie reprit des forces & la tua (f).

M. BAKER rapporte un autre fait qui ne prouve pas moins l'influence de l'ame fur le corps ; un homme du plus beau génie , & célèbre par fes talens pour l'éloquence & la poëfie , affecté de ne point jouir d'une faveur telle qu'il croyoit la mériter , irrité contre fes ennemis, contre fes amis & contre lui même, tomba d'abord dans le marafme le plus complet , & enfuite dans une folie entiere ; dès qu'il fut fou , la nutrition recommença à fe faire , il reprit fa fanté & redevint gras (g).

(f) MEAD *monita medica* ch. 3. p. 45.

(g) G. BAKER *de affectib. animi*. 4°. Cantabrig. 1755. p. 20. On verra dans le chapitre de la folie l'histoire d'une folie religieufe, décrite par M. DUFIEU, dont les

C'est ici qu'il faut placer l'histoire du Rhéteur GALLUS VIBIUS, qui tendant toutes les forces de son ame pour comprendre les causes de la folie, devint fou lui-même. N'est-ce pas à un acte trop fort de l'ame, sans aucun mélange de frayeur, que l'on doit rapporter l'exemple récent de cette jeune fille, qui familiarisée par son pere avec l'idée du suicide, & trouvant sous sa main un pistolet qu'elle crut chargé, mais qui ne l'étoit point, l'appuye avec transport sur son front, tire en criant je suis morte, heureusement je suis morte? cette image de la mort trop profondément imprimée pour s'effacer, la jetta dans le délire, & elle mourut phrénétique le lendemain (h).

Le fils de CRÉSUS voyant à la prise de Sardis un soldat persan qui alloit assassiner son pere, acquiert la faculté de parler qu'il n'avoit jamais eue, & crie, *soldat épargne CRÉSUS*, (i) & le paralytique à qui la frayeur

accès avoient la plus grande influence sur la santé. DUFIEU *dict. rais.* T. I. p. 4.

(h) *Année litter.* 1777. T. 4. p. 45.

(i) HERODOTE. L. I. T. I. p. 78.

du feu rend l'usage de ses jambes, sont de ces exemples qui prouvent qu'une très-forte action sur le sensorium peut rétablir le cours intercepté des esprits animaux, & lever les obstacles qui le gênoient, tout comme les exemples précédens prouvent que la simple augmentation de l'action des vaisseaux, animée par la folie, qui a agi comme un tonique, a suffi pour guérir l'hydropisie, l'étéisie, le marasme.

§. 98. Ces cas où l'attente d'un grand événement entretient les restes d'une vie mourante, s'expliquent encore par les mêmes principes. L'ame ranime l'action du sensorium, la vie se soutient par l'artifice de ces forces réunies, jusques à l'événement; mais alors cet agent extraordinaire manque & la mort est très-prompte. PECHLIN (h) vit dans l'invasion des François en Hollande, en 1672, une femme très-agée & très-malade, qui maltraitée, chassée de chez elle, & totalement dépouillée par les soldats, fut menée toute nue par ses fils, sur

(E) L. 3. obi. 3.

N 3

un traîneau , à quelques lieues de là ; la diarrhée , le délire , la gangrène , l'extrême foiblesse , un poulx à peine sensible , & que l'on n'appercevoit que par ses irrégularités , annonçoient une mort très-prochaine ; elle ne parle que de tems en tems , mais c'est avec chaleur pour demander des nouvelles de sa fille ; elle fait connoître par des mots entrecoupés , par des gestes , qu'elle ne peut pas mourir sans l'avoir vûe ; on voit que son existence ne tient plus qu'à sa tendre inquiétude sur le sort de cette fille chérie , qui ne paroît que le huitieme jour ; & il y avoit alors près de trois jours que la mere étoit froide , sans poulx & ne donnoit plus de marque de sentiment ; sa fille parle , elle l'entend , revient à elle , l'embrasse avec joye , & meurt en l'embrassant (1).

On voit avec un peu d'attention

(1) C'est cette espece d'attente de l'ame que M. RACINE a si bien exprimée en peignant Eteocle mourant , mais qui ne peut pas expirer qu'il n'ait tué son frere ,
*Et son ame irritée ,
 Pour quelque grand dessein semble s'être
 arrêtée.*

qu'il n'est point nécessaire de recourir à de nouveaux principes, différens de l'ame, pour expliquer tous ces phénomènes; mais on comprend aussi que des hommes éclairés ont pû croire ces principes nécessaires & les imaginer, sans devoir être déclarés aussi ridicules que le décident quelques Métaphysiciens trop intolérans; ces principes sont *l'ame sensitive* D'ARISTOTE, de PLATON, D'EMPEDOCLES; *l'Archæus* de Van HELMONT; *les Natures plastiques* de CUDWORTH, & le *Président du système nerveux* de WEPFER qui est selon lui l'auteur des convulsions (m).

(m) *De cicut. aquat. præface. molitur præses, imperat præses*, sont des expressions fréquentes chez lui, p. 156. &c. APULÉE, dans son histoire de *Psyché*, avoit mis à ses ordres un Etre qu'elle ne voit pas, qu'elle ne connoit pas, qui exécute ce qu'elle veut avec tant de promptitude & d'exactitude, qu'elle croit l'exécuter elle-même sans savoir comment. On voit que ce domestique de *Psyché* est le même que les natures plastiques, auxquelles CUDWORTH donnoit deux caractères; le premier d'être immatérielles; le second, d'agir sur la matière avec un ordre constant & réglé. L'ame sensitive de LAMY, n'étoit qu'une ma-

On a des exemples qui prouvent que l'ame apperçoit ce qui se passe dans le corps, lors même qu'elle ne peut plus donner aucun signe de cette apperçue; peut-être même qu'elle ne s'exerce quelquefois que par un seul sens, pendant que les autres sont réellement dans un état de mort. Un homme âgé de soixante-six ans étoit regardé comme mort depuis quelques heures; on avoit marqué le moment de l'ouverture du cadavre & celui de l'enterrement; deux Prêtres étoient gardes dans la chambre, & ayant pris une dispute pour savoir lequel des deux reciteroit les prières d'usage, ils firent tant de bruit qu'un parent entra pour les appaiser, & ayant par curiosité découvert le visage du mort, pour voir s'il avoit beaucoup chan-

tière tenue, *l'ame & les esprits sont la même chose; je me suis plus souvent servi du mot d'esprit pour signifier la portion de l'ame contenue dans les nerfs, & du mot ame pour signifier les esprits contenus dans le cerveau. p. 205.* Tous ces systèmes ne levent aucune des difficultés pour lesquelles on les a imaginé, & ils augmentent l'obscurité. Il faut savoir ne pas vouloir expliquer, ce qui doit nous être intelligible.

gé, il crut y remarquer quelque mouvement; ce qui le détermina à approcher la chandelle du nez & de la bouche; & à lui toucher attentivement les tempes; mais il ne put découvrir aucune apparence de respiration & de pouls, & il se retiroit plus convaincu que jamais que sa mort étoit bien réelle; en se retirant il crut encore appercevoir le même mouvement; il lui frotta le nez, les tempes, les lèvres avec du vin, il lui en mit dans la bouche sans qu'il donnât aucun signe de vie, & il alloit l'abandonner de nouveau, quand il s'aperçut qu'il commençoit à savourer le vin; il lui en remit dans la bouche; quand il en eut avalé quelques cuillerées il ouvrit les yeux, & enfin étant revenu de sa foiblesse, il raconta tout ce qui s'étoit passé entre ses gardes, sans en omettre la moindre circonstance (n). Une femme crue morte,

(n) *Réflexions sur la nature des remèdes*, par M. de ST. ANDRÉ, Rouen 12. 1700. C'est sans doute le même auteur qui vingt-cinq ans après publia des *lettres au sujet de la magie, des maléfices, & des sorciers*, Paris 12. 1725, dans lesquelles il prouve très-

N 5

après une fièvre continue, entendoit tout ce qui se disoit & se faisoit pour préparer sa sépulture ; quelque effort qu'elle fit pour faire connoître qu'elle vivoit encore, elle n'en pouvoit pas venir à bout ; enfin entendant les lamentations & les gémiffemens d'une tante qu'elle avoit toujours regardé comme une mere, qui se désespéroit, & qui se jeta sur son corps pour l'embrasser, elle fit un dernier effort, & poussa un cri, qu'elle ne put faire suivre d'aucun autre signe de vie, mais qui fut cause qu'on lui appliqua des ventoufes & d'autres remèdes qui la ranimerent & la rappellerent à la vie (o). Ces deux observations m'ont paru, aussi bien que la précédente, de la plus grande importance, & dignes de toute l'attention des physiologistes & des psychologistes les plus éclairés ; ce sont

bien que tous les phénomènes attribués à ces trois causes sont ou une suite naturelle de causes physiques très-simples, ou le résultat de la friponnerie ; on y trouve des observations intéressantes pour la médecine dont je ferai usage plus bas.

(o) Ibid.

des faits contre lesquels viennent se briser la foule des sophismes étalés avec tant d'appareil dans tant d'ouvrages écrits en faveur du matérialisme, & qui ne prouvent que contre leurs auteurs.

§. 99. Les effets de l'imagination fortement affectée, peuvent aller au point de faire éprouver involontairement les mêmes mouvemens que la personne qu'on a sous les yeux. Il entra dans l'hôpital de Villamané, dans la nouvelle France, en 1698, une fille attaquée d'un hoquet convulsif très-fort; il y avoit dans la salle où on la mit quatre autres filles attaquées de maladies très-différentes; trois jours après son entrée elles commencèrent toutes à prendre le même hoquet, & des convulsions très-fortes, qui se reproduisoient fréquemment & désoloient les Religieuses; on ne put les guérir qu'en les séparant & en les menaçant de la plus forte discipline si l'accès revenoit; l'impression de la crainte du chatiment dissipa l'impression imitative, les accès ne revinrent

pas (p); &, ce qu'il est important de remarquer, parce que cela donne une nouvelle force aux observations citées plus haut d'après MM. MEAD & BAKER, elles se trouverent guéries des maladies pour lesquelles elles étoient entrées à l'hôpital. M. NICOLE connoissoit une maison religieuse où il étoit arrivé un fait semblable, mais plus frappant. " C'étoit une communauté très-nombreuse de filles, lesquelles se trouvoient saisies, tous les jours à la même heure, d'un accès de vapeurs le plus singulier & pour sa nature & pour son universalité, car tout le couvent y tomboit tout à la fois, on entendoit un miaulement général par toute la maison qui duroit jusques à plusieurs heures au grand scandale de la Religion & du voisinage, qui entendoit miauler toutes ces filles. On ne trouva pas de meilleur moyen, plus prompt, ni plus efficace pour arrêter ces imaginations blessées, qu'en les frappant d'une autre imagination qui

(p) *Naturalisme des convulsions*, 12. So-
leure 1733. t. 2. p. 116.

„ les retint toutes & toutes à la fois.
 „ Ce fut de leur faire signifier par
 „ ordre des Magistrats qu'il y auroit
 „ à la porte du couvent une compa-
 „ gnie de Soldats , qui au premier
 „ miaulement entreroient dans le cou-
 „ vent, & que sur le champ ces Sol-
 „ dats fouëtteroient chaque fille qui
 „ auroit miaulé ; il n'en fallut pas d'a-
 „ vantage pour faire cesser cette ridi-
 „ cule scène ; car l'imagination de ces
 „ Religieuses frappée par la honte
 „ qu'elles auroient d'être fouëtées
 „ par des soldats , les réduisit à un
 „ si parfait silence , que les soldats
 „ n'eurent pas à exécuter une seule
 „ fois leur commission (q)”.

L'histoire de la maison de charité
 de Harlem est parfaitement semblable
 à celle que je viens de rapporter.
 Une jeune fille entretenue dans cette
 maison tomba , après une frayeur ,
 dans des accès de convulsions qui re-
 venoient périodiquement , une autre
 jeune fille qui l'assistoit dans un de
 ces accès fut attaquée du même mal ;

(q) Même ouvrage , réponse à la lettre
 à un confesseur. p. 30.

le lendemain une seconde, le surlendemain une troisième, & successivement presque tous les jeunes gens de la maison tant filles que garçons; tous les secours furent inutiles; enfin on eut recours à M. BOERHAAVE, qui instruit du peu de succès des remèdes précédens, & ayant été témoin qu'un premier accès en donnoit sur le champ à presque tous ceux qui se trouvoient dans la même salle, jugea que l'imagination frappée étoit la seule cause du mal, & ordonna en présence de tous ces jeunes gens, comme le seul remède qui resta à essayer, d'avoir des fourneaux ardens dans différens endroits de la salle où il y eut des fers rouges, dont il prescrivit la figure, toujours prêts à être appliqués dans un endroit du bras qu'il désigna, pour y faire une profonde brûlure au premier moment de l'accès. L'effroi que ce remède occasionna eut le plus prompt succès, & la maladie ne reparut plus (r). On doit rapporter ici l'exemple d'une imitation forcée plus générale encore que

(r) ΚΑΥΩ *impetum faciens* §. 406.

celles dont je viens de parler, puisqu'elle portoit sur toutes les actions dont on étoit témoin. *Donalt Monro*, né à Strachborg près d'Aberdeen, vieillard petit, foible, maigre, avoit été sujet dès sa plus tendre enfance à imiter, malgré lui, tous les mouvemens qu'il voyoit faire aux autres; de quelque mouvement qu'il fût témoin, il étoit obligé de les rendre tout de suite dans la plus grande exactitude; soit que ce fut des mouvemens de la tête, ou des yeux, ou des lèvres, ou des bras, des mains, des pieds, &c. Il les rendoit sur le champ avec la plus grande facilité; si on lui serroit les mains pendant qu'un autre gesticuloit en sa présence, il faisoit tous ses efforts pour se débarasser, parce, disoit-il, que cette gêne le faisoit souffrir dans le cœur & dans le cerveau; en public il étoit obligé de marcher les yeux fermés, & s'il étoit en compagnie, il étoit obligé de tourner le dos aux autres (1). N'est-ce pas au même principe que l'on doit

(1) *Ibid.* § 394. tiré des *Transf. philos.* *Abridg.* t. 3. p. 8.

rapporter, le baillement involontaire que l'on éprouve en voyant bailler, & les efforts pour vomir dont on est faisi en voyant vomir ? Les délires contagieux, si on peut se servir de ce terme, puisque les travers de l'esprit le sont plus que les maux du corps, les délires contagieux, dis-je, sont des cas de la même espèce que ceux dont je viens de parler ; tels étoient les délires des femmes de Milet & de celles de Lyon, qui prenoient tout-à-coup le dégoût de la vie & se précipitoient ; & la façon de les guérir, en rendant un arrêt qui ordonnoit de faire porter les cadavres nus sur une claye, est une nouvelle preuve de la force de l'imagination ; elles rougissoient de honte après leur mort, leur imagination leur présentoit l'infamie à laquelle leur cadavre seroit exposé, comme si elles l'avoient éprouvée elles-mêmes, & le sentiment douloureux de cet affront futur les déterminoit au sacrifice de ce qui leur paroissoit un bien présent.

§. 100. La force de l'imagination va jusqu'à nous offrir comme continuellement présens, des objets éloi-

gnés; comme réels des objets factices, quelquefois même des objets chimériques; c'est ainsi que SPINELLO après avoir peint le Diable, fut si effrayé lui-même des traits terribles qu'il lui avoit donné, que tout le reste de sa vie il crut le voir à ses côtés, lui reprocher de l'avoir fait si laid; & pour prendre des exemples plus simples, c'est ainsi que l'idée d'un plat désiré fait venir l'eau à la bouche, que celle d'un plat dégoûtant fait vomir tout comme si on le voyoit, & qu'un morceau de cire présenté comme une araignée à une personne qui les craignoit, lui occasionna, dit M. ZIMMERMANN, des spasmes & un tetanos. C'est par le même principe que le malade qui, dans une fièvre ardente, croyoit voir un étang à côté de son lit, & désiroit passionnément de s'y baigner, se trouva presque guéri après s'être roulé sur le pavé de sa chambre (t); le froid du marbre lui fit sans doute du bien, mais l'imagination en augmenta vraisemblablement l'effet.

(t) SIGWARD *de vi imaginationis*. p. 22.

§. 101. En appréciant les effets de l'imagination, il faut bien faire attention qu'ils ne sont pas toujours ses effets immédiats, mais ceux d'une autre passion qu'elle met en jeu, & dont les effets sont quelquefois diamétralement opposés aux siens; ainsi quand un jeune homme frappé de la mort de son ami & s'imaginant devoir mourir de la même maladie, perd peu-à-peu sa santé & tombe au bout de quelques semaines dans une maladie putride, c'est que son imagination lui a présenté un objet effrayant, & que la frayeur l'a disposé à la putridité. Il en est de même de toutes les autres maladies contagieuses, ce n'est sûrement pas l'imagination qui les produit, comme elle produit les maladies nerveuses; au contraire elle pourroit les éloigner, parce que l'action des vaisseaux augmentée par l'imagination pourroit évacuer d'abord un léger principe d'infection; mais dans le tems de ces maladies, l'imagination présente un objet qui imprime une crainte continuelle, & l'un des effets de la crainte étant de diminuer l'action des vaisseaux, l'infection se fait bien plus

aifément, & une cause dont l'effet eut été nul fans cette disposition, peut devenir très-efficace. Ce font ces effets de la crainte qui font que dans les maladies, quelques événemens imprévus, comme la mort d'un malade atteint du même mal, celle d'un parent, d'un contemporain, produisent souvent tout-à-coup des événemens si fâcheux. C'est encore ce même principe qui a pu être cause que des morts font arrivées dans le moment prédit; l'ame effrayée a produit l'affoiblissement qui est l'effet naturel de la crainte; à mesure que le tems marqué approchoit, la frayeur augmentoit; l'affoiblissement & le dérangement augmentoient dans la plus grande proportion; le sentiment de cet affoiblissement ajoutant à la certitude de la prédiction, l'augmentoit encore, & les derniers jours ont nécessairement dû être mortels. Si au lieu d'inspirer la crainte, l'imagination présente un objet de confiance, au lieu de produire ou d'aggraver les maux, elle les dissipera. Si les amulettes, les charmes, les charlatans, ont quelquefois guéri, c'est que l'imagina-

tion trompée sur leur puissance , inspire pour eux la plus grande confiance, & en dissipant la crainte, qui seule suffit pour rendre incurables les maladies les moins graves, ils font ce que feroit la présence d'un Médecin, en qui l'on auroit la plus juste & la plus grande confiance ; c'est cette même confiance qui donne souvent aux remèdes les plus inefficaces , & que l'on ne prescrit que pour amuser le malade , tels que des pilules de mie de pain dorées (u), une action qui n'est que celle de l'espérance & qui devient salutaire. Mais on a cependant quelquefois trop étendu le pouvoir de l'imagination, en lui faisant opérer des faits qui n'ont jamais eu lieu, comme la guérison de la rage par le bain de mer, & celles des écrouelles par le tact des Rois.

§. 102. Occupée fortement d'un objet, exaltée sur cet objet, l'ame peut

(u) RIDLIN est je crois le premier qui les ait imaginées, & c'étoit une idée heureuse ; on l'a attribuée depuis lors à M. BOERHAAVE, à M. DUMOULIN & à plusieurs autres Médecins qui n'ont fait que profiter de celle de RIDLIN.

arranger toutes circonstances d'un fait qui le regarde avec le plus grand ordre, quoique cet objet soit éloigné, & si le fait arrive avec quelqu'une de ces circonstances, on croit avoir *déviné* ou prédit. C'est ici le cas, si le narré est bien exact, du jeune homme qui annonça la mort de son ami, avant que l'on pût en avoir la nouvelle (x).

(x) L'Abbé de St. PIERRE nous a conservé l'histoire détaillée de ce fait : (journal de Trevoux 1728) & M. CAMERARIUS en a fait l'objet d'une dissertation. Un jeune homme nommé BEZUEL, & son ami DESFONTAINES, s'étant promis, en se séparant en Août 1696, que le premier qui mourroit viendrait voir son ami après sa mort & la lui apprendre. BEZUEL en allant aux champs vers les moissonneurs, prend un accès de fièvre avec délire, qui revient le lendemain & le surlendemain ; après le troisieme il dit que son ami mort lui a apparu, & il conte plusieurs circonstances de cette mort, qui étoit en effet réelle, & quelques circonstances se trouvent vraies ; c'est une tête fréquemment occupée d'un objet, qui prend la fièvre dans cette circonstance ; on comprend qu'il a dû rêver à DESFONTAINES, le croire mort, le voir revenir & entendre son récit ; le rêve étoit donc dans l'ordre

§. 103. Les effets de l'imagination sont ordinairement plus frappans pendant le sommeil, parce que rien ne peut alors nous avertir de ses erreurs; elle se livre par là même toute entière à son égarement; & il peut y avoir des états de veille qui à cet égard ressemblent au sommeil; c'est ainsi que quand les enthousiastes se sont livrés avec tant de force à la contemplation d'un seul objet qu'ils n'en voyent point d'autre, ils sont autant absorbés dans cette idée que si leurs sens étoient enchainés par le sommeil, & M. ZIMMERMAN rapporte des observations en ce genre très-intéressantes.

On doit mettre dans la classe des enthousiastes les prétendus forciers, qui sont ou des fripons, ce ne sont pas ceux dont je parle, ou des têtes foibles & des imaginations arden-tes, échauffées encore par des narcotiques; ceux-ci dupes de leur crédulités, de leur curiosité & de leur fauf-

des choses, & auroit eu lieu, quoique la mort ne fût pas arrivée; les circonstances vraies dépendoient de ce que Bezuel connoissoit du voyage de son ami, des lieux où il alloit, &c.

se confiance , frappés vivement des objets qu'on leur a peint avec des couleurs très-fortes , s'en occupant continuellement , enivrés par les poisons qu'on leur fait avaler , se frappent tellement l'imagination de ce qu'ils rêvent dans leurs momens d'exhaltation , que rien ne peut les tirer de leur erreur. J'ai vû encore en 1762 , un homme fermement persuadé qu'il passoit souvent la nuit en Espagne dans un endroit qu'il me dépeignoit avec beaucoup de suite & de détail. L'idée de forcellerie est cependant presque entièrement détruite aujourd'hui , au moins dans ce pays , même parmi la portion la plus grossière du peuple ; elle se perd moins dans d'autres endroits , & il n'est plus surprenant qu'elle conserve encore quelque droit dans des têtes foibles & ignorantes , puisqu'elle a trouvé un défenseur dans l'un des Médecins les plus éclairés de ce siècle. Il y a cependant plus de deux mille ans qu'HIPPOCRATES avoit prévenu les Médecins contre une erreur si grossière , en rangeant les possessions parmi les symptômes de l'hypocon-

drie (y), & l'on trouve dans un ouvrage peu connu, mais généralement très-sensé & que j'ai déjà cité, un passage qui renferme tout ce qu'il y a de bon à dire sur ce sujet "un fou, un mélancolique, une fille travaillée de vapeurs, s'imagine qu'elle est obsédée ; l'idée qu'elle s'en forge lui fait faire mille extravagances & lui fait souffrir mille peines de corps & d'esprit, persuadée que le diable la tourmente & la fuit par-tout ; elle en fait milles contes & les assure si positivement qu'on a peine à ne les point croire ; (z) le peuple sur-tout croiroit faire

(y) *Ex morbis quibusdam nervorum adeo fortiter pavent homines ut delirent & demones quosdam videre se putent ipsis infestos, quandoque nocte, quandoque interdium, aliquando verò utroque tempore, postea ab hujus modi spectris, multi jam se strangulaverunt; plures autem mulieres quam viri.*

(z) Les déclarations des Théologiens & des Médecins sensés & honnêtes, dans la fameuse affaire des possédées de Loudun, furent *multa ficta, pauca vera, & demone nulla*. Je n'ai point pu voir l'ou-

„ faire un crime s'il n'ajoutoit pas
 „ foi à tout ce qu'elle dit; s'il n'at-
 „ tribuoit pas au démon tout ce
 „ qu'il lui voit faire, & ce qu'il lui
 „ entend dire d'extraordinaire. La
 „ crainte se met quelquefois de la
 „ partie & dérègle l'imagination des
 „ gens timides & foibles d'esprit, qui
 „ se persuadent qu'un grand homme
 „ noir les obsède, qu'il les pousse à
 „ se pendre, à se noyer, à se jeter
 „ dans des précipices (a)”.

Il y a des cas dans lesquels l'ame
 peut être si fortement occupée, sans
 enthousiasme, qu'elle se détache
 presque entièrement du corps, &
 M. HECQUET cite l'exemple très-
 bien avéré d'un homme de lettres,
 qui quand il pensoit fortement, tom-
 boit en extase, prenoit des convul-
 sions & perdoit tout sentiment. AR-
 CHIMÉDE & VIETTE n'entendoient,
 ne voyoient, n'appercevoient rien de

vrage de FRANÇOIS PIDOUX, Médecin de
 Poitiers, sur cette scène, dont l'atrocité ne
 laissa pas voir tout le ridicule.

(a) *Lettres de M. de St. ANDRÉ au su-
 jet de la magie &c. 12. Paris 1725.*

Tom. II. Part. I. O

ce qui se passoit autour d'eux ; & en combinant ces effets possibles d'une imagination exaltée avec ce que peuvent l'astuce, la vanité, & l'intérêt, on expliquera aisément ces prétendus mirales enfantés par l'esprit de secte, qui pendant cinquante ans ont scandalisé tous les gens sensés, & amusés tous les rieurs, non-seulement de Paris, théâtre de la farce, mais de toute l'Europe qui ne dédaignoit pas de s'en occuper.

§. 104. C'est cette même influence d'une forte imagination sur les malades, qui peut servir à expliquer le très-petit nombre de guérisons opérées, si tant est qu'il y en ait eu d'opérées, par le Curé charlatan, qui faisoit des miracles il y a quelques années dans la Bavière, & il faut en général établir que la magie étant une chimère, les cures qu'on lui attribue dépendent de quelque une des causes suivantes, que M. KAAU BOERHAAVE a le premier bien indiquées. 1°. La guérison spontanée de la maladie. 2°. La stupidité du public, qui portant toute son attention sur ce qu'on lui présente, ne

penſe point à tout ce qu'on lui cache.
 3°. La force de l'imagination excitée
 avec ſoin, & miſe en œuvre avec adreſ-
 ſe. 4°. La vertu de quelque remede ex-
 térieur ordonné comme ſimple amu-
 lète, mais qui a une efficace réelle.
 5°. La fourbe qui feint des maladies
 pour en faire opérer la guérifon. 6°.
 dit encore M. K A A U U, l'idée que
 tout eſt plein de démons (b).

La vraie guérifon des forciers,
 des magiciens, des obſédés des poſ-
 ſédés, eſt très-bien indiquée dans
 l'ouvrage de M. de St. ANDRÉ. " On
 „ n'entendroit plus parler, dit-il, de
 „ filles & de femmes poſſédées, ſi
 „ d'abord qu'il en paroît quelqu'une
 „ on l'arrêtoit, on la faiſoit jeuner
 „ au pain & à l'eau, & on la fouët-
 „ toit vivement deux ou trois fois
 „ le jour : je voudrois qu'on mit
 „ les femmes & les filles aux répen-
 „ ties; & les hommes, ſ'il y en a
 „ ſous la direction des freres de St.

(b) *Impetum fac.* § 413. 416. &c. Quel-
 ques-unes de ces cauſes concourent, com-
 me on l'a déjà vû, à opérer les guérifons
 qu'opèrent les charlatans non forciers, mais
 tout auſſi ignorans & auſſi fourbes qu'eux.

„Yon ou de St. Lazare. C'est un bon
 „moyen d'empêcher que ces fourbes
 „n'en imposent au peuple, & ne pro-
 „fitent de sa crédulité (c)”.
 §. 105. Après avoir présenté les
 effets que la tension des facultés pro-
 duit sur le genre nerveux, je dois dire
 un mot, avant que de quitter cette ma-
 tiere, d'un effet singulier & qu'on a
 souvent cru miraculeux, c'est le chan-
 gement que l'état des nerfs peut pro-
 duire sur les facultés. Il consiste en
 ce que les facultés & sur-tout la mé-
 moire, paroissent réellement augmen-
 tées, au point que le malade se trou-
 ve avoir des connoissances qu'on ne
 ne pouvoit pas même lui supposer.

„On a vu un jeune homme à qui
 „son précepteur n'avoit jamais rien
 „pu apprendre, & qui ne favoit
 „point joindre, comme on dit, l'ad-
 „jectif à son substantif, parler latin
 „sans hésiter après quelques jours
 „de fièvre maligne, reciter des cho-
 „ses qu'il n'avoit jamais sçû, & dé-
 „velopper des idées qui jusques-là

(c) *Lettres sur la magie p. 272.*

„ ne l'avoient point frappé (d). Deux autres jeunes gens , à mesure que leur fanté se détruisoit se trouverent également pleins de connoissances qui leur étoient étrangères. HUART (e) parle d'un payfan fort grossier que la phrénésie rendit excessivement éloquent, & du page d'un Seigneur Espagnol, très-bonné & très-ignorant, à qui la maladie donna les plus belles connoissances en politique. FERNEL parle aussi d'un page de HENRI *second* très-ignorant, qui étant tombé malade, parloit bon grec , & l'on peut s'en fier à FERNEL. ERASME vit un Italien parler, dans les accès d'une maladie, l'allemand qu'il n'avoit jamais appris; & j'ai vu moi-même en 1766 une fille du peuple, du bon sens le plus commun, âgée de 24 ans, sujette à de fréquentes & fortes convulsions, qui produisoient des effets bien différens; quelquefois elles la laissoient dans une léthargie complète, pendant trois ou quatre jours; d'autres fois il lui restoit après l'ac-

(d) *Medicin. Septent. t. I. p. 88.*

(e) *Examen des Esprits ch. 4. & ailleurs.*

cès une force d'imagination & de mémoire, & une volubilité de langue étonnantes; elle mettoit dans ses discours une multitude d'idées fortes & d'images frappantes; elle recitoit un grand nombre de morceaux de prose ou de vers françois qu'elle n'avoit jamais sçu; elle parloit même quelquefois en latin, mais rarement & peu: au bout de quelques jours elle retomboit dans son état naturel qui étoit d'être très-bornée & peu instruite; il n'y avoit ni exagération, ni fraude, ni intérêt, ni but; c'étoit une pauvre fille dont les parens affligés, mais honnêtes, & fort éloignés de penser à faire du malheur de leur fille un objet de gain pour eux, me consultoient sur son état qui avoit été bien suivi & bien attesté par deux hommes éclairés & très-véridiques. On trouve dans les observations de WEPFER celle d'une jeune fille qui dans des accès de délire spasmodique chantoit des chansons qu'elle ne savoit pas auparavant, dans des langues qu'elle ignoroit (f). " & l'on

(f) Obs. 115. p. 517.

» a des exemples de personnes stu-
 » pides, qui étant dans le délire, rai-
 » sonnoient avec justesse, parloient
 » avec éloquence, faisoient sur les
 » sujets qu'on leur propofoit des vers
 » très-justes & très-naturels (g)».

Tous ces faits, & tous les autres de cette espece que l'on cite & que l'on pourra observer à l'avenir, ne tiennent ni aux miracles ni à la magie; la simple disposition du *sensorium* changée par la maladie opere tous ces effets; des impressions reçues précédemment, mais foibles, & incapables d'operer aucun effet sur un *sensorium* peu mobile, acquierent une nouvelle force, parce qu'il acquiert une organisation plus exquise, plus facile, mieux jouante; comme tel poids qui n'operoit aucun mouvement pendant qu'il étoit attaché à une machine rouillée, lui donne la plus grande action dès qu'elle est repolie. Tout ce que le premier écolier, tout ce que les pages avoient entendu dans le cours de leur éducation, souvent très-soignée, n'a-

(g) ST. ANDRÉ, *Lettres sur la magie*
 p. 36.

voit pas fait une impression assez forte pour leur être resté présent ; mais par le changement heureux arrivé dans leur organisation, ces légers vestiges se trouvent plus efficaces, & ils operent les plus grands effets. Il en est de même de la fille dont j'ai parlé ; des morceaux qu'elle pouvoit avoir entendu dans les maisons où elle avoit servi, des phrases latines apperçues en s'occupant à quelque service dans une chambre où l'on fait une leçon, quelques morceaux de poésies entendus dans les mêmes circonstances, des prières qu'on avoit voulu lui apprendre, mais qu'elle n'avoit pas retenu, qu'elle ne saura même plus quand l'accès sera passé, des fragmens de sermons, reparoissent alors avec force. La malade de WEPFER avoit entendu toutes les chansons qu'elle chantoit dans ses délires, mais les vestiges qu'elles avoient laissé n'étoient pas suffisans avant la maladie pour les rappeler. Quelquefois même, il a pu arriver que la maladie ait operé tous ces faits qui paroissent si étonnans, uniquement en détruisant cette extrême timidité qui en-

veloppe, qui tue en quelque façon toutes les facultés, & en donnant cette hardiesse qui les développe, qui les vivifie, je dirois presque qui les crée. J'ai vu, il y a dix huit ans, un étranger âgé alors de dix-neuf ans, qui avoit du génie, des connoissances, de l'honnêteté, mais froid, timide, taciturne, hypocondre, parlant peu, ne contant rien, ne riant jamais, qui dans la convalescence d'une fièvre maligne très-longue, acquit une vivacité, une gayeté, une volubilité singulieres; il parloit beaucoup, avec feu, avec assurance, avec la plus grande justesse & la plus grande gayeté; je n'ai jamais ouï conter plus plaisamment, plus rapidement & plus agréablement.

L'organisation d'un sot, n'est pas celle de l'homme de génie; mais que la maladie varie cette organisation, pourquoi le pâtre grossier ne pourroit-il pas acquérir la sagacité, la force, l'éloquence de *Demosthène*, comme *Demosthène* peut passer à la plus complete imbécillité. Avant que de quitter l'article de l'imagination; je dois ajouter que l'on se sert très sou-

vent d'elle contr'elle même, & quand elle a produit une erreur permanente & forte, le seul moyen de la diffiper, c'est de chercher à remplir l'imagination de quelqu'autre impression plus forte. On verra dans le chapitre de l'hypocondrie avec quel succès on peut employer ce moyen dans des cas où tous les moyens physiques ont échoué. Je prouverai dans le chapitre de l'épilepsie que l'imagination des meres ne peut avoir aucune influence sur les enfans.

ARTICLE II.

Des effets des passions.

Après avoir présenté les effets d'une attention trop soutenue & trop concentrée, & ceux d'une imagination trop exaltée, je reviens aux effets des passions sur les nerfs, & par là-même sur toute l'œconomie animale; il seroit ridicule de vouloir me renfermer dans les lésions purement nerveuses, ce seroit déchirer un tableau en lambeaux, pour n'en faire voir que la partie dont on a parlé.

§. 106. Toutes les passions peuvent se reduire aux suivantes; 1°. la joye; 2°. l'espérance; 3°. l'amour, sous lequel on peut comprendre celui de la gloire; 4°. le désir, sous lequel il faut comprendre l'ambition & l'avarice qui s'y rangent mieux que sous l'amour, puisque l'amour a des jouissances complètes, au de-là desquelles il ne désire rien, au lieu que rien ne satisfait les désirs de l'ambitieux & de l'avare, qui par là-même restent toujours désirs; 5°. la haine; 6°. l'envie; 7°. la jalousie; 8°. la colere; 9°. la tristesse, dont le dernier degré est le désespoir; 10°. la crainte & la frayeur; 11°. la honte & la pudeur; 12°. la misericorde; 13°. l'orgueil; & 14°. le rire.

Je m'occuperai de toutes dans l'ordre dans lequel je viens de les rapporter.

Plusieurs ont le double effet de produire dans l'ame une volonté forte, & de la disposer à prendre des arrangements en conséquence; mais outre cet effet qui est sans doute le but auquel elles sont destinées, puisque sans passion il n'existeroit que des déterminations foibles, une conduite mol-

le, peu de plaisirs; outre cet effet, dis-je, desqu'elles sont un peu vives, elles en ont un second que j'ai déjà indiqué dans la première partie, c'est de produire un changement dans le *sensorium commune*, indépendant de notre volonté, qui occasionne dans les nerfs une action dont les effets sont marqués sur les fonctions de l'économie animale, & c'est ce dernier effet que je dois décrire, puisque c'est principalement celui qui produit tant de maux de nerfs; mais il faut cependant faire attention que quoique ces mouvemens soient très-souvent nuisibles, ils sont aussi souvent utiles, & en général ils paroissent presque tous avoir une fin relative à la volonté que l'ame doit éprouver, ou mettre le corps dans l'état dans lequel il convient qu'il soit, vu les circonstances.

Dans la grande joye nous n'avons qu'à sentir, les vœux remplis ne laissent rien à faire pour le moment, tous les solides se relâchent, & peut-être que la diminution de la résistance par-tout laissant un plus libre cours aux esprits animaux, le sentiment en est plus exquis.

Le désir, en hâtant le mouvement des esprits animaux & du sang, rend le corps plus agile & plus capable d'opérer tous les mouvemens nécessaires pour parvenir à son but.

L'espérance, qui est de tous les états de l'ame le plus favorable au corps, lui assure une durée qui le mettra à même de jouir du bien qu'il attend.

L'espece d'abbatement moral & physique qui succede à la volupté physique, conduit au repos qui est nécessaire.

Les esprits arrêtés par la crainte, suspendent l'emploi de nos forces & par là-même nous empêchent de courir vers le danger; mais quand le danger est présent, la frayeur augmente tout-à-coup assez nos forces pour que nous puissions nous en éloigner.

En nous donnant une action prodigieuse, la colere nous met à même de repousser l'insulte qui nous irrite. On peut encore remarquer sur les passions en général, que leurs effets étant opposés, se détruisent souvent, & que par là-même l'une peut réparer le mal que l'autre a fait. Les effets de la joye & sur-tout du rire

diffèrent ceux de la tristesse : l'amour relâche , & la colere contracte : la crainte diminue le mouvement , & l'espérance l'augmente ; mais toutes ces vérités , qu'il importe si fort au Médecin de connoître , seront rendues plus sensibles par le détail des différens effets de chaque passion.

A R T I C L E III.

De la joye.

§. 107. La joye est cet état dans lequel l'ame éprouve un grand plaisir , est contente , satisfaite , heureuse ; ce n'est proprement point une passion , mais une situation morale , qui , de quelque cause qu'elle vienne , produit des effets physiques très-souvent fort sensibles , & toujours favorables quand elle est modérée ; quelquefois funestes quand elle est extrême. Elle anime l'action de l'ame même & celle de toute la machine ; elle donne des idées , elle fait penser plus vivement , plus fortement ; les yeux sont plus brillans , la circulation plus forte , plus égale , & j'ai observé très-

souvent qu'elle fait disparoitre les intermittences chez les personnes qui y sont le plus sujettes. Les sécrétions & les excréctions se font mieux, la transpiration est plus abondante, & l'on a remarqué qu'elle colore les urines chez les personnes languissantes qui les ont ordinairement crues. Les digestions sont plus aisées & meilleures, le sommeil est plus long & plus doux, les guérisons sont plus faciles, les convalescences plus courtes, la vie plus longue, & l'on a dit avec raison que c'est à ce principe qu'il faut rapporter la longévité de plusieurs hommes célèbres dont la vie étoit une course dans une carrière agréable. (h) PECHLIN vit un homme âgé & attaqué d'une forte jaunisse, avec une fièvre lente rebeller à tous les remèdes, que le plaisir de la naissance d'un fils, guérit.

(h) *Element. phisiol.* l. 17. Sect. 2. §. 5. t. 5. p. 581. ARETÉE avoit déjà bien apprécié les effets de la gayeté; *delectationis quidem hi fructus sunt, bona concoctio, carnis convenient incrementum, corporis floridus color; tristitia verò istorum contraria.* *De morb. chron.* l. 2. chap. 6. edit. fol. Leid. p. 57.

très promptement; & de simples impressions agréables qui peuvent à peine s'appeller joye, produisent les effets les plus heureux. Le plaisir que fit à M. PEIRESC une lettre du président *de THOU*, le guérit d'une paralysie dont il étoit attaqué depuis quelques tems, & qui affectoit surtout la langue, dont il recouvra si bien l'usage, dans le moment même, qu'il put chanter un hymne plaisant que M. *de THOU* avoit renfermé dans sa lettre; quelque tems auparavant, il avoit été guéri d'une affection rhumatismale, par la lecture d'une préface qui l'avoit fait beaucoup rire. CONRINGIUS fut guéri d'une fièvre tierce par le plaisir de causer avec MEIBOMIUS. *Alexandre de PALERME* guérit ALPHONSE *le sage* d'une maladie de langueur, en lui lisant QUINTE-CURCE, & la lecture de TITE-LIVE produisit le même effet sur FERDINAND V. (i).

§. 108. Mais cette même joye qui produit des effets si favorables, peut en avoir de funestes si elle devient

(i) VERDRIES *de aequilib. ment. & corpor.*

trop-vive. L'augmentation dans la force & dans la vitesse des battemens du cœur peut devenir palpitation; modérée elle avoit fait disparoitre les intermittences; excessive elle peut occasionner la plus grande irrégularité, qui dépend sans doute ou de l'irrégularité même de l'action nerveuse, ou de ce que les obstacles au mouvement du sang ne cèdent pas en proportion de l'augmentation de la vitesse. J'ai connu une femme presque septuagenaire à qui une joye vive donnoit un tremblement dans le cœur & dans l'artère, tel qu'il étoit impossible d'en compter les pulsations. Le poulmon se trouve tout-à-coup surchargé de sang, ce qui produit une légère angoisse, & un sentiment de gonflement que l'on exprime, en disant que l'on a le cœur gros & qui fait couler des larmes; l'effet physique est à cet égard le même que dans le chagrin & que dans quelques douleurs, & les larmes coulent dans des situations bien opposées, mais dans le premier cas elles coulent avec le sentiment le plus délicieux, dans le second avec le sentiment le plus amer. M. GORTER vit une fem-

me qu'une joye imprévue jetta dans un crachement de sang mortel (k).

L'agitation peut être assez vive pour donner la fièvre la plus forte; d'autres fois il survient des défaillances, quelquefois des accidens paralytiques; on a vu un homme dont le genre nerveux & les facultés avoient été affoiblis par une joye imprévue, qui tomboit souvent, s'il éprouvoit de nouveau le même sentiment, dans un bégayement considérable, & une hémiplegie complete de tout le côté droit (l); elle peut aussi égarer les facultés; & la mere de THAMAS KOULIKAN, fidele alors à son souverain, tomba dans un vrai délire pendant plusieurs jours, en apprenant que son fils avoit battu l'armée des rebelles. (m) Les observateurs & les historiens nous ont même conservé les exemples de morts subites produites par la joye excessive; on voit dans l'histoire romaine une mere qui

(k) *De perspir. insensib.* p. 545.

(l) WEBER *observat. medic.* 12. 1765. fascic. alt. p. 67.

(m) GAUBIUS, *Sermo alter.* p. 36.

avoit cru son fils tué à la bataille de Cannes, mourir de joye en le revoyant. J'ai rapporté ailleurs (n) l'histoire de *Diagoras* qui mourut de joye d'avoir vu couronner ses trois fils, & celle de *SOPHOCLES* & de *PHILIPIDES*, j'aurais pu ajouter de *DÉNIS*, morts de plaisir d'avoir été couronnés ou au moins applaudis eux-mêmes. *M. BOERHAAVE* rapporte l'histoire d'une fille dont la famille étoit dans la misere, & qui appelée aux Indes par un frere qui s'y étoit enrichi, mourut de joye en voyant les superbes effets qu'il lui destinoit; (o) & tout le monde fait, parce que tout le monde lit les éloges de *M. de FONTENELLE*, que l'héritiere de *LEIBNITZ* mourut de joye en ouvrant un vieux coffre qui se trouva plein d'argent. *LEON X*, mourut de joye en apprenant les malheurs des François. Quelle est la cause de ces morts? Est-ce une transpiration excessive des esprits animaux, comme l'ont cru *SANCTORIUS* & *NOGUES* son premier commenta-

(n) *De la santé des gens du monde.*

(o) *De morbis nervorum. p. 553.*

teur? Est-ce une apoplexie, comme la rougeur & la chaleur, pourroient, dit M. HALLER, le persuader, comme ARETÉE paroît déjà l'avoir pensé, & comme M. M. JUNKER & GAUBIUS l'affirment positivement? Est-ce que le cœur se paralyse tout-à-coup comme d'autres l'ont cru? Il me paroît qu'aucune de ces opinions n'est satisfaisante, & que l'on ne pourra vraisemblablement expliquer ces faits avec confiance, que quand on aura eu quelque triste occasion d'ouvrir le cadavre de quelqu'un mort pour cette raison. On peut croire que plusieurs causes concourent, & 1°. il est certain qu'il y a une trop grande dissipation instantanée des esprits animaux; 2°. le sang est porté avec promptitude & violence aux extrémités par la forte contraction du cœur, & n'en revenant pas avec la même vitesse, le cœur n'est pas stimulé quand il devroit l'être, il y a par là-même une défaillance; mais le cœur ne perd pas si vite son irritabilité & le retour du sang, dont le retard iroit difficilement à quelques secondes, rétablirait la circulation, si le mal ne

dépendoit que de cette cause; 3°. on peut aussi penser que le sang porté au cerveau, peut donner une apoplexie en occasionnant une hémorragie, comme on a vu qu'il en produisoit dans le poumon; mais je suis très-porté à croire que la trop forte action qu'éprouve le sensorium commun le paralyse absolument; cette paralysie est au moins aussi facile à comprendre que celle du cœur; & l'on trouvera dans la suite de cet ouvrage plusieurs exemples qui persuadent qu'une très-forte action sur cet organe peut le détruire sur le champ, ou au moins en détruire quelque partie essentielle. Les animaux même peuvent être la victime de leur joye, & je crois devoir rappeler ici un fait consigné dans des mémoires très-véridiques; „ un chien couchant que je n'avois pas vu depuis deux ans, me reconnoissant comme s'il ne m'eut perdu que depuis deux jours, vint me sauter au cou, d'où l'on me l'arracha roide mort de la joye qu'il eut de me retrouver”(p).

(p) *Mémoires du marquis de LANG. p. 283.*

De l'espérance.

§. 109. L'espérance est une joye future ; on se réjouit de l'événement heureux que l'on attend ; elle a tout les bons effets de cet état & elle n'en a aucun des inconvéniens ; parce que l'attente du bien ne peut jamais affecter aussi vivement que sa jouissance ; ainsi l'espérance est l'état de l'ame le plus favorable à la santé, & il n'y a personne qui n'ait pu en remarquer souvent tous les bons effets. On peut même observer que la forte esperance d'un grand bien , a soutenu, jusques à l'âge le plus avancé, la santé de personnes de qui les autres circonstances n'étoient rien moins que propres à la conserver.

De l'amour.

§. 110. L'amour est la passion que j'ai placé entre la joye & l'espérance, parce qu'il a beaucoup de caractères communs avec ces deux états de l'ame ; il en a aussi qui lui sont particuliers, & l'on pourroit distinguer dans ce sentiment tout ce qui dépend

de l'attention continuellement fixée sur un seul objet; tout ce qui tient au contentement du sentiment heureux (q), & toutes les peines qui peuvent être la suite d'un attachement très-fort; ainsi on ne peut pas ne le voir que sous une de ces faces, on jugeroit mal de ses effets; il faut faire attention à toutes. En l'envifageant d'abord sous son beau côté, c'est une joye continue, & il en a tous les bons effets; comme elle, il anime le poulx & il facilite toutes les fonctions; si la vivacité du sentiment est très-forte, l'action du cœur très-augmentée devient palpitation; mais cette palpitation douce, si vantée par les Poètes & les Romanciers: il donne de la rougeur, une chaleur générale, une espee de tremblement très-fort, mais point pénible, qui laisse cependant foible, parce que la foiblesse est dans tous les cas une suite de l'action augmentée. Les effets de ce sentiment sont donc heureux quand il l'est lui-même, & il n'est point si ra-

(q) Il n'est point question ici du physique de l'amour dont j'ai parlé ailleurs.

re de voir un fort attachement diffiper des maladies de langueur, qui avoient réstté à tous les remedes, parce qu'aucun remede n'augmente l'action des vaisseaux, & ne réusfit par là-même dans les maladies qui dépendent de la foiblesse de cet action, aussi bien qu'un sentiment vif, doux & soutenu. J'ai beaucoup vu un homme qui étant dans un état de consommation presque desespéré, inspira par sa douceur & son honnêteté une simple pitié à une femme charmante, qui se faisoit un plaisir de lui donner des marques de l'intérêt qu'elle prenoit à son sort; quelque malade qu'il fut, son cœur étoit encore capable de sentiment; il aima bientôt, & à mesure que le sentiment augmentoit, la maladie diminuoit; la pitié qu'il avoit inspirée devint un sentiment plus tendre, & l'amour satisfait, lui rendit toute sa santé; des bords du tombeau, il passa au lit nuptial sans aucun autre remede que l'influence d'une passion forte & heureuse. Cette même passion peut operer des changemens presqu'aussi marqués dans les facultés

facultés & dans le caractère que dans la fanté, parce qu'une volonté forte rend capable de tout, & que la plus forte des volontés, c'est celle de réussir quand on aime. *Chimon aima, puis devint honnête homme*, est une vérité fondée sur des faits, & l'on a aussi plusieurs exemples de gens, dont les facultés ne se sont développées que quand un sentiment vif a opéré ce développement. J'ai connu un jeune homme qui, âgé de plus de vingt ans, paroïsoit encore si pesant qu'il auroit été le jouet de sa société, si sa bonté & sa douceur avoient permis qu'on en fit un jouet; ignorant autant qu'on peut l'être, il ne parloit que pour dire des choses honnêtes, il est vrai, mais toujours triviales, ou il ne parloit que des choses les plus communes; il s'attacha à une Espagnole de la figure la plus agréable, mais qui ne faisoit pas un mot de françois, & paroïsoit fort peu soucieuse de l'apprendre; au bout de trente-cinq jours, il pouvoit converser en espagnol; au bout de deux mois, il avoit lû & relu tout Don Quichotte, & une multitude de piéces de théâtre en cette

Tom. II. Part. I.

P

langue ; sa conversation devint absolument méconnoiffable, il y mettoit du feu, de la chaleur, des idées, sa phyfionomie n'étoit plus la même, fes facultés engourdies prirent le plus grand effor ; je le laiffai au bout de quinze mois entierement métamorphofé ; je l'ai revu au bout de quelques années un homme véritablement intéreffant & instruit : mais des changemens de cette efpece, le plus frappant fans doute eft celui de QUINTIN ; il avoit exercé depuis vingt ans, la profeflion de maréchal à Auvers, fous le nom de Méfius ; ainfi il n'étoit pas bien jeune, quand il devint amoureux de la fille d'un peintre, qui la lui refufa, & jura de ne la donner qu'à un peintre ; il quitta le marteau pour le pinceau, & fut bientôt fi bon peintre que le pere lui donna fa fille avec grand plaisir ; il parvint à une grande célébrité, & les tableaux qui reftent de lui font encore précieux.

Un amour très-vif en occupant continuellement & fortement d'un feul objet, nuit cependant par cet excès de tenfion ; il en réfulte des veilles

opiniâtres , de l'échauffement , de la maigreur , de la foiblesse & de la fièvre ; & en général les impressions de ce sentiment , agissant plus particulièrement sur les nerfs du cœur , se manifestent singulièrement sur le pouls ; c'est aux variations du pouls qu'HIPPOCRATE reconnut l'amour de PERDICAS pour PHILA , l'une des femmes de son pere , & ERASISTRATE celui d'ANTIOCHUS pour STRATONICE , qui étoit aussi femme de SELEUCUS son pere.

§. III. Ce sentiment qui peut produire les plaisirs les plus vifs, doit également occasionner les peines les plus cruelles & les effets les plus funestes. Une femme de Sienne ne survécut point au départ de son amant, & ayant appris qu'il avoit été obligé de suivre CHARLES - QUINT , elle mourut peu d'heures après. La mort de la maîtresse de *Guillaume DE LA TOUR* le rendit fou; sa folie consistoit à ne vouloir pas la croire morte & à la chercher par-tout; enfin il mourut au bout d'un an du chagrin

de ne la point trouver (r). AIMESI de *Belinvey* mourut de douleur de ce que la princesse BARBOSSA s'étoit faite religieuse (s). TULP donne l'histoire d'un jeune homme qui devint sur le champ cataleptique, quand on lui eut refusé d'épouser la femme qu'il aimoit; (t) de MOOR vit une fille qui devint folle en apprenant le mariage de son amant avec sa sœur (u); & l'on trouvera dans le chapitre de l'épilepsie l'histoire d'une femme que j'ai vu mourir avec les symptômes les plus violens, après une passion trompée.

§. 112. Tous les goûts forts pour des objets de plaisir peuvent avoir des effets semblables à ceux de l'amour; la passion du jeu sur-tout a des rapports sensibles; & le joueur heureux éprouve presque les mêmes symptômes que l'amant content; chaleur, rougeur, palpitation, tremblement, yeux animés par le plaisir, veilles, petite fièvre, maigreur; les chagrins

(r) *Histoire des Troubadours. t. 2. p. 148.*

(s) *Ibid. p. 333.*

(t) *Observ. L. I. obs. 22.*

(u) *Patholog. cerebri ch. 24. p. 582.*

font aussi vifs, aussi impétueux, & s'ils n'ont pas des suites aussi funestes, c'est qu'ils sont toujours adoucis par l'espérance & bientôt effacés par les succès.

§. 112. L'amour de la gloire, celui du bien en tout genre, sont encore des sentimens qui ont dans leur marche & dans leurs effets de très-grands rapports avec l'amour; la plus grande ardeur pour réussir, la plus grande activité dans l'emploi des moyens, la plus grande joye dans les succès, la douleur la plus vive dans les revers; j'en ai déjà rapporté des exemples plus haut, & l'on en trouve beaucoup d'autres: P I T H A G O R E couroit les rues, dans le délire, après avoir trouvé l'égalité du quarré de l'hypoténuse, à celui des deux petits côtés; & F R A N C I A, qui avoit la passion de la gloire en peinture, mourut de chagrin, après avoir admiré la Cécile de R A P H A È L, en pensant combien il étoit éloigné de la perfection (x).

(x) De P Y L E S, *Vies des peintres*. Oeuvr. t. 1. p. 85.

On peut placer ici une remarque qui est vraie de la plupart des passions, & dont on a déjà vu des preuves plus haut, c'est que l'objet d'une passion favorite peut réveiller le sentiment éteint pour tout autre objet. Le cataleptique de TULP revint à lui, quand on lui dit qu'il épouserait sa maîtresse. M. de LAGNI qui ne parloit plus, & ne paroïssoit plus entendre, nomma encore le quarré de douze, quand on le lui demanda. Un de mes collegues ne pouvant tirer aucune marque de sentiment d'une femme fort avare, qui étoit tombée en léthargie, s'avisa de lui mettre dans la main quelques écus neufs, & elle commença à reprendre connoissance en les ferrant; & M. MORAND a vu un joueur qui ne sortit de la plus complete insensibilité; que quand on lui cria à haute voix quinte, quatorze & le point (y).

Ces faits peu importans en eux-mêmes, servent à faire voir évidemment que les impressions souvent réitérées, laissent une plus grande aptitude au mouvement dans la partie du

(y) *Opusculer.*

fenforium qui avoit servi à les transfondre; la sensibilité s'y soutient lorsqu'elle est émouffée dans toutes les autres, & elle est un moyen dont on peut se servir pour l'y réveiller.

Du désir.

§. 114. Le désir est moins une passion qu'un attribut, & un attribut essentiel, de toutes les passions; on peut cependant envisager ses effets séparément de ceux des différentes passions auxquelles il est joint, & l'on verra qu'ils dépendent de ceux de l'attention soutenue, combinés avec ceux de l'espérance ou de la crainte. L'esprit est toujours tendu vers l'objet de son désir, & de cette tension peuvent résulter tous les mauvais effets dont j'ai parlé plus haut, mais ils seroient ou fort aggravés, si la crainte se joint au désir, ou fort adoucis si l'on espere; c'est d'après ces principes qu'il faut calculer les effets de l'ambition & de l'avarice; passions qui ont plus constamment peut-être qu'aucune autre les yeux ouverts sur leur objet, parce qu'il n'y a presque point de momens où les circonstances ne puif-

font leur apporter quelque avantage ou quelque perte; l'ambitieux & l'avare désirent sans aimer, & réussissent sans cesser de désirer, parce que dès que l'on est parvenu à un but, il s'en trouve un autre derrière qui devient dans l'instant même l'objet de nouveaux désirs; on a cependant souvent des momens heureux, en voyant qu'on approche d'un de ses buts, & en sentant que l'on y atteint.

Mais si le désir trop fort & trop continu nuit, on peut cependant dire que le désir vif, mais modéré, joint à l'espérance est la base de toutes les situations heureuses; le désir immodéré & insatiable jette dans tous les maux de nerfs; le désir joint à la crainte jette dans une fièvre lente, & détruit peu-à-peu. Il faut toujours se rappeler qu'ANACREON ayant reçu de POLICRATES une somme considérable, devint avare, perdit le sommeil, l'appétit, & la gaieté; effrayé de son état, il rendit tout & redevint heureux.

La simple curiosité de voir un spectacle qui est inutile, peut être assez vive pour animer bien puissamment l'action des nerfs, puisque l'on vit en 1682, à l'hôpital général de Paris,

fix malades qui depuis plusieurs mois étoient sans mouvement, se lever & marcher, au grand étonnement de tout l'hôpital, pour voir l'Ambassadeur de Maroc (2)? La curiosité dit M. ANDRY fit dans cette occasion ce que les médicamens les plus souverains n'eussent pu operer sitôt, tant la nature a de force quand elle agit elle-même.

De la haine, de l'envie, de la jalousie.

§. 115. La haine produit une situation directement opposée à celle de l'amour, & si ces deux sentimens ont quelques effets communs, comme l'agitation & les veilles, c'est par des moyens bien différens. Les effets les plus constans, sont l'agitation, l'inquiétude, une fièvre lente, la perte de l'appétit, la pâleur, la maigreur, la cachexie, quelquefois même des symptômes nerveux plus forts; j'ai vu une femme devant qui l'on ne prononçoit point le nom d'une autre femme

(2) ANDRY *Orthopédie*. t. I. p. 98. Je rapporte le fait, il tient à ma matière, mais je pense que c'étoient sans doute des paralytiques imparfaits, qui étoient encore capables de quelques mouvemens, mais qui n'en faisoient point, manque de motifs.

P 5

qu'elle détestoit, qu'elle n'eut des défaillances & des convulsions, & MONTANUS avoit déjà vu que cette passion donnoit des vapeurs (a).

§. 116. L'envie qui est une haine gratuite, mais une haine très-forte, une haine qui peut avoir une multitude d'objets, qui par là même est toujours en action, use, détruit, consume, bien plus encore que la simple haine.

*Intactas vorat ossibus medullas
Et totum bibit artubus cruorem.*

Composée sans doute du désir qui voudroit tout avoir, du chagrin de ce que ce désir n'est pas satisfait, & de la colere contre ceux qui possèdent une partie de ce que l'on voudroit posséder, elle réunit les maux du désir, du chagrin & de la colere, elle

(a) Est-ce par haine, ou par frayeur, que le Cercopitheque tombe en défaillance en voyant seulement la peau du crocodile, BOMARE D d'h. n. & que le Singe d'ERASME prenoit des vomissemens, la diarrhée, la fièvre, une foiblesse étonnante en voyant une tortue ?

entretient dans une fièvre lente, habituelle & rongeante.

§. 117. La jalousie qui est la crainte de perdre le plus précieux des biens, tient à l'amour, à la haine, à la crainte, à la tristesse, à l'orgueil, à la colère; composée des passions les plus fortes, elle en a toutes les peines, & il ne faut pas être surpris si l'ame succombe souvent sous ces peines, & si cette cruelle passion conduit à l'empôtement, au délire, à la mort. La crainte continuelle de se voir enlever ce qu'on aime, la crainte plus affreuse d'être trahi par ce qu'on aime, la haine contre tout ceux que l'on soupçonne pouvoir penser à nous l'enlever, & on soupçonne tout le monde, l'attention continuellement fixée sur tout ce qui l'entoure, l'amour propre mortifié, jettent dans l'inquiétude la plus vive & la plus continuelle, dans le chagrin le plus amer, dans la tristesse la plus profonde; le sommeil fuit, l'appétit se perd, la bile s'arrête, elle reflue dans le sang; la jaunisse survient, les organes vitaux irrités par la bile donnent la fièvre, l'irritation des

nerfs produit des convulsions , & j'ai vu les symptômes les plus affreux se réunir pour tuer en moins d'un mois, l'homme le plus sain & le plus gay. Subjugué par la passion la plus forte & la plus aveugle , sourd à tout ce que disoient & faisoient ses amis pour le détourner d'un mariage odieux, il n'ajouta foi à rien que quand son contract fut passé ; dès ce moment ses yeux furent deffillés , comme par un funeste enchantement ; la jalousie la plus violente s'empare de son ame ; elle l'occupe tout entier , tout ce qui arrive l'inquiete , l'allarme , le désespere ; il fut hors d'état de faire benir son mariage , & tomba dans une jaunisse bientôt suivie de fièvre , de convulsions & de délire ; dans un accès de ce délire il veut & croit tuer son épouse qui n'étoit pas dans la même maison ; il imagine voir couler son sang , il s'élançe de son lit pour aller l'embrasser , se désespere de sa mort , & meurt quelques minutes après. On a vu cette horrible passion assassiner plus d'une fois en réalité , non seulement son objet , mais celui de l'amour dont elle étoit la suite ; &

elle est affreuse sur-tout chez ces nations qui font également portées par leur constitution, à l'amour & à un léger degré de mélancolie ; mais elle existe & peut avoir les effets les plus violens dans tous les pays. La femme du prince de CONDÉ mourut de jalousie, en voyant son mari s'attacher à la LIMEUIL, Demoiselle de *Catherine de MEDICIS*, CAMERARIUS nous a conservé l'histoire d'une femme à qui un accès de jalousie donna une fièvre violente, qui la tua au bout de quelques jours ; & si l'histoire de COUCY & de FAYEL n'est pas démontrée, il paroît que l'on n'a pas de doute sur celle de RAYMOND de CASTEL ROUSSILLON qui fit poignarder *Guillaume de CABESTAING* & manger son cœur à sa femme (b).

De la colere.

§. 118. La colere qui est peut-être la plus violente des passions est une haine prompte, subite, & accompagnée du désir, non seulement d'éloigner,

(b) *Hist. des Troubadours*, t. I. p. 147.

mais même de faire du mal à l'objet qui nous a nui ; elle est dans la classe des passions qui augmentent le mouvement, & elle peut l'augmenter à un degré excessif ; elle anime l'action des nerfs, du cœur, des vaisseaux, des muscles, de tous les organes sécrétaires ; quelquefois cependant en serrant tous les sphincters, elle arrête toutes les sécrétions.

Elle occasionne la fièvre, des hémorragies, des inflammations, des diarrhées, des épanchemens de bile, des fièvres malignes ; c'est la colère qui fait la force des maniaques, elle augmente celle des êtres les plus foibles, & elle est quelquefois violente, même au berceau. Les changemens qu'elle imprime sur le visage sont si frappans que la physionomie la plus agréable peut devenir affreuse ; les yeux animés, & réellement grossis sortent de leurs orbites, le visage quelquefois excessivement rouge peut devenir extrêmement pâle ; tous ses muscles sont dans un état de contraction qui en dessine tous les contours, les lèvres sont tremblantes, tout le corps est involontairement agité ; on frappe des

pieds, on brise tout ce qui se présente, on ne voit, on n'entend rien, on ne connoit personne, la respiration est gênée & entrecoupée, le pouls acquiert une vitesse étonnante, tous les vaisseaux se gonflent & crévent quelquefois; on balbutie au lieu de parler, & la salive, fouettée par les mouvemens précipités de la langue, forme une écume affreuse: quelquefois on vomit, d'autres fois on prend la diarrhée sur le champ; on devient jaune dans un clin d'œil, on tombe en foiblesse, & si l'effort du sang est extrême, il peut occasionner des apoplexies, des paralysies, des dilatations du cœur & des gros vaisseaux, la mort même la plus prompte. Outre ces effets qui dépendent de l'augmentation du mouvement, il y en a un autre plus marqué dans la colere que dans toutes les autres passions; c'est une altération singuliere des humeurs, altération qui dépend il est vrai de l'action changée dans tous les vaisseaux & sur-tout dans les vaisseaux sécrétoires, mais qui doit cependant être considérée, comme un effet d'une espee particuliere, parce qu'il de-

vient souvent cause d'effets très-singuliers.

On ferait plusieurs gros volumes, en recueillant toutes les observations des maladies produites par la colere; je me bornerai à présenter quelques-unes des plus importantes, & j'en donnerai ensuite quelques-unes de celles dans lesquelles on voit qu'elle a produit des effets favorables à la santé; ce dont on ne doit point être surpris, puis qu'une augmentation si forte de mouvement doit nécessairement operer des changemens qui peuvent être utiles, quand il y a engourdissement & relâchement dans les solides, épaisissement lent dans les fluides, & ralentissement dans les mouvemens.

§. 119. Les effets de la colere pouvant, comme on l'a vu, se rapporter à la circulation augmentée, à la bile séparée trop abondamment, à la bile arrêtée & repassée dans le sang, au spasme, à la paralysie & à l'altération des humeurs; on verra que tous les accidens maladifs qui font la suite de cette passion devenue trop vio-

lente, se rapportent à quelqu'une de ces causes.

J'ai vu un enfant qui, dès l'âge de quatre ans, éprouvoit une hémorragie du nez toutes les fois qu'il se fachoit. L'hémoptisie est aussi une suite de la même cause, j'en ai cité des exemples dans un autre ouvrage (c), HIGMOR en a vu une considérable chez une jeune fille, (d) & Boris GUDENOW Czar de Russie, au commencement du siècle passé, s'emporta avec tant de fureur contre SIGISMOND Roi de Pologne, qu'il fut attaqué d'un crachement de sang que rien ne put arrêter. PECHLIN, cet observateur si exact, a vu des hémorragies, après la colere, par les oreilles, par l'utérus, par la peau même (e); FICK parle d'une femme à qui chaque accès de colere occasionnoit un flux hémorroidal abondant; BORELLI a vu couler des larmes de sang (f), & dans son agitation contre les Turcs, aux-

(c) *Maladies des gens du monde* § 23.

(d) *Disquisition. Anatom.* p. 172.

(e) *Lib. 3. obs. 25. p. 458.*

(f) *Cent. 2. observ. 56.*

quels il alloit livrer bataille, SCANDERBERG prit une hémorragie par les levres (g). La même cause qui produit l'hémoptysie & les autres hémorragies peut occasionner des inflammations ; on en a vu résulter une pleurésie très-forte (h), & des maladies chroniques du poumon ; SENNERT avoit déjà remarqué que la colere souvent réitérée conduit à l'étiſie. M. ZIMMERMAN parle d'une femme qui avoit une toux très-forte dès qu'elle étoit contredite, & Van HELMONT vit un homme qui ayant reçu un affront public, d'une perſonne dont il ne pouvoit tirer aucune eſpece de ſa'iſfaction, fut attaqué d'un aſthme qui faiſant des progrès rapides, le tua au bout de deux ans (i). Les dilatations des gros vaiſſeaux, celles du cœur même peuvent être la ſuite de cette paſſion. HARVEY rapporte l'hiſtoire d'un homme qui ayant été obligé de retenir une violente co-

(g) LIBAVIUS *de cruentatione cadaverum*, p. 302.

(h) BIERLING *theſes prædica.* caſ. 38.

(i) *Ortus medicin.* 4°. Amſt. 1652. p. 291.

lere, dans une circonstance parfaitement semblable à celle dont je viens de parler, tomba dans une oppression & une douleur de cœur qui, augmentant peu-à-peu avec des symptômes cruels, le conduisirent enfin au tombeau. Les *arteres jugulaires* paroissent aussi grosses que le pouce pendant sa vie, & après sa mort HARVEY trouva le cœur, les oreillettes, les gros vaisseaux, aussi gros que dans un bœuf (k); & DIONIS rapporte le cas de M. DUBUISSON, capitaine de vaisseau, qui à l'âge de trente ans, après une violente colere, commença à éprouver de l'oppression, accompagnée d'un violent battement de cœur, d'un sentiment de picotement sous le sternum, & d'un pouls rude & fréquent; ces accidens faisoient des progrès lents, mais redoubloient dans les mauvais tems & dans les circonstances pénibles; il s'y joignit des assoupissemens fréquens, dont les réveils étoient marqués par des douleurs de cœur insupportables; cet état empi-

(k) *Exercitat. alter. ad RIOLANUM.*
Oper. omnia. 4°. Lond. 1766. p. 127.

ra pendant treize ans, & l'on trouva l'oreillette gauche plus grosse que la tête d'un enfant nouveau né (1). C'est encore en augmentant l'action du sang que la colere produit l'apoplexie, cette maladie que M. HOFMAN & d'autres Médecins, appellent hé-morragie du cerveau. DRELINCOURT vit un homme qui s'étoit emporté en se mettant à table, tomber apoplectique & mourir sur le champ; les ventricules du cerveau se trouverent pleins d'eau (m); & je tiens d'un ancien Médecin qui avoit suivi long-tems les armées impériales (n), un fait dont il avoit été témoin; un soldat avoit reçu d'un supérieur des coups de bâton qu'il ne pouvoit pas lui rendre, il en mourut sur le champ de colere, & on trouva son cerveau rempli de sang & d'une sérosité jaunâtre.

M. BUCHAN, célèbre Médecin d'Edinbourg, a vu une femme à qui un

(1) *L'anatomie de l'homme* p. 722.

(m) *Sepulcr.* t. I. p. 88.

(n) Feu M. CHAILLET célèbre Médecin à Neufchatel.

violent accès de colere donna une apoplexie fanguine , elle sentit dans le moment même une douleur extrême , comme si on lui eut plongé un poignard dans la tête , ensuite elle tomba dans l'affoupissement, son pouls s'affoiblit très-considérablement & devint fort lent ; les secours qu'on lui administra la conserverent en vie environ une quinzaine de jours ; & quand on ouvrit la tête , on trouva une grande quantité de sang épanché dans le ventricule gauche (o).

HARDERUS vit une femme que la colere rendit apoplectique, & qui mourut dans les convulsions ; & j'ai vu , comme M. LORRY, une femme si mobile que la plus légère contradiction la faisoit évanouir ; (p) cet habile médecin cite le cas effrayant d'une femme honnête, qui ayant paru en public dans un habillement peu convenable , fut si irritée par les propos indérens que cet habillement lui attira , de la part de jeunes libertins , qu'elle tomba morte (q). Ces

(o) *Domestic. medicin.* p. 519.

(p) Tom. I. p. 37.

(q) lb. p. 34.

358 DES CAUSES

faits fussent pour prouver combien GALIEN s'étoit trompé, en croyant que la colere ne tuoit jamais (r).

La paralysie dépend des mêmes causes que l'apoplexie; ainsi on a dû l'observer après des coleres.

VALERE MAXIME rapporte déjà l'histoire d'une Athénienne qui, en se fâchant, perdit absolument la parole, & j'ai vu une fille qui en se disputant, à l'âge de sept ans, avec une de ses amies, sur la couleur du lacet qu'elles employeroient pour leur poupée, sortit de sa chambre si violemment irritée, qu'elle tomba apoplectique à la porte, & elle est restée toute sa vie paralytique de la main gauche.

FABRI de *Hilden* a vu un accès de colere jetter un blessé, qui touchoit à sa guérison, dans une fièvre accompagnée de phrénésie qui le tua le quatrième jour; chez un autre blessé, la colere rappella l'hémorragie & la rendit incurable; il parle aussi d'un homme qui avoit un ulcere dans l'urethre, à qui chaque accès de colere donnoit

(r) *De symptomatum causis.*

de la fièvre, de l'insomnie & une si forte irritation dans ce canal, qu'il pouffoit quelquefois des cris de douleur pendant deux jours; chez un quatrième malade elle rouvroit un ulcère parfaitement cicatrisé; il a vu aussi un homme à qui la colère donnoit toujours une fièvre éphémère ou une fièvre tierce (s).

Cette même cause qui produit tous ces accidens fâcheux, en produit un beaucoup plus léger, mais beaucoup plus fréquent, c'est le gonflement & la rougeur du visage; ces accidens sont sur-tout apparens chez les femmes qui deviennent quelquefois de couleur cramoisi, jusques à la racine des cheveux; celles qui ont la peau très-délicate ont même souvent, après s'être fâchées fortement, des taches rouges, brunes, noires, enfin de véritables échimoses (t), & le gonfle-

(s) *Cent. I. Obs. 17. 18. Epistol. I. p. 958. Cent. 5. obs. 75.*

(t) L'immortel Auteur de Télémaque, dont tous les tableaux sont si vrais, a bien vu cet effet de la colère, & l'a rappelé en parlant de celle de Calypso, *ses joues*

ment du visage le laisse quelquefois dans une espece de flétrissure qui dure souvent pendant quelques heures. Ce gonflement joint à la défiguration que produit le spasme, altere la physionomie au point de rendre méconnoissable, & c'est la dessus que STORÆUS conseilloit de présenter un miroir aux gens en colere, comme le moyen le plus sûr de les appaiser sur le champ. C'est à ce même principe (u) que l'on doit rapporter le rouge qui paroît sur le cou des coqs d'inde, quand ils sont irrités, & le changement de couleur du caméléon.

Les fausses couches en font encore une suite : il n'y a point de Médecin qui n'ait pu s'en assurer par lui-même ; & j'ai connu une femme qui se blessa quatre fois dans deux ans, entre le troisieme & le cinquieme mois, après des emportemens. Chez des femmes très-déliçates, une légère vivacité peut produire le même effet.

§. 120. On peut placer les érépelles

semblantes étoient couvertes de tâches noires & livides.

(u) HALLER Elem. phys.

nelles parmi les maladies qui dépendent de l'augmentation de la circulation, & parmi celles qui dépendent du dérangement du cours de la bile. FALLOPE cite une femme qui ne se fâchoit jamais qu'elle n'eut un éréthelle au visage (x); les femmes y sont sur-tout très-exposées si elles se fâchent à l'approche des regles; & les accidens produits par l'augmentation de la sécrétion, ou par les resserremens des couloirs du foye sont très-fréquens. PECHLIN a très-bien remarqué que la bile est l'humeur sur laquelle la colere paroît avoir le plus d'action. Portée tout-à-coup en abondance dans le duodenum, elle l'irrite & occasionne ou des vomissemens, ou une diarrhée. CAMERARIUS avoit vu une femme à qui le plus léger mouvement de colere faisoit rendre tous les alimens qu'elle avoit dans l'estomac, & beaucoup de bile; & comme elle se fâchoit très-souvent, elle détruisit si complètement son estomac, que les vomissemens devinrent habituels. FABRI de Hilden a vu une femme qu'un

(x) *Oper. omnia.* fol. 1584. p. 761.

Tom. II. Part. I.

Q

accès de colere purgeoit comme une médecine, & l'on trouve dans les *Mémoires des curieux de la nature* la singuliere observation d'un maître d'école qui étoit obligé d'aller à selle, dès que les écoliers le faisoient (y). C'est sans doute ce même afflux de bile qui fit sortir, après une forte émotion, (z) chez une femme que je vis peu de temps après, une assez grande quantité de ver solitaire dont elle ne savoit point qu'elle fut attaquée.

La bile peut acquerir assez d'acreté pour irriter fortement les intestins, occasionner de violentes coliques, des inflammations même, & laisser une supuration. TULP a vu un misérable mortel en peu de jours, être la suite immédiate d'une violente colere (a). Les diarrhées sont aussi très-

(y) *Append. ad de cur. secund. ann. 5.*

P. 57.

(z) Les malades disent également qu'ils ont eu une émotion, pour dire qu'ils ont eu un grand plaisir, un chagrin, une frayeur ou une colere, & en effet on est ému dans tous ces cas, & on l'est à proportion de sa mobilité; il y a des personnes pour qui tout est émotion.

(a) *La 2. ch. 41.*

fréquentes , & c'est sur ce principe sans doute qu'un Médecin ingénieux, qui n'avoit pas pu venir à bout de purger un malade , ordonna à son valet de chambre de ne lui donner la médecine qu'après l'avoir mis en colere ; mais cette même inertie qui le rendoit si peu sensible à l'effet des purgatifs , le rendoit peu irascible , & le valet de chambre désespéroit de remplir sa commission , quand un plaideur entra pour l'informer ; il étoit en habit de tafetas , & parloit avec chaleur , le bruit de son habit inquiéta le malade , le valet s'aperçut qu'il étoit en colere , il lui donna le remede , & le succès en fut complet (b).

Quand au lieu d'augmenter la sécrétion & l'excrétion de la bile , la colere en agissant sur les extrémités des organes sécréteurs & excréteurs , ne la laisse point passer dans les intestins , mais l'arrête dans ses propres vaisseaux , dans lesquels la stagnation l'épaissit bien vite , ou la fait repasser dans la masse du sang ; il en résulte ou des jaunisses , ou des maladies

(b) *Anecdotes de médecine.*

Q 2

très-graves du foye. M. VALCARENGHI rapporte le cas d'un homme âgé qui, après une forte colere, devint sur le champ jaune; dès ce moment il eut la bouche seche, ses selles furent grises, ses urines extrêmement colorées, il éprouva au bas de l'hypocondre droit, une petite tumeur qui fit peu-à-peu des progrès, mais resta toujours mobile & ne lui occasionna aucune douleur; son pouls s'affoiblit & ses forces diminuoient; au bout de six semaines, il eut de la fièvre, il fut altéré, ses forces se perdirent tout-à-fait, & il mourut à la fin du second mois. Le foye se trouva rempli de tubercules, & la vésicule du fiel étoit si grosse qu'elle avoit une palme de diametre, & étoit remplie d'une bile absolument noire; c'est elle qui formoit la tumeur que l'on avoit senti au bas de l'hypocondre. Des jaunisses moins fortes sont très-fréquentes, & PECHLIN, qui a si bien vu tous les effets des passions, remarque qu'après des coleres on est presque toujours un peu jaune, & que cette teinte décele souvent les vivacités

des femmes, chez qui la transparence de la peau la rend plus apparente.

Les calculs de la vésicule du fiel font une autre suite de la colere, qui peut avoir lieu toutes les fois que la bile croupit, & qui arrivera fréquemment si le spasme ferre le conduit cholédoque; aussi l'on a remarqué avec raison qu'il devoit se former principalement, quand la colere est suivie de la tristesse & de la crainte, qui arrêtent l'évacuation de la bile, dont la colere a produit une plus grande séparation; & en effet, ce passage subit d'une passion qui porte la plus grande action par-tout, à d'autres qui ralentissent tous les mouvemens, ne peut qu'être funeste (c), & plusieurs des observations que j'ai rapportées plus haut, prouvent que la colere reprimée produit souvent des effets plus funestes que si elle eut été abandonnée à elle-même. J'ai vu une suite de maladies du foye & de la vésicule produites par une forte colere, à laquelle succéda sur le champ une honte plus forte de s'être fâchée. La

(c) PECHLIN *ibid.*

colere laisse souvent un sentiment douloureux au haut de l'hypocondre gauche.

§. 122. C'est encore à la bile séparée trop abondamment, & peut-être en même temps altérée, croupie & corrompue dans les intestins, ensuite en partie repompée & portant son infection dans le sang, qu'il faut attribuer ces fièvres intermittentes, remittentes, putrides, malignes, qui succèdent souvent à la colere jointe au chagrin, & qui sont presque toutes d'un mauvais caractère. (d) M. STAHL a vu plusieurs exemples de fièvres mortelles, après des coleres étouffées.

§. 122. Tout le corps de l'homme en colere est dans un état convulsif; l'enfant qui se fâche prend des convulsions, la femme délicate en prend aussi très-aisément, mais qui se dissipent souvent sans suites fâcheuses, & qui d'autres fois en ont de funestes. M. COLLIN vit dans son hôpital, une femme en pleine convales-

(d) HOFMAN dans différens articles, & sur-tout de *purgantibus post iram venenô.*

ceñce qui s'étant fâchée contre la garde, prit un accès de convulsions dans lequel elle mourut (e); & l'on verra dans le chapitre de l'épilepsie des exemples de cette maladie produite par la colere.

On doit rapporter aux dérangemens convulsifs, l'irrégularité dans le pouls; elle avoit déjà été remarquée avant PECHLIN, & il l'a vue rester très-forte pendant deux ans après une vive colere. ZACUTUS vit une femme prendre une forte palpitation, & mourir presque sur le champ (f). Un dérangement dans les yeux, après une colere, qui faisoit voir tous les objets doubles, & celui qui les avoit altéré, de façon que l'on ne voyoit que pendant le jour, sont encore une suite des lésions nerveuses produites par cette violente passion (g).

Si le spasme porté sur les vaisseaux urinaires, il en suspend les fonctions, & cette suspension peut être mortelle:

(e) *Annals. medic. tert.* p. 23.

(f) *Praxis admiranda* l. I. obs. 142.

(g) *Thef. medic. pract. Collect. Hall.* t. I. p. 332. & 364.

j'ai vu un homme âgé de septante sept ans qui ayant reçu une lettre qui l'irrita & le laissa mal à son aise, deux jours après n'urina presque plus, & le peu d'urine qu'il rendoit étoit couleur d'encre; je ne le vis que le troisieme jour; la suppression fut bientôt totale, le hoquet, le dégoût, le vomissement, l'enflure des jambes survinrent, & il se fit un dépôt à la langue, qui la grossissant rapidement, étouffa le malade le dix-septieme jour.

§. 124. Un dernier effet de la colere, c'est d'altérer considerablement les humeurs; on voit les enfans & les femmes délicates rendre une bile absolument verte, & un enfant fut si véritablement empoisonné par le lait de sa nourrice, qui avoit eu une violente colere, qu'il rendit du sang par la bouche, les yeux, les narines, les oreilles & le fondement (h). Des observations bien démontrées attestent que la salive des animaux irrités devient extrêmement dangereuse, & opere comme un poison.

(h) *Element. physiol. t. 5. p. 583. ex ALBINÓ.*

§. 124. Après avoir décrit tous les ravages que produit la colere, il faut se rappeler ce que j'ai déjà dit, qu'il y a des circonstances, & je les ai indiquées, dans lesquelles elle produit des changemens favorables. Le Chancelier B A C O N avoit très-bien vu qu'elle pouvoit être utile, comme tous les remèdes qui produisent une forte chaleur, (i) & dès les premiers tems de la médecine, HIPPOCRATES, à qui le génie a souvent tenu lieu des connoissances qu'il ne pouvoit pas encore avoir, avoit déjà jugé qu'elle pouvoit être utile pour ranimer la nutrition & redonner de la couleur; il l'avoit conseillée à une femme qui nourrie de mauvais légumes pendant un tems de disette, éprouvoit des douleurs de genou & une grande foiblesse dans les jambes (k). AETIUS adopte aussi l'idée d'HIPPOCRATES (l); un historien rapporte que la femme de l'Empereur PALÉOLOGUE second, le guérit d'une ma-

(i) *Historia vita & mortis* vers la fin.

(k) *Epidem.* L. 2. Sect. 4.

(l) *Tetrabibl.* L. Serm. 4. ch. 33.

ladie de langueur, en le fâchant très-souvent, de propos délibéré, par une contradiction continuelle (m); & parmi les conseils que CRATON donnoit à un Prince attaqué de paralysie; on trouve celui de se fâcher quelquefois (n). Les actes de Copenhague attestent qu'un jeune homme muet depuis quatre ans, recouvra la parole en se fâchant contre une vieille femme, qui l'avoit déjà maltraitée très-souvent (o). SCHULZE a vu la colere guérir d'autres paralysies (p), & PECHLIN parle d'un homme attaqué de paralysie d'un des muscles sterno-mastoïdiens, qui faisait que la tête se portoit toujours d'un côté, & chez qui ces muscles recouvroient assez de force pour tenir la tête droite pendant quelque tems, quand il étoit animé par la colere ou par le vin. Une suppression très-invétérée des regles fut

(m) FICK de ira efficaciâ. Jenæ 1718.

(n) *Confil.* l. 6. Premier Médecin de trois empereurs, il avoit été bien à même d'observer les effets des passions.

(o) Vol. 1. obs. 71.

(p) *Confil. Med. Conf.* 50.

terminée par une violente colere (q); on a vu la goutte guérie par le même moyen; VALERIOLA guérit un homme d'une fièvre quarte, rebelle à tous les remèdes, en le fâchant; & BORRICHIVS & SCHENCK ont vu la même chose.

Il seroit inutile d'accumuler un plus grand nombre d'exemples, & si l'on fait attention que la colere agit en poussant les esprits animaux avec une grande force dans tous leurs canaux, on comprendra qu'elle peut en rétablir le cours dans des parties où ils ne passeroient plus, & guérir par là des paralysies; & en ranimant l'action des fibres musculaires, elle peut mettre en mouvement des humeurs dont la stase produisoit une multitude d'accidens.

L'habitude diminue la violence de ses effets; & c'est sans doute la passion qui peut se réitérer le plus souvent sans détruire; elle est bien moins funeste que le chagrin; on a vu les personnes les plus irascibles parvenir au plus grand âge & tourmenter pen-

(q) SILVIUS *prax. medic.* l. 3. ch. 3.

dant tout un siecle ceux qui les entouroient.

De la tristesse.

§. 125. Chagrin & tristesse ne sont dans le premier sens des mots qu'une même chose ; mais le chagrin désigne ordinairement une tristesse vive, subite, & d'autant plus forte qu'elle est imprévue ; la tristesse est durable, c'est un chagrin prolongé ; on dit cet événement lui a fait le plus grand chagrin, & sa tristesse se soutient. L'ame occupée d'une idée triste paroît abandonner le corps, toutes les fibres tombent dans le relâchement, l'action du cœur s'affoiblit, le pouls se ralentit, il est languissant, petit, souvent intermittent ; on a des palpitations, on éprouve quelquefois un froid extrême ; on se sent le cœur ferré parce qu'il est trop tendu, son action est troublée, suspendue, ce qui donne des défaillances ; quelquefois même elle est totalement & mortellement arrêtée. Le poumon s'engorge, on est oppressé, & dans les cadavres des personnes tuées par le chagrin, on a trouvé le cœur & les poumons surchargés de

fang; (r) ou si le cœur est ferré par le spasme, ce sont les oreillettes & la veine-cave qui se dilatent, comme l'a remarqué M. SENAC. M. LIEUTAUD a vu la veine-cave monstrueusement dilatée chez un homme qui avoit eu beaucoup de chagrins (s); & ALBERTINI avoit déjà observé que le chagrin produit plutôt des dilatations dans les veines que dans les artères. Les soupirs, les larmes, les sanglots sont les suites de cet arrêt du sang dans le poumon. Le moment qui précède les larmes est le plus cruel, parce que c'est celui où la tension du poumon est la plus forte; on est soulagé quand elles arrivent, parce que le poumon commence à se dégorger, & à recouvrer son action. Si elles ne peuvent pas couler, si le poumon reste trop longtems dans l'état d'inspiration, si ces expirations courtes, répétées & sonores qui forment les pleurs n'arrivent pas, on reste dans l'angoisse la plus pénible, & l'extrême douleur qui jette dans cette angoisse, empêche les pleurs. HERODOTE rap-

(r) Boneti Sepulchret. t. I. p. 899.

(s) *Hist. anatomic. Medic.* t. I. p. 135.

porte déjà que PSAMMENITE trop affligé de l'esclavage de sa fille & de la mort de son fils pour pouvoir pleurer, ne versa des larmes que quand il vit un de ses anciens amis tombé dans la misère & réduit à demander l'aumône (t), & l'on voit tous les jours que les larmes n'arrivent que quand la douleur s'affoiblit.

L'estomac & les intestins ne fonctionnent plus, on perd l'appétit, le mouvement péristaltique paroît se déranger entièrement, la bile ne coule pas, elle s'épaissit, il se forme des obstructions, souvent des concrétions bilieuses, on éprouve des gonflemens, des constipations opiniâtres, d'autres fois des diarrhées encore plus opiniâtres, qui dépendent ou de ce que la transpiration ne se faisant pas, l'humeur reflue sur les intestins, ou de ce que l'absorption des vaisseaux lactés n'a plus lieu; la circulation languit dans tous les vaisseaux abdominaux, le sang croupissant s'altère, la partie la plus ténue se dissipe, & la partie lymphatique & la partie rouge s'adu-

(t) T. I. p. 373.

nant & se corrompant, forment ce genre d'obstructions que l'on appelle *l'atrabile*, qui dégénere souvent en *maladie noire*. Toutes les sécrétions se font mal, & il peut résulter des changemens singuliers dans les humeurs, puisque l'on a vu un homme naturellement très-gai, qui s'il a du chagrin, rend une urine qui a une très-forte odeur de violette (u); quelquefois l'inspiration cutanée augmente. Les sens & sur-tout la vue s'éteignent, le sentiment peut même se perdre totalement, on tombe dans l'anæsthesie, la catalepsie, la paralysie, les convulsions; souvent dans un rire convulsif, douloureux & angoissant. On perd le sommeil; la cachexie, le marasme, la fièvre lente & tous les maux de langueur arrivent bientôt.

Les changemens extérieurs que le chagrin produit sont frappans, les muscles du visage s'affaiblissent, ils sont moins tendus, la peau se ride, on paroît maigri & décharné au bout

(u) ELLIOT de *medicament. stimulant.*
P. 46.

de quelques heures, & cela par une fuite de ce principe établi plus haut, que dès que l'action nerveuse est affoiblie, les muscles perdent de leur consistance & de leur fermeté; il survient un changement marqué dans les yeux, on pâlit, on jaunit, & la transpiration se faisant mal, la peau s'altère singulièrement; elle devient sèche, chagrine, écailleuse. Les historiens & les observateurs sont remplis d'exemples des effets du chagrin, & il y a peu de gens qui ayent le bonheur de n'en avoir jamais ressenti aucune atteinte.

J'ai connu une femme que de violentes convulsions dans les yeux avoient rendu aveugle, & qui ne pensoit jamais à son état, sans éprouver de légères convulsions dans tout le corps. STAAHL vit une mere qui ayant appris par une lettre la mort de son fils, tomba d'abord dans une défaillance, qui dégénéra en apoplexie la tua rapidement (x); & l'histoire nous a conservé un bel exemple des funestes effets de l'amour filial

(x) *De passionibus animi thes. 23.*

attristé; *Louis de BOURBON*, dont le pere, le Comte *de MONTPENSIER*, étoit enterré à Pouzolles, ayant quelques années après fait ouvrir sa tombe, pour avoir le plaisir de le voir, ce spectacle fit sur lui une impression si vive & si forte qu'il expira sur le champ (1). Un ami de *M. GAUBIUS* ayant appris à Leyde que son frere venoit de mourir à la Haye, monte sur le champ en voiture pour s'y rendre, il arrive, l'envisage, le chagrin le faisit, il s'affoiblit, s'assied, tombe mort, & on les enterra ensemble (2). *VALENTINE de Milan* mourut de douleur de ce que l'on ne vengeoit pas la mort de son mari le duc *d'Orléans*; *Marguerite d'Ecosse*, Dauphine, de ce qu'on avoit soubçonné sa vertu (a), & *FERNEL* du regret d'avoir perdu sa femme (b).

Une lettre très-vive de l'université de Paris attrista si fort *CLEMENT VII*.

(1) *Ecole militaire* t. I p. 6.

(2) *Sermo academ. alter.* p. 27.

(a) *HENAUT Abr. Chron.* t. I p. 363. & 383.

(b) *Sepulchr.* t. 3. p. 220.

qu'il mourut de chagrin trois jours après (c), & les Cardinaux de PELLEVÉ & de PLAISANCE moururent de douleur des prospérités d'HENRI IV (d); CHARLES IX de Suede de regret d'avoir perdu une bataille. Le dégoût que Louis XIV. témoigna pour le poëme de la Lune de ST. AMAN donna la mort à ce Poëte; RACINE même n'eut pas la force de soutenir la disgrâce, & le marquis de LOUVOIS s'étant appercu qu'il alloit y tomber, rentre chez lui le cœur ferré, demande un verre d'eau, se jette sur un fauteuil, balbutie quelques mots & expire.

Ces exemples rappellent le brave RAISCIAC qui ayant admiré la valeur de l'ennemi qu'il vient de terrasser, tombe mort en découvrant que c'est son fils, & cette jeune femme qui arrivant auprès de son mari mort, *le regarde, soupire & meurt en l'embrassant.*

L'ame attristée à ce degré suspend si complètement le cours des esprits animaux, que le sang arrêté dans le cœur & dans les poumons termine

(c) MILLOT *hist. de Fr.* t. 2.

(d) BURY *hist. de Henri IV.* t. 2. p. 299.

toute action vitale. Mais l'arrêt n'est pas toujours aussi complet, & les suites ne sont pas toujours aussi promptes. VIRIDET vit un marchand à qui un chagrin violent occasionna un serrement de cœur auquel succéda une vive douleur au creux de l'estomac, qui alla toujours en augmentant, & que l'on attribua toujours à l'estomac; on ordonna beaucoup de remèdes, tous d'après ce principe erroné, & tous aggravèrent le mal, dont VIRIDET, qui ne vit le malade que trois jours avant sa mort, reconnut la véritable cause à l'état du poulx, & l'ouverture du cadavre la démontra; le cœur étoit deux fois plus grand qu'il n'auroit dû l'être, & toute la cavité gauche pleine de sang fortement coagulé. (e) J'ai vu une mere tendre que la mort d'une fille chérie jetta dans une fièvre lente, qui la conduisit à une étisie dont rien n'a pu ralentir la marche; & je me suis déjà plaint, il y a plus de vingt ans, que les maladies occasionnées par le chagrin étoient presque toujours fâcheuses. On peut remarquer assez générale-

(e) *Traité du bon chile*, t. I. p. 29.

ment que les personnes attaquées de maladies de langueur ne guérissent point, si elles ont du chagrin, dont un effet assez constant est le crouppissement de la bile, qui souvent se durcit, ce qui produit des obstructions très-opiniâtres dans le foye & des calculs dans la vésicule. J'ai vu résulter de cette cause les jaunisses les plus opiniâtres avec la démangeaison la plus insupportable; d'autres fois des maladies cutanées les plus rebelles. M. VIRIDET vit une femme que deux ans de chagrin tuèrent, & dans la vésicule de laquelle on trouva dix-sept calculs dont l'un étoit plus gros qu'un dez à jouer (f); & AVERSBACH célèbre praticien à Leipfich, dans le seizième siècle, disoit, au bout de cinquante ans de pratique, que les inquiétudes & les chagrins tuoient la plus grande partie de ses citoyens (g).

On comprend que les nerfs sont aussi souvent la partie la plus affectée par le chagrin; & si ces premiers accidens sont mal conduits, quelques

(f) *Traité du bon chile. t. 2. p. 631.*

(g) ERNTEL. *Varfavia physice illustrata*
p. 168.

légers qu'il fussent d'abord, ils peuvent devenir très-graves. J'ai vu une femme à qui une violente affliction avoit occasionné quelques affections nerveuses que l'on traita par la saignée & les purgations reiterées, & qui augmentèrent si fort que pendant sept mois la malade passa souvent plusieurs jours, & une fois neuf jours entiers, avec la machoire si absolument fermée qu'il étoit impossible de l'ouvrir; d'autres fois on pouvoit ouvrir la machoire, mais la langue étoit si fortement redoublée sur elle même, qu'il n'y avoit pas moyen de la dédoubler, & que l'on ne pouvoit rien faire avaler. J'ai vu une servante très-robuste qu'un chagrin jetta dans un assoupissement si fort, que pendant trente heures rien ne put l'en tirer; elle rendoit les excréments & les urines sans s'en appercevoir, & elle avoit de tems en tems de certains mouvemens convulsifs; comme le poulx étoit fort dur & plein, de façon à me faire craindre qu'il ne se fit une stase dans le cerveau; je fis faire une saignée qui diminua un peu la force de l'assoupissement, & n'ordonnai au-

cun autre remede ; elle se réveilla peu-à-peu , mais elle resta si foible , que pendant cinq ou six jours elle ne pouvoit manger seule ; ensuite elle se remit parfaitement , & je suis persuadé que l'usage des émétiques ou des purgatifs auroit détruit sa santé pour toujours. CAMERARIUS vit un homme à qui la mort de son fils causa un si violent chagrin , qu'il devint successivement paralytique de tous ses membres (h). J'ai vu souvent des hommes dans la force de l'âge , tomber , après des chagrins soutenus , dans un état de langueur qui n'avoit pas d'autre cause ; d'abord ils s'affoiblissent & perdent l'appétit , ensuite ils éprouvent un dégoût affreux occasionné par la corruption de la bile , leur teint devient jaune , les jambes enflent , ils ont une soif que rien ne peut appaiser , une inquiétude dont rien n'approche , qui

* (h) *De efficaciâ animi pathemat.* p. 17.
La tristesse agit sur les animaux même , & les chasseurs savent que les fumées des cerfs qui ont eu de l'ennui sont en nœuds , ce qui démontre le spasme des intestins.

les rend insupportables aux autres & à eux-mêmes, & qui va quelquefois jusques à une espece de délire.

§. 126. Le dernier degré de tristesse est le désespoir; & de toutes les tristesses la plus affreuse est celle du repentir, qui n'osant point se plaindre, ronge tacitement & tue. VIRIDET parle d'une demoiselle que les remords de n'avoir pas donné assez de soins à une personne qui étoit morte, jetterent dans une folie qui dura huit mois, pendant lesquels elle fut continuellement tourmentée par cette idée; & j'ai vu le remors tuer un homme très-fort dans cinq semaines; le sommeil l'abandonna totalement, & il ne pouvoit prendre qu'un peu de lait & d'eau mêlés; l'eau seule lui donnoit une crampe d'estomac & il la rendoit, le lait pur lui repugnoit; il n'eut que deux selles pendant tout ce tems, il maigrissoit d'un jour à l'autre, sa peau devenoit exactement friable; pendant les premières semaines, il passoit quelquefois vingt-quatre heures à s'agiter continuellement dans sa chambre; quand il n'eut plus la force de marcher, il se rouloit, d'autres

fois il étoit auffi longtems fans changer d'attitude; mais les dix derniers jours il perdit totalement les forces & ne put pas fortir du lit; il n'avoit plus la force de voir, d'entendre & de parler. Son poulx qui avoit été agité & irrégulier les trois premières semaines, fe ralentit les quinze derniers jours & fe perdit peu-à-peu; il eut des mouvemens fpafmodiques très-forts les cinq derniers jours; & fréquemment du délire; l'idée d'effayer quelques remedes lui étoit odieuse. THÉODORIC après avoir fait mourir BOECE, SYMMAQUE, & d'autres innocens, éprouva des remords vifs, qui le jetterent dans la mélancolie la plus noire, dont il mourut au bout de quelques tems. CHARLES IX tomba dans le marafme & la fièvre lente, il eut des convulfions, des accès de phrénésie & des hémorragies par la peau qui annoncent, ou les plus grandes angoiffes ou la diffolution du fang la plus complete. ELIZABETH après avoir fait décapiter le Comte d'ESSSEX tomba dans une langueur qui la conduifit lentement au tombeau,

beau ; mais ayant appris qu'il lui avoit fait demander sa grace & qu'elle l'avoit ignoré , elle passa à un état de désespoir qui la tua promptement. Le poison du remords , du chagrin & de la crainte confuma CROMWEL , & la plus chérie de ses filles mourut de désespoir d'avoir un tel père ; à ces exemples on peut ajouter celui que rapporte M. NICHOLS , & qui est bien frappant , quoiqu'il paroisse dépendre de la honte de l'infamie , plus peut-être que du remors. Une femme d'un génie ferme , surprise en adultère & frappée de la honte du divorce pour cette cause , périssoit rapidement de douleur , de chagrin & de fièvre ; ayant obtenu le pardon de son mari au moment où elle paroissoit à l'agonie , elle se remit peu-à-peu & se remit très-bien ; son mari lui ayant alors fait dire qu'il alloit demander son divorce , elle répondit , je n'ai donc qu'à mourir , & son poulx s'affoiblissant peu-à-peu , sa respiration s'embarassant , elle fut en effet morte au bout de quelques heu-

Tom. II. Part. I. R

res (i). C'est cette horreur des remords qui jettoit dans cette espece de folie, que les anciens ont caractérisée si énergiquement, en disant que le coupable se voyoit toujours entouré des furies, & que les Dieux seuls pouvoient l'en délivrer.

N'est-ce pas au remords plus qu'au simple chagrin qu'il faut rapporter le cas singulier qu'on lit dans les *mémoires de l'Académie*, d'un homme qui ayant appris la mort inopinée d'un ami avec qui il avoit eu une dispute, se prosterna le visage contre terre, & resta pendant plusieurs mois dans un assoupissement dont on trouvera les détails dans un autre chapitre ?

§. 127. La compassion ou la pitié est cette douleur que nous fait éprouver la peine des autres; c'est donc un chagrin, mais c'est un chagrin un peu tempéré par le plaisir que l'on a à se trouver sensible; aussi ses effets, quoique quelquefois très-marqués, sont rarement funestes. Il y a

(i) NICHOLS *Prælectio de anima medica*. 4^o. Lond, 1759. p. 16.

heureusement beaucoup de gens que la vue du malheur fait souffrir, il y en a à qui le simple récit d'un événement fâcheux arrache des larmes, il y a des femmes qui ne l'entendent point sans évanouir, & l'on voit quelques hommes, qui soutiennent leurs propres maux avec la plus grande fermeté & presque sans y faire attention, être extrêmement sensibles à ceux des autres. C'est cette sensibilité aux malheurs étrangers qui est la cause de ces impressions, tout-à-la-fois si pénibles & si douces, que les tableaux de toutes les situations touchantes nous font éprouver : mais elle peut avoir ses excès & occasionner des accidens très-graves ; celui qu'a éprouvé un jeune homme de quatorze ans, en voyant conduire au supplice un criminel atroce, mérite d'être conservé (k) ; il sentit d'abord

(k) Il est vraisemblable que la frayeur a augmenté les effets de la commiseration ; mais dans un grand nombre de cas les effets de plusieurs passions se combinent, & on doit les placer sous celle qui paroît y avoir la plus grande part.

R 2

un mouvement extraordinaire , & commença à se trouver mal ; il voulut cependant suivre l'exécution , mais en voyant jeter *Defrue* dans le feu , il éprouva un mal de tête violent avec une suffocation & une agitation extrême , la nuit fut troublée par des rêves affreux , il tomba dans le délire , la fièvre , des mouvemens convulsifs ; l'effroi étoit peint sur son visage , le plus léger bruit , l'approche de quelqu'un lui faisoit horreur ; il croyoit avoir tous les membres cassés , & se plaignoit des douleurs les plus cruelles ; il fermoit constamment les yeux , & rejettoit toute nourriture & tout remède ; son corps se couvrit de tâches jaunes & noires comme des meurtrissures ; il passa de ce premier état à celui des convulsions les plus violentes ; il éprouva ensuite un cruel tetanos , & enfin tous ces accidens se font terminés , dans le temps qu'on le croyoit le plus mal , par deux abcès aux reins (1).

(1) *Journal de Litterat. Journal de Medec. Gazette de Berne* 1777 N°. 62. & autres journaux.

§. 128. Quelque soyent les funestes effets des passions dont j'ai déjà parlé, elles sont peut-être moins fâcheuses pour la santé que la crainte & la frayeur, qu'il ne faut pas confondre, puisqu'elles ne different pas seulement par le degré, mais qu'elles ont des caracteres réellement différens. La crainte est l'appréhension d'un mal futur prévu ou présumé; la frayeur & l'appréhension du mal dont nous nous croyons menacés par un événement subit & imprévu qui arrive actuellement. La crainte peut durer très-longtems; il y a des gens qui passent leur vie à craindre; la frayeur est momentanée; & quoique ces deux états ayent des effets communs, ils en ont aussi de très-différens, & leur action générale n'est pas la même; celle de la crainte est lente & plus égale; celle de la frayeur vive & irrégulière. Les effets de la crainte ressemblent à ceux de la tristesse, & la crainte n'est en effet qu'une espece de tristesse; ceux de la frayeur sont plus rapprochés de ceux de la colere. La crainte affoiblit l'action du cœur où le sang s'amasse, & il en résulte des

R 3

palpitations & des défaillances, un ralentissement marqué dans la circulation, l'arrêt du sang dans la saignée; elle arrête même les hémorragies, & elle peut entièrement déranger les fonctions du cœur. L'action nerveuse est aussi affoiblie; toutes les fonctions languissent; toutes les humeurs croupissent & s'altèrent de différentes façons; toutes les sécrétions & sur-tout la transpiration se dérangent; il se forme des obstructions; il survient des diarrhées; des maladies paralytiques, la mort même (g).

Dans la frayeur, le mouvement du cœur est d'abord augmenté; M. De SAUVAGES avoit vu une violente frayeur procurer vingt-cinq battemens de plus par minute; & l'on a vu une violente frayeur laisser le pouls accéléré le reste de la vie, pendant plus de vingt ans (n);

(m) ARISTOTE, qui a été, quoique l'on en dise, un si grand observateur à tant d'égards, avoit déjà dit que dans la crainte le sang retournoit de toutes parts au cœur; on est comme paralysé, on a un sentiment de saisissement, de froid & de foiblesse.

(n) *Journal de médecine.* t. 17. p. 264.

elle donne des hémorragies, elle change quelquefois les regles en pertes, quoique d'autres fois elle les supprime, & ces suppressions sont ordinairement très opiniâtres; & j'ai vu après la peur des palpitations violentes, qui au bout de dix ans n'étoient pas radicalement détruites; depuis lors j'ai perdu le malade de vue: elle produit les maux de nerfs les plus violens, & l'on verra dans le chapitre de l'épilepsie qu'elle est une des causes les plus fréquentes de cette maladie; elle occasionne aussi des paralyfies, des apoplexies, des morts subites. Il est vrai que quelquefois en animant l'action, dans les maladies où elle est trop foible, elle produit des effets heureux, & j'en rapporterai quelques exemples; mais il faut cependant faire attention que dans cette passion, comme dans toutes les autres, la cause n'étant jamais qu'une action fort troublée, elle n'a aucune marche régulière, que ses effets sont souvent diametralement opposés, qu'il est impossible de les prévoir, & par là même dangereux de l'employer comme remède. Les observateurs sont pleins des accidens

R 4

occasionnés par ces deux passions ; j'en présenterai un assez grand nombre pour que l'on puisse se faire une idée juste de tous les ravages que l'on peut en craindre.

§. 129. Le premier effet de la frayeur est une espece de frisson dans toute la peau, occasionné par le spasme, par là même très-souvent une suppression de la transpiration, & souvent des unes abondantes & aqueuses, ou une diarrhée subite très-forte & quelquefois très-opiniâtre. J'ai vu, il y a vingt-quatre ans, un enfant qui en avoit alors quatre ou quatre & demi, & qui ayant été effrayé le premier dimanche de may, par des enfans masqués qui couroient les rues à cette époque, éprouva d'abord plusieurs accidents convulsifs, & fut dans un état d'extrême foiblesse pendant quelques jours, au bout desquels il survint une diarrhée, pour laquelle on essaya depuis le mois de may jusques à la fin de septembre tous les purgatifs, apéritifs, adstringents, toniques, stomachiques, cordiaux, possibles; tous furent inutiles; le mal fit des progrès journaliers, la diarrhée à la fin de septembre étoit devenue

entièrement lientérique, les forces étoient totalement perdues, la fièvre continue, le dégoût total, l'insomnie complete, & l'altération prodigieuse; appelé à cette époque, je remarquai que la peau étoit d'une sécheresse extrême, & jugeant que l'irritabilité des intestins étoit sans doute très-grande, je déterminai à quitter le régime chaud pour ne lui donner que les alimens les plus doux, & le lait d'amande pour toute boisson, & à se borner pour tout remède à un lavement de bouillon de veau, avec un jaune d'œuf & une petite dose d'opium, & à un bain d'eau tiède avec quelques poignées de fleur de sureau & d'herbe de mélisse & une bouteille de vin; j'espérois par ces secours diminuer l'irritabilité des intestins, amollir la peau, ranimer la transpiration & relever les forces; le bain parut d'abord éprouver beaucoup le malade, il avoit mal au cœur, il paroissoit comme yvre & très-foible; j'eus peine à obtenir qu'il y restât vingt-cinq minutes, on le mit dans un lit tiède, & il dormit deux heures, ce qui n'étoit pas arrivé depuis

R 5

deux mois; il eut encore quelques sommeils pendant la nuit & la diarrhée fut moins fréquente; le lendemain on réitéra le lavement & le bain où il fut quarante minutes, & après lequel il dormit cinq heures, la diarrhée diminua considérablement, la fièvre baissa, les forces revinrent & je ne fis pas réitérer les lavemens; mais il prit encore sept bains & le dixième jour il se portoit à merveille; quinze jours ensuite il prit la petite verole & l'eut abondante, mais heureuse; depuis cette époque, je ne lui ai pas vu la plus légère indisposition (o). Quelquefois la diarrhée est un effet prompt & subit de la frayeur; on en est surpris tout-à-coup & sans pouvoir s'en défendre (p); le

(o) Cette observation m'a paru pouvoir être très-utile, & c'est ce qui m'a déterminé à la donner ici avec un détail qui seroit peut-être mieux placé dans un traité des maladies du bas ventre.

(p) C'est à la même cause que M. HALLER croit que l'on doit attribuer l'épanchement de l'encre de la sèche, celui de l'air fœtide de la bête puante du Cap, & de quelques autres animaux. La peur donne la diarrhée

dérangement des fonctions de l'estomac est aussi un effet de la peur ; Van HELMONT a vu une jeune fille qui effrayée par le tonnerre perdit sur le champ l'appétit, & qui depuis lors n'avoit pris que quelques cueillerées d'eau tous les huit jours (q).

La jaunisse est un autre effet assez constant de la frayeur. J'ai vu une femme qu'une frayeur sur l'eau rendit jaune en quelques minutes, elle le fut plus de six mois, malgré, ou plutôt à cause d'un très-grand nombre de remèdes, puisqu'elle avoit remarqué que presque tous lui faisoient du mal; enfin la poudre de chardon béni prise trois fois par jour, elle avoit oublié la dose, la guérit au bout de quelques jours. Un homme effrayé par la chute d'une galerie sur laquelle il étoit, tomba dans l'ictère noir le plus complet que je me rappelle d'avoir vu, il ressembloit exactement

aux chiens, & WEPFER assure qu'elle la donne aux loups; on a vu un chien mourir de la frayeur du canon.

(q) *Jus duumviratus* § 25. op. p. 244.

à un More (r), & M. LE CAT vit une jeune perfonne, à qui les propos d'un homme infolent occasionnerent une frayeur très-vive; le lendemain le deffous de fes yeux devint jaune, & cette couleur gagna au bout de huit jours tout le vilage, après quoi ce jaune dégénéra peu-à-peu en noir, de forte qu'en moins de huit jours elle eut un mafque de velours noir parfait qu'elle garda pendant quatre mois, fans aucun dérangement de fanté, & fans aucune douleur; huit jours après le vilage, les avant-bras jaunirent & enfuite noircirent; enfin au bout de quatre mois la peau noire s'écailla & la peau fe trouva blanche deffous (s).

§. 130. C'est en diminuant l'action artérielle & la force excrétoire, que la crainte augmente la difpofition des vaiffeaux abforbans à l'inhalation, & peut par - là - même rendre plus

(r) M. KIRKPATRICK, dans une des notes qu'il a ajoutées à la traduction de l'avis au peuple, cite auffi une jauniffe très-forte après la peur. *Advice to people*, p. 519.

(s) *Mémoires de Berlin. De la coll. acad.* t. 2. pref. p. 75.

susceptibles de contagion dans les tems de maladies épidémiques. VILLIS l'a vu évidemment dans les fièvres malignes qu'il décrit, & tous les Médecins qui ont observé attentivement la peste, l'attestent également; c'est en ranimant l'action excrétoire & en diminuant l'inhalation que le vin est utile comme préservatif; c'est à la crainte continuelle que d'habiles Médecins ont attribué ces fièvres malignes qui se répandent quelquefois si promptement dans les villes assiégées, avant que les causes physiques ayent eu le tems d'agir (t).

§. 131. C'est en portant le spasme sur les organes de la bile que la frayeur produit l'érysipelle, ce qui n'est point rare; SENNERT l'a vû

(t) Si l'application de la main d'un mort, dit M. JUNKER a jamais réussi dans les vices de la peau, c'est sans doute par l'effet de ce spasme, suite de l'effroi, & en général par là même dangereux, qui plus marqué sur la partie où se fait l'application, parce qu'il y est augmenté par le froid, y suspend l'action des vaisseaux & y arrête la nutrition; mais il seroit très-nuisible dans les maladies cutanées, critiques ou dépuratoires, en faisant disparaître une éruption utile.

occasionner cette espece très-douloureuse que l'on appelle la rose (u).

L'action de la frayeur n'est pas moins marquée sur les autres glandes que sur le foye. M. VAN SWIETEN vit une femme très-saine à qui une frayeur subite occasionna sur le champ une tumeur au sein, qui, quoique traitée d'abord par les meilleurs remedes, devint une scirre incurable (x), & il fait à cette occasion une observation très-juste; quand quelqu'un, dit-il, est frappé d'une crainte subite, il pâlit; son visage, (il auroit pu dire tout son corps,) s'affaïsse (y), tous les

(u) De consens. Chymic. & Galen. ch. 14.

(x) §. 27. t. I. p. 190.

(y) Cet affoiblissement, cette flaccidité, cet amollissement subit des parties musculuses, dans le chagrin, la crainte, la frayeur, dans différens maux de nerfs a été remarqué par plusieurs Médecins, j'en ai déjà parlé & je l'ai expliqué ailleurs; les Médecins animistes l'attribuent à l'incurie de l'ame perturbée par les affections violentes qu'elle éprouve. *Si metu vel dolore subito commovetur animus, carnes dehilatae & quasi inanita illico flaccescunt: quodcum de corpore nihil decesserit, soli animi de curâ corporis, & suo officio, re-*

vaisseaux se contractent, & si l'on réfléchit que tous ces changemens que nous voyons si évidemment à l'extérieur peuvent avoir lieu intérieurement, on comprendra comment il peut en résulter les maladies les plus étonnantes & les plus opiniâtres; il cite ailleurs, (2) d'après LA MOTTE, le cas d'une accouchée dont les lochies furent supprimées par une violente frayeur; il se forma dans le ventre une inflammation qui se termina en abcès dont il sortit plusieurs livres de pus; il avoit vu lui-même un homme à qui la frayeur du tonnerre donna un tremblement très-violent (a), qu'il garda toute sa vie; & j'ai vu deux jeunes filles qui par la même cause, mais plus rapprochée, puisque l'une avoit été légèrement blessée à la tête, & que l'autre étoit très-près d'une personne qui fut tuée, restèrent dans une espèce d'imbécillité. Une autre jeune fille, âgée seulement de neuf ans, effrayée par le violent orage &

mittenti tribuere licebit. NICHOLS anima medica. p. 13.

(2) Tom. 4. p. 622.

(a) Voyez §. 627. t. 2. p. 182.

l'affreuse grêle du 28 Juin 1752, tomba dans une agitation étonnante, & perdit la parole qu'elle ne recouvra qu'au bout de quelques heures & même imparfaitement, puisqu'elle bégaya pendant plusieurs jours. On lit dans un des meilleurs journaux l'histoire d'un matelot qu'un orage effraya si fort qu'il tomba de peur, & son visage suoit du sang, qui comme une sueur ordinaire revenoit à mesure qu'on l'essuyait pendant tout le tems que dura l'orage (b). STAHL avoit vu une fille qui menacée de mort par des soldats, perdit tout son sang par tous les pores de son corps & fut promptement morte (c). Les accidens convulsifs sont aussi une suite très-ordinaire de la frayeur. J'ai vu une jeune fille à qui la peur d'un châtiment donna la veille du jour où elle devoit le subir, des convulsions violentes qui durèrent plusieurs jours, & une autre, qui effrayée par le danger qu'elle avoit couru en se mettant à cheval sur un

(b) Journ. encyclop. Janv. 1776. p. 155.

(c) De Pathemat. § 26.

balcon très élevé, eut dès le lendemain une crainte générale; tout lui faisoit peur, elle n'osoit pas rester seule; au bout de quelques jours, elle eut de violentes convulsions dans les muscles du cou, qui ne tarderent pas à gagner tout le corps; elles revenoient fréquemment, commençoient quelquefois par le pouce, d'autres fois par le pied & duroient plusieurs heures. Les bains tièdes, une tisanne fort douce, de la magnésie & ensuite la racine de valerianne la guérèrent. M. LORRY parle d'une très-belle personne, qui effrayée par les violences d'un pere yvre, tomba dans des mouvemens convulsifs des différens muscles, si forts que son visage devenoit affreux, & elle étoit souvent jettée de son siege à terre sans cependant jamais perdre la connoissance. Mais ce ne sont pas seulement les femmes qui peuvent éprouver des accidens de cette espece, M. ZIMMERMAN nous a donné l'histoire d'un payfan des plus robustes, âgé de trente six à quarante ans, qui ayant été emprisonné pour cause de vol, eut tellement peur de la potence,

qu'il perdit toutes ses forces au point de ressembler à un homme mort; je ne sentis son pouls, dit mon illustre ami, en aucun endroit de son corps, je ne pouvois point appercevoir le mouvement du cœur, ni aucune apparence de respiration; son visage & ses lèvres étoient d'un pâle cadavereux, ses yeux étoient fermés, tout le corps étoit froid, en apparence cet homme n'étoit qu'un cadavre. Des irritations mécaniques douloureuses, l'application des stimulans les plus actifs ne procuroient aucun sentiment; les remèdes injectés de force dans la bouche ressortoient bientôt par les commissures des lèvres, il resta dans cet état pendant vingt quatre heures, alors il commença à avaler quelque remède; au bout de trente heures il ouvrit les yeux, six heures après il articula quelques sons, au bout de six jours il fut entièrement remis. Je fus consulté en 1761 par un robuste paysan âgé d'environ vingt quatre ans, qui ayant été effrayé par un bœuf furieux qui couroit sur lui, ne se sentit pas incommodé d'abord, mais le lendemain

il se trouva mal à son aise & eut des palpitations, bientôt il ne put ni entrer au lit ni rester tranquille, il étoit obligé d'être dans un mouvement continuel & il perdit entièrement le sommeil ; il eut un effroi & des angoisses inexprimables avec un peu de fièvre, il rendoit tout ce qu'il prenoit par un simple soulèvement de l'estomac, & il y avoit déjà plusieurs mois qu'il étoit dans cet état. Je lui conseillai le régime le plus doux, une simple décoction d'orge, ou de l'eau & un peu de lait pour boisson, & tous les matins une poudre composée de très-peu de nitre, d'un peu plus de crème de tartre & de deux grains de camfre ; au bout de dix semaines il revint presqu'entièrement guéri ; je lui conseillai de continuer les mêmes remèdes, & j'appris assez longtems après qu'il étoit très-bien. J'ai vu une femme effrayée le second jour d'une couche par la cloche du feu, qui étoit restée sujette à des spasmes si violens de l'avant bras, qu'elle jettoit des cris douloureux toutes les fois qu'elle en éprouvoit des accès, qui étoient ac-

compagnés d'une angoisse inexprimable, & les accès duroient quelquefois vingt-quatre heures. M. HAEN a vu la frayeur produire un spasme très-fort de la machoire inférieure; Van der WIEL a vu la femme d'un jardinier du Prince de Nassau, si affectée par la frayeur que les os parietaux se séparèrent dans la suture qui leur est commune (d). Un des effets les plus singuliers de la peur, c'est celui que rapporte M. VATER, d'un jeune homme, qui d'abord après en avoir eu une très-vive, qui le laissa pendant quelques momens la bouche ouverte sans pouvoir parler, commença à éprouver une difficulté à respirer avec une envie continuelle de touffer, & en touffant on voyoit & on pouvoit sentir un tubercule dur de la grosseur d'une noix muscade, qui s'élevoit d'un des côtés du larinx, mais qu'on ne pouvoit ni voir ni sentir quand il n'y avoit point de toux; le mal fit des progrès pendant deux ans, & augmenta au point que ne pouvant presque plus respirer ni

(d) Cent. I. obs. I.

avaler, on prévoyoit une mort prochaine, quand la tumeur grossit, resta toujours apparente, & se trouvant par là en prise aux remèdes extérieurs, fut résoutte & le malade entièrement guéri. On a vu plus haut la frayeur grossir & durcir promptement le sein; il est à présumer que dans ce cas elle avoit operé le même effet sur une des glandes bronchiales.

La folie peut être une autre suite de la frayeur. J'ai vu autrefois une payfanne robuste, qui descendue par une corde dans une caverne assez profonde, pour y chercher un animal égaré, en ressortit folle, & n'a jamais été guérie. On a vu à l'hôpital de Montpellier un jeune homme qui ayant été attaqué sur un grand chemin par deux voleurs, devint tout de suite maniaque (e), & GORRIS arrêté par une troupe d'hommes armés, dans le tems des troubles de la ligue, tomba dans une imbécillité dont il ne sortit jamais. (f).

(e) *Observat. de medec. des hopitaux milit. t. I p. 41.*

(f) ELOY. Dict.

L'épilepsie est une suite si ordinaire de la frayeur que je crois que cette passion est la cause la plus fréquente de cette cruelle maladie ; on en verra plusieurs exemples dans le chapitre qui en traite , il seroit superflu d'en réunir d'autres ici. M. BOERHAAVE en a recueilli plusieurs (g), parmi lesquels il y en a deux dans lesquels la frayeur fut produite par des masques, & si l'on rapproche ces exemples de celui que j'ai cité plus haut , on verra que ce genre d'amusemens n'est pas sans inconvéniens.

La frayeur peut tuer sur le champ ; on a vu un criminel mourir en entendant prononcer son arrêt de mort ; & KERKRING rapporte qu'un homme à qui l'on avoit annoncé la mort pour un jour fixé, s'effrayant tous les jours davantage, mourut enfin au jour fatal ; on fait que CHARLES - QUINT effrayé par la cérémonie de son enterrement, qu'il avoit voulu exécuter, prit mal en la terminant, & mourut au bout de peu de jours ; & PLA-

(g) *De morb. nervor. p. 801.*

TERUS rapporte l'exemple d'une femme, qui étant arrivée à la porte de la ville au moment où elle se fermoit, y mourut de peur pendant la nuit. M. PETIT vit un homme blessé à la main qui mourut subitement en voyant ses tendons à nud, & M HALLER a vu plus d'une fois les chiens destinés à ses expériences mourir de peur dès qu'ils étoient liés, avant même qu'on en eut approché le scalpel (b).

La peur du péril passé peut-elle être aussi dangereuse? Est-ce à la frayeur, comme l'a cru M. KIRKPATRICK, ou à la joye d'un danger évité, comme je suis porté à le croire, qu'il faut rapporter la mort d'un malade du D. HOLLINGS. à qui l'on cacha qu'il avoit la petite verole qu'il

(h) *Langhans de consensu partium* § 43. On lit dans le même endroit que M. HALLER, dans ses nombreuses herborisations sur les Alpes, avoit souvent remarqué les impressions que faisoient sur ceux qui l'accompagnoient la vue des précipices; les uns prenoient un vertige, les autres un tremblement, les troisiemes une foiblesse qui alloit à la défaillance, les quatriemes une forte diarrhée.

craignoit beaucoup, & qui mourut sur le champ, quand on lui annonça qu'il en étoit guéri. A. PETRONE cite aussi l'exemple d'un domestique qui ayant traversé à cheval le Po gelé, sans savoir qu'il le traversoit, mourut en l'apprenant à son arrivée au lieu de sa destination (i).

La frayeur en songe même a ses inconvéniens, j'en rapporte un exemple frappant dans le chapitre de l'épilepsie, & M. LORRY a vu une jeune fille qui fut dans le délire pendant quelques jours, avec les yeux égarés, pour avoir rêvé qu'on la précipitoit dans les enfers & que les démons la tourmentoient (h); & ANDRÉE cité aussi une jeune personne qu'un rêve effrayant jetta dans un accès de convulsions qui dura plusieurs heures, & la laissa dans une foiblesse & une perte d'appétit dont elle fut très-longtems à se remettre (l). On

(i) *Alex PETRONII de victu Roman.*
Lib. quinq. fol. Rom. 1581. p. 280.

(h) Tom. I. p. 108.

(l) Cas 7. p. 81.

On peut placer après la peur en rêve, ce qui arriva à un jeune homme qui a fourni à M. HOFMAN le sujet d'une petite dissertation. En traversant une place le soir, il crut y voir un spectre & rentra chez lui presque mort, avec un abattement, un dégoût, une foiblesse qui durèrent quinze jours; une autre fois il crut que le spectre le faisoit par le pied, qui devint rouge, s'enflamma & supura. Bientôt il fut attaqué de convulsions atroces avec délire, perte de la parole, quelquefois fureur & tous les accidens des maladies convulsives; il prévoyoit toujours l'accès par un froid qui montoit des extrémités inférieures, comme cela arrive dans la plupart des maladies de cette espece (m). LOEW vit aussi un enfant de huit ans, plus pardonnable par là-même, que la prétendue apparition d'un spectre jetta dans les

(m) *Morbis convulsivus a viso spectro.*
Jen. 1682. Il est très-vraisemblable que ce jeune homme avoit l'ame foible, les nerfs très-mobiles, la fibre lâche & le sang âcre.

Tom. II, Part. I. S

convulsions les plus affreuses , avec tetanos de la machoire , perte de la mémoire , des sens , de la raison , constipation la plus opiniâtre , & tout cela jour & nuit presque sans interruption pendant plus de deux mois ; il guérit cependant , & je le fais remarquer parce que cela est consolant , sans qu'il restât aucun affoiblissement ni dans les facultés , ni dans aucun organe (n) ; & M. MORGAGNI donne fort en détail l'histoire d'un vuidangeur qui se trouvant seul la nuit , occupé de son travail , crut voir un spectre blanc , & fut tellement effrayé qu'il tomba dans une fièvre & des convulsions si violentes , que malgré tous les secours qu'on lui donna , il périt le sixieme jour (o).

On pourroit peut-être dire que ces apparitions étoient l'effet du dérangement commençant du cerveau , plutôt que le dérangement n'étoit l'effet des apparitions ; mais il est très-ordinaire de voir des enfans , des jeunes gens foibles , des femmes déli-

(n) LOEW , *Constit. Epidem. Sempronii* 1706. SYDENHAM. oper. 4°. t. 2. p. 321.

(o) EPISTOL. 62. §. 5.

cates, des hommes ignorans & pleins de préjugés, s'effrayer, & dans leur frayeur, engendrer des monstres qui l'augmentent, & la portent à ce degré qui opere les effets fâcheux que je viens de décrire; au lieu qu'on ne voit point des maladies nerveuses se développer tout-à-coup, sans quelque cause morale ou physique bien forte, avec cette violence; ainsi les apparitions ont été la suite de la timidité & de l'erreur de l'imagination, mais les accidens & la mort même ont été la suite de l'apparition des monstres. J'ai rencontré, il y a plusieurs années, dans une place assez isolée au clair de lune, un enfant d'environ huit ans & très-sain, qui ayant entendu quelque bruit à la porte de l'Eglise voisine, s'en allarma au point de jeter les hauts cris, & de se mettre à fuir d'un tout autre côté que celui où il devoit aller, persuadé qu'il avoit vu des revenans; comme il me connoissoit, je le rassurai, je le calmai, je le remis chez lui, je lui fit donner un bain de jambes & quelques calmans, cela n'eut aucune suite; mais s'il n'eut pas rencontré

aussi promptement quelqu'un , & quelqu'un qu'il connoissoit , s'il eut couru beaucoup , & eut ajouté l'échauffement à la frayeur , si au lieu d'être calmé il eut été grondé , ou si au lieu de calmans on lui eut donné du vin ou de l'eau de vie , il pouvoit très-aisément tomber dans l'état des malades dont je viens de parler.

Il seroit inutile de recueillir un plus grand nombre d'exemples des dangers de la frayeur , mais je finirai cet article comme ceux de quelques autres passions , par remarquer que si la crainte & la frayeur nuisent si souvent , elles peuvent quelquefois être utiles , l'une en modérant l'action , l'autre en l'augmentant ; c'est par ce double principe que la crainte donne la fièvre tierce , & que la frayeur la guérit , comme je l'ai vu moi-même ; il est vrai qu'elle peut aussi la donner & que souvent elle la dérange ; PARÉ avoit déjà vu la frayeur du naufrage guérir une fièvre quarte , & la peur étoit un moyen usité autrefois en Courlande pour

guérir la fièvre tierce (p). M. TRAILLES l'un des plus grands Médecins & des meilleurs observateurs de ce siècle, a vu une femme à qui la frayeur d'une chenille qui lui tomba sur le cou, donna la fièvre tierce. C'est sans doute en ralentissant l'action nerveuse que la crainte est un des moyens dont on se sert avec succès pour le traitement de la manie; d'autres fois elle nuit en affoiblissant l'action dans les cas où elle est nécessaire, & M. SMELLIE se plaignoit de ce que dans les accouchemens la crainte fait quelquefois cesser tout-à-coup la douleur (q); c'est en augmentant cette même action que la frayeur a souvent guéri la paralysie. TULP a vu une paralysie qui duroit depuis trois ans, & DIEMERBROECH une qui duroit depuis quarante, guéries par la frayeur du tonnerre, (r). C'est sans doute dans l'espoir

(p) *Ephem. C. N. Dec. 2. ann. 6. p. 570.*

(q) *A Treatise on the theory and practice of Midwifery f. 3. p. 478.*

(r) TULP. l. I. ch. 41. DIEMERB. *obs. med. obs. 10.* l'électricité y avoit-elle part?

d'operer une révolution violente, & son espoir ne fut pas trompé, que M. LIEUTAND fit tirer un coup de fusil au pied du lit, d'une épileptique au moment où l'accès finissoit; elle fut trois heures dans un état violent & dangereux, mais elle se trouva guérie (s). On vit à Berlin en 1720 un jeune homme dans un état désespéré & dont la mort étoit attendue d'un moment à l'autre, à qui l'explosion d'un magasin à poudre redonna la connoissance; il reprit sur le champ des forces, se leva & fut guéri au bout de quelques jours (t). Les vapeurs, cette maladie si souvent produite par la frayeur, ont été guéries par ce même moyen (u), qui peut même operer des changemens mécaniques, tels qu'on n'en auroit point attendu d'une cause morale; un homme qui avoit l'épaule luxée depuis trois semaines fut guéri par une frayeur,

(s) *Medical. Musæum* t. 2. p. 176.

(t) VERDRIES æquilibr. ment. & corpor.
p. 138.

(u) DE MELLE *de vi vitali.* §. 108.

& un autre le fut d'une hernie invétérée (x). Il est très-ordinaire de chercher à guérir le hoquet par la peur, & quelquefois cela réussit; on change une disposition vicieuse dans les nerfs, en produisant une disposition différente, mais le plus souvent cela ne réussit point & quelquefois cela nuit; ainsi, malgré les exemples que je viens de citer, il n'en est pas moins vrai que les effets de la peur doivent en général être regardés comme fâcheux, qu'on ne doit l'employer comme remède que dans des cas absolument désespérés, & que la peur est sur-tout funeste aux enfans, parce qu'indépendamment du mal présent, elle laisse une disposition à s'effrayer, qui rend la vie amère & la couvre souvent de ridicule.

On peut faire cesser les effets de la crainte en produisant un sentiment différent; c'est ainsi qu'un officier général qui ne pouvoit être saigné sans évanouir, soutint très-bien la

(x) MENTZ *de animi commotionibus*,
Leipsich. 1700.

faignée en faisant battre la caisse auprès de lui (y).

La crainte peut changer d'objet, & l'on remarque tous les jours qu'une personne qui craint tout pour elle, peut devenir courageuse, si elle voit en danger un objet qui lui soit plus cher qu'elle même; des meres tendres & craintives en fournissent des exemples fréquens; on le voit même chez les animaux.

Une personne poltronne est rassurée par une plus poltronne; est-ce parce qu'en voyant le ridicule chez un autre, on en est frappé au point de n'oser pas s'en trouver atteint? la vanité de paroître protéger le foible empêche-t-elle de sentir sa propre foiblesse? ou enfin le sentiment de la frayeur subsiste-t-il, & n'est-ce que l'expression que l'on cache?

§. 132. Les effets de la honte se rapprochent de ceux du chagrin, & la honte est le chagrin de s'être mal mis dans l'esprit des autres; on sent qu'elle a une multitude de degrés, depuis la honte du plus léger ridicu-

(y) BLEGNY *Zodiac. medic. Gallic. p. 4.*

le jusques à celle de l'infamie , dont les effets doivent être d'autant plus fâcheux qu'ils admettent peut-être moins de consolation que ceux du remords.

L'effet le plus ordinaire de la honte est de jeter dans la tristesse , dans l'hypocondrie , dans la mélancolie la plus noire ; elle peut même rendre fou , & enfin tuer tout-à coup. Le Rheteur *Diodore* mourut de honte de n'avoir pas pu répondre aux questions de *Stilbon*. La honte d'avoir échoué aussi mal adroitement dans les Pays-bas , humilia si fort le Duc d'ANJOU qu'il n'osoit lever les yeux , & la confusion le jeta dans un égarement d'esprit dans lequel il passa six mois. (2). Le marquis d'OSSUN , dont la bravoure étoit connue , honteux de s'être laissé entraîner par la fuite générale à la bataille de Dreux , se jugea indigne de vivre après une telle tache , & se laissa mourir de faim ; & le Duc de NEVERS mourut de honte du reproche qu'HENRI quatre lui fit de n'a-

(2) *Supplément à l'histoire de la Rivolution de la France & de l'Angleterre.*

voir pas assez approché l'ennemi. J'ai vu en 1776 un jeune homme qui , honteux de n'avoir eu aucun prix au college , perdit la parole , tomba dans une imbécilité très-forte , une foiblesse si grande , qu'on ne pouvoit pas le laisser marcher sans lui donner le bras , une agitation continuelle , une insomnie totale & une constipation absolue. Je ne vis dans cet état qu'un spasme soutenu ; je le traitai en conséquence , & l'on trouvera ailleurs l'histoire de sa guérison.

§. 133. La pudeur est cette honte qui a pour objet la décence ; la crainte d'y avoir manqué , celle d'être soupçonné d'y pouvoir manquer , ou même de savoir comment on peut y manquer , donne ce sentiment qui sied si bien , mais qui poussé trop loin devient pénible & peut paroître ridicule. Ses effets sont de couvrir tout-à-coup , d'une nuance plus ou moins forte de rougeur , le visage , souvent la gorge , quelquefois même les bras ; les levres éprouvent un léger tremblement , les yeux sont fixes & baissés , la voix s'arrête , on balbutie , & l'on éprouve un léger trouble dans les

idées. M. WALTHER (a) a attribué cette rougeur au spasme des fibres musculaires qui entourent l'ouverture de la veine-cave supérieure dans le sinus, & qui gênant le retour du sang des parties d'où elles le rapportent, fait que tout-à-coup les vaisseaux s'en trouvent plus remplis; on rougit plus ou moins promptement, la rougeur est plus ou moins forte, plus ou moins longue, se dissipe plus tôt ou plus tard, plus lentement ou plus rapidement, suivant les différens degrés du spasme, suivant son étendue, sa force, la rapidité avec laquelle il se dissipe. Si les joues rougissent plus que les autres parties, c'est que le tissu cellulaire y étant plus considérable & plus lâche qu'ailleurs, les vaisseaux étant moins soutenus, leur engorgement est beaucoup plus aisé que dans d'autres parties; c'est cette même mollesse du tissu cellulaire, qui fait que l'état du visage est susceptible de tant de variations, si promptes à l'égard de la couleur & de l'embonpoint.

(a) *De erubescensibus.* Leipf. 1739. *Collec. Anat. Hall.* t. 2.

§. 134. La timidité est une crainte excessive de paroître ridicule, elle ralentit l'action, elle la gêne, elle la rend gauche, elle émouffe réellement les facultés, elle en enchaîne le développement, on ne voit ni on n'entend; elle peut donner un tremblement général, une extrême foiblesse, une défaillance même, en un mot elle a tous les inconvéniens de la crainte, & il ne faut pas douter qu'elle n'ait une influence réelle sur la santé, elle conduit à la plus grande mobilité.

§. 135. L'orgueil est une espece de joye produite par le sentiment des avantages que l'on possède, ou que l'on croit posséder, & par lesquels on se croit supérieur aux autres; il a les effets essentiels de la joye; il anime l'action, il augmente la force des fibres, & celle de la circulation & celle du fluide nerveux, il peut même la porter trop loin & jeter dans le délire; on en a vu plus d'un exemple; mais non content de son propre suffrage, l'orgueil exige quelquefois les démonstrations des suffrages des autres, & comme il est souvent frustré, ses effets se combinent avec ceux de la colere ou du chagrin, qui

d'où qu'il vienne , tient toujours à la colere dans l'homme superbe , parce qu'il s'indigne toujours que le malheur ose l'atteindre ; c'est cette combinaison qui a souvent eu des effets si fâcheux , c'est à elle qu'il faut rapporter la mort de ce magistrat qui tomba au pied de son concurrent, en le félicitant d'avoir obtenu l'emploi qu'ils sollicitoient tous deux (b) ; c'est à elle qu'il faut aussi attribuer celle de M. H. ; ce célèbre professeur de Iene , qui mourut parce qu'il n'obtint pas le pas sur un de ses collegues.

§. 136. La vanité differe de l'orgueil ; elle est le désir de paroître supérieur aux autres , plutôt que le sentiment de l'être. Le bonheur de l'orgueilleux est beaucoup en lui ; le bonheur de l'homme vain dépend beaucoup des autres ; par là-même , la vanité est beaucoup plus souvent chagrinée que l'orgueil , mais elle ne l'est pas si dangereusement.

§. 137. Le rire est moins une passion particuliere que l'expression d'une espece de joye , produite par la vue du ridicule qui consiste propre-

(b) *Epistol. HALLERO.*

ment dans l'association de deux idées qui ne sont pas faites pour aller ensemble.

*Humano Capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit, ... risum teneatis amici?*

Si l'on demandoit, d'où vient cette vue produit-elle chez nous la gayeté, & une gayeté si caractérisée que l'impression du ridicule est souvent la seule à laquelle l'affliction la plus profonde, & la douleur la plus aiguë, ne peuvent pas se soustraire? Je répondrai que je l'ignore, mais que cela dépend vraisemblablement d'une de ces conditions innées dans notre ame, qui a dû trouver choquante & plaisante une réunion absurde, & être par là-même sensible à la crainte du ridicule.

L'irrision, le rire d'irrision maintiennent l'ordre dans la société contre les progrès du ridicule, comme le mépris contre les progrès du vice; on n'est pas plus maître de ne pas rire de l'un que de ne pas se courroucer de l'autre: mais les effets du rire sur le corps ne sont pas aisés à assigner. Dans les autres

passions il y a augmentation ou diminution de mouvement; ici il y a non seulement une augmentation; mais une direction particuliere de quelques mouvemens; égayée par le ridicule, l'ame met en jeu les organes de la respiration, & ce qui est singulier, leur donne une action très-rapprochée de celle des pleurs, de façon que les enfans passent subitement de l'un de ces états à l'autre, & que l'on est quelquefois incertain s'ils pleurent ou s'ils rient (c).

(c) On a demandé pourquoi les animaux ne rioient pas? VILLIS a répondu parce que les nerfs cardiaques ne communiquent avec le diaphragme que dans l'homme, & non pas dans les animaux; *De cerebr. anatom. ch. 26.* BERGHEN a blâmé justement cette raison, & a dit si les animaux ne rient point, cela ne dépend pas des nerfs, mais de la position du diaphragme, qui dans les brutes n'a pas le jeu aussi aisé que dans l'homme, à cause de la position horisontale de leur corps, car, dit-il, l'homme qui marcheroit à quatre auroit de la peine à rire. *De nervo intercost. §. 42.* M. BERGHEN ne s'est pas moins trompé que VILLIS; le jeu du diaphragme n'est pas plus gêné dans l'a-

Il faut remarquer que quoique le rire soit l'expression du sentiment du ridicule, il peut cependant être produit par des causes absolument corporelles ; on le produit en chatouillant ; il peut aussi naître de toutes les irritations nerveuses, soit qu'elles dépendent des irritations internes malades qui produisent toute autre convulsion, ou des irritations externes dans les playes, les fractures, les luxations, soit qu'elles soient l'effet des poisons ; mais dans ces trois derniers cas, c'est un rire bien imparfait, ce sont les traits du rire & non pas le rire même.

nimal que dans l'homme ; s'il l'est dans l'homme qui marche à quatre, c'est qu'alors il se trouve dans une situation pour laquelle il n'est pas fait ; & cette position même n'empêche pas le rire, on peut s'en assurer tous les jours en voyant jouer les enfans ; ainsi si les animaux ne rient pas, c'est que le rire ne naît pas dans leurs idées : il naît dans les idées de tout homme sensé, en pensant que de nos jours on a voulu établir que l'homme a été fait pour marcher à quatre, & que l'auteur de ce bizarre paradoxe a été traité comme criminel.

Le rire produit d'abord par une idée plaisante devient comme convulsif; on n'a pas pu l'empêcher, on ne peut pas le faire finir. Le rire continu de certains fous tient sans doute à une fuite d'idées ridicules.

Les effets du rire sont ceux de la joye; ils sont donc en général favorables, & ils produisent d'excellens effets sur le poumon & sur tous les organes digestifs. Des mal-aïses, des douleurs d'estomac, des coliques qui avoient résisté à tous les remèdes, ont été guéries par le rire qui peut prévenir & même dissiper les obstructions; l'augmentation dans la force & la vitesse de la circulation qui s'étend jusques aux plus petits vaisseaux, l'action qu'il imprime à beaucoup de muscles ont encore un excellent effet sur toute la machine animale; on néglige trop ce moyen, & je me suis servi plus d'une fois, avec un succès marqué, du rire excité par le chatouillement, pour des enfans foibles pour qui je craignois la nouëre, qui étoient pâles, maigres, languissans, & j'ose recommander ce secours bien dirigé, comme une ressource infiniment plus effica-

ce dans bien des cas, quand il y a croissement d'humeurs dans les viscères, ou manque d'action dans les solides, que tous les remèdes. On les met sur un lit, ou à terre sur un drap, & en badinant, on les chatouille aussi longtemps qu'ils paroissent s'en amuser, on finit dès qu'ils paroissent le désirer. Quelquefois dix ou douze jours de cet exercice suffissent pour changer très-sensiblement la physionomie des enfans, en leur donnant plus de couleur, & un air beaucoup plus animé & plus fort (d).

On a plusieurs exemples d'abcès, de vomiques même dans la poitrine, utilement ouverts par le rire. ERASME dût son rétablissement à celui que lui occasionna la lecture des lettres des hommes obscurs, & qui fit ouvrir une vomique qui le suffoquoit. Un jeune homme blessé à la poitrine étoit abandonné comme prêt à mourir, plu-

(d) Le rire, dit M. BERTIN, en dégorgeant le foye & en ranimant la circulation convient aux personnes mélancoliques & vaporeuses. *Mem. de l'Acad.* 1763. p. 293.

seurs jeunes gens qui le veilloient, s'amuserent à barbouiller avec de la mouchure de chandelle le plus jeune qui s'étoit endormi au pied du lit; le mourant ayant ouvert les yeux fut si frappé de ce spectacle, que s'étant mis à rire, il sortit par la playe trois livres de sang épanché, & il fut dégagé. PECHLIN qui tenoit ce premier fait du malade (e), rapporte comme témoin, que le rire détermina l'accouchement d'une femme dont on désespéroit, parce qu'elle perdoit les douleurs & les forces; & l'on trouve dans les *mélanges des Curieux de la Nature*, l'histoire d'une femme qui ne pouvoit point avoir de felles qu'elle n'eut beaucoup ri (f). Un singe qui se coiffa de la tiare d'un pape mourant le fit rire si fortement, qu'il en résulta une crise qui le sauva.

Mais quelque salutaires que puissent

(e) Liv. 3. obs. 28.

(f) *Decur. 2. an. 3.* JOUBERT a donné un traité du ris dans lequel il a réuni beaucoup de faits, mais je n'ai jamais pu le trouver, non plus que SCHELAMER de *pathem. animi.*

être les effets du rire, il peut aussi avoir ses dangers; ces secousses répétées que reçoit l'estomac peuvent devenir pénibles, & il n'y a sans doute personne d'assez malheureux pour n'avoir pas éprouvé plus d'une fois qu'un rire fort & soutenu donne une douleur très-vive au creux de l'estomac; cette douleur peut aller au point de faire évanouir, & je l'ai éprouvé moi-même; mais le plus grand danger vient du sang amassé dans le poumon, parce que dans le rire il n'y a point d'expiration complète; la plénitude du poumon produit celle de la tête, & l'on meurt ou étouffé ou apoplectique, ou dans un évanouissement, suite de l'affoiblissement nerveux. FABRI de *Hilden* vit un homme blessé à la main par un coup de feu dont la playe alloit à merveille, & qui ayant beaucoup ri le quatrième jour eut de si fortes douleurs dans tout le bras, que pendant vingt quatre heures on crut d'un moment à l'autre qu'il alloit prendre des convulsions. Le rire excessif a aussi produit un saignement de nez dangereux, & une autre fois une hémoptisie qui dégénéra en ulcère du

poumon. On verra ailleurs des épilepsies produites par le chatouillement, & M. KLOECKOF en a vu résulter des ris convulsifs qui occasionnerent des convulsions mortelles (g). Ces exemples rappellent un genre de mort imaginé par les freres de Moravie, secte d'Anabaptistes, qui pour ne pas répandre le sang, chatouilloient le coupable jusques à la mort (h). ZEUXIS ayant représenté une vieille avec un air extrêmement ridicule, ce tableau le fit si fort rire qu'il en mourut; & CHRYSIPE mourut de même, victime d'une idée qui lui parut ridicule (i). Mais ces effets funestes que j'ai dû rapporter, sont rares; les bons effets sont journaliers, & comme la gayeté est le plus doux & le plus utile des sentimens, le rire est le plus doux & le plus utile des mouvemens, & l'on ne s'étonne point que les Hypathiens lui eussent élevé un temple.

(g) *De morbis animi*. p. 52.

(h) ST. FOIX *essays sur Paris* t. 5. p. 542.

(i) DIOGENE-LAERCE t. 2. p. 195.
VALERE MAXIME rapporte le même fait, mais de *Philemon* l. 9. ch. 12. §. 14.

On voit par tout ce que je viens de dire que les effets des passions trop fortes sont beaucoup plus souvent nuisibles qu'utiles, & que lors même qu'ils sont utiles, ce n'est presque jamais que comme une maladie qui en guérit une autre.

La disposition aux emportemens des passions, qu'il ne faut pas confondre avec les passions fortes, est souvent une trop grande mobilité, ou générale ou particulière à de certains organes. Les effets maladifs des passions exigent des attentions que je renvoye au chapitre du traitement général. Je passe actuellement à la recherche des causes de la plus grande fréquence des maux de nerfs, article qui se lie naturellement à l'examen des causes de ces maladies & qui finira ce chapitre.

ARTICLE IV.

Des causes de la plus grande fréquence des maux de nerfs.

§. 138. J'ai déjà dit dans la préface que les maux de nerfs ont existé de tout tems; & M. CHEYNE remarque fort

Bien qu'on les trouve chez les Grecs, les Latins & les Arabes. J'ai ajouté qu'ils étoient réellement devenus plus fréquens, & M. CHEYNE avoit déjà fait cette remarque; cette augmentation dont on peut fixer les progrès sensibles au commencement de ce siècle, a ses causes, & il faut les chercher parmi celles qui produisent les maux de nerfs; je les ai reduites à vingt-quatre causes physiques, rangées sous treize articles, & aux passions; c'est donc parce que ces vingt-cinq causes, ou au moins quelques-unes de ces causes sont devenues plus fréquentes, que les maux de nerfs qui sont leurs effets, se sont multipliés. Je ne les parcourrai point toutes, mais j'indiquerai celles qui me paroissent avoir le plus de part à ce funeste changement; les unes sont sans doute plus fréquentes dans certains pays, les autres dans d'autres.

M. CHEYNE n'en a compté que trois (k): l'augmentation du luxe; une vie moins active, plus sédentaire, plus studieuse, l'accroissement des grandes

(k) *English-malady* part. I. ch. 6. p. 49. &c.

veilles ; j'en compte un plus grand nombre.

La première est une dégénération réelle dans les constitutions ; les causes qui altèrent la santé d'une génération, qui la rendent sujette aux maux de nerfs, altèrent nécessairement la constitution de la génération suivante, elle naît plus foible, moins vivace, elle apporte en naissant un sang plus âcre, une fibre plus lâche, & par là même des nerfs plus mobiles ; parmi les causes de cette dégénération, il faut donner le premier rang peut-être à la propagation des maux vénériens, dont les influences détruisent la vigueur dans les germes, & portent des atteintes inévitables aux générations futures. Si l'on fait attention qu'elles ont rendu infiniment plus fréquentes les écoulements & la nouëre, on ne fera point surpris qu'elles ayent laissé plus de disposition à toutes les maladies chroniques, & singulièrement aux maux de nerfs. Mais si ces maladies ont été une cause puissante, les remèdes qu'on leur a opposés & qu'on a dû leur opposer, n'ont peut-être pas moins nuï que les maladies même. La violence
avec

avec laquelle on a administré le mercure pendant longtems, tuait souvent & jettoit plus souvent dans des maladies de nerfs incurables ; j'ai encore vu des vapeurs, des hypocondries, des paralyties, des tremblemens qui dépendoient de cette cause. Quand cette méthode cruelle a été presque généralement abandonnée, au lieu de s'en tenir à une méthode simplement mitigée sans être trop affoiblie, méthode qui est sùre & qui guérit tous les cas vénériens curables, on a donné dans une autre extrémité ; on a administré le remede avec tant de ménagemens qu'il n'operoit plus, il palioit sans guérir, il falloit y revenir, les malades passoient des années en préparations & en remedes, toujours inquiets & constamment affoiblis par le régime, par les bains, par le mal, par la peine ; toutes ces causes menoient à l'hypocondrie, & l'hypocondrie chez ceux qui ont été affectés du virus vénérien prend un caractère d'incurabilité que j'ai observé très-souvent, & qu'un très grand nombre de Médecins doit avoir vu sans doute ; mais que M. FREIND seul a fait re-

Tom. II. Part. I. T

marquer ; l'hypocondre qui a eu une fois la plus légère atteinte de maux vénériens ne se croit presque jamais guéri ; cette idée le poursuit & peut augmenter l'hypocondrie au point de jeter dans un vrai délire, comme j'en ai un exemple sous les yeux (1). La foiblesse des méthodes trop mitigées a fait éclore cette multitude de remèdes *secrets* & *infaillibles* contre les maux vénériens ; auxquels des malades souvent mal guéris & qui ne croient jamais l'être assez bien , recourent avec une ardeur & une confiance étonnantes, & la majeure partie de ces remèdes étant tous très-âcres , il est impossible d'apprécier tous les maux de nerfs qu'ils ont occasionné : j'en

(1) Le passage de M. FREIND est très-intéressant. *Insigne quoddam est, affectum hunc frequenter comitans, neque in aliquopiam visum : ut ii scilicet qui lue infecti fuerint, ut optime curati, suspicentur tamen se se eâ non immunes esse, perpetuô que in discrimine versari* &c. On doit le lire en entier ; c'est le dernier article de l'histoire de la vérole dans l'histoire de la médecine. *Opera oia. p. 33.* TURNER est, si je ne me trompe, le seul qui y ait fait attention.

ai vu de très-fâcheux qui n'avoient pas d'autre cause ; & d'ailleurs tous ces arcanes inventés par l'avarice, & dont la première, souvent la seule vertu, est de rapporter de l'argent à ceux qui les vendent, n'ayant de mérite que celui que leurs préconiseurs leur donnent, les patrons des uns sont toujours occupés à déprimer les autres, & le malheureux qui en a fait usage, inquieté par le mal qu'il en apprend, court de l'un à l'autre, & perd dans chaque nouvel essai une partie de sa fortune & de sa santé. On voit par ce que je viens de dire, que les maux vénériens ont produit des maux de nerfs de quatre façons ; & je suis convaincu que c'est principalement à cette cause qu'il faut attribuer la foiblesse, la pâleur, la cacochimie, la chétivité, si l'on veut me passer ce terme, je puis même dire la laideur, de beaucoup d'enfans nés dans les grandes villes, & qui sont les tristes victimes des erreurs sans nombre de leurs parens, & des poisons privilégiés ou non privilégiés dont ils ont fait usage. Mais soit qu'elle dépende de ces causes ou de quelqu'autre, la dégéné-

T 2

ration est réellement bien attestée & bien averée dans presque tous les pays, & il me paroît qu'il n'y a que l'opiniâtreté qui puisse la nier, mais ce n'est pas ici le lieu de la poursuivre en détail.

Une seconde classe de causes renferme l'augmentation du luxe; la plus nombreuse population des villes; & l'augmentation des arts sédentaires: ces trois causes qui se lient, ont concouru singulièrement à alterer la bonne santé dans tous les âges & dans tous les ordres, & à augmenter le nombre des maux de nerfs.

L'abandon presque total des jeux d'exercice pour les enfans & pour les jeunes gens, est, comme je m'en suis déjà plaint, une autre cause que l'on peut ranger dans le même ordre, & qui a fait un mal infini: au lieu du volan, du billard, du mail, de l'arc, de la paume, on a adopté des distractions casanieres totalement opposées aux besoins de la nature, qui à cet âge, veut de l'action. Aussi elles ne sont pas des plaisirs réels, elles en usurpent le nom, & sous ce nom elles laissent réellement dévorer tacitement par l'ennui, & privent, sinon de toute

action, au moins d'une action suffisante; & du manque d'action & de l'ennui il résulte nécessairement des maux de nerfs, de l'hypocondrie, des convulsions à un âge où elles n'existoient dans les siècles précédens que par quelques raisons graves. Les jeux de cartes, devenus presque par-tout la seule distraction de tous les âges, ne peuvent en rien remplacer aucun de ceux dont ils ont pris la place, ils occupent plus qu'ils n'amuse, ils n'exercent point le corps, ils ne disposent point les passions, ils ne donnent généralement point de vraie gaieté; ainsi l'on n'a à en espérer aucun bon effet, & ils en ont plusieurs mauvais, puisqu'ils réunissent les désavantages d'une vie sédentaire & occupée, & qu'à l'ordinaire on n'en remporte que de la tristesse, au lieu de cette gaieté qui est la suite des jeux que je regrette.

Ce changement en a entraîné un plus funeste encore, c'est que les jeunes gens, oisifs & ennuyés, se sont livrés beaucoup plus tôt à la débauche, qui a eu des suites beaucoup plus funestes, parce qu'ils n'avoient pas la force de la soutenir.

Les suites des trois premières causes énoncées dans cet article sont évidentes , & en comparant les mœurs d'un pays , depuis que le luxe y domine, avec ses mœurs antérieures, en comparant l'air champêtre à celui des grandes villes , en comparant les inconvéniens des arts sédentaires avec les avantages de la vie agricole ou de la plupart des arts mécaniques , il n'y a personne qui ne sente aisément quelle différence prodigieuse il a dû en résulter pour la santé, & les Médecins qui ont vieilli dans de grandes villes dont ils ont vu la population s'accroître , & les mœurs se changer, peuvent attester combien le nombre des maux de nerfs a augmenté pendant un demi siècle d'observations. Ce n'est presque aujourd'hui que chez les gens très-âgés qu'il faut chercher des santé fermes & robustes , des tempéramens intacts , & des nerfs inébranlables. J'ai vu un petit canton dans les montagnes de ce pays dont tous les habitans occupés aux ouvrages de futaillerie , passoient leur vie à aller couper les arbres dans les forets dont l'air est généralement sain , à les met-

tre en œuvre, & à conduire leurs ouvrages sur les différens marchés; c'étoit l'endroit du pays où l'on trouvoit les hommes les plus beaux, les plus forts, les mieux portans. Il s'y établit quelques lapidaires qui, sans avoir plus de bien, avoient plus d'argent que les futailleurs, cet argent séduisit, la lapidomanie gagna, la futallerie tomba, c'est depuis plus de vingt ans le quartier où il y a le plus de maux de langueur, & ceux qui le connoissent, ont remarqué avec étonnement combien la génération actuelle paroît moins forte & moins vigoureuse que les précédentes.

Les passions multipliées forment un troisieme ordre de causes; le luxe, & la réunion dans les villes font éclorre, ces deux causes amènent la vanité, la cupidité, l'ambition, l'envie, la jalousie, passions dont on a vu tous les dangers, & elles diminuent les liaisons, l'amitié, la gayeté qui font tant de bien. Le plus petit événement peut devenir le sujet d'une scission entre différens partis, dont tous les individus éprouveront tous les effets

T 5

440 D E S C A U S E S

destructifs des passions, & il n'y a aucun Médecin observateur qui n'ait vu, dans des cas semblables, des insomnies, des vapeurs, des jaunisses, des fièvres, une multitude de langueurs qui n'ont d'autres causes que le trouble des passions; & l'on peut par là-même placer parmi les causes de la plus grande fréquence des maux de nerfs, je ne dirai pas l'esprit de société, mais le goût d'assemblées plus répandu qu'il ne l'étoit autrefois; on commerce beaucoup, on se voit tous les jours, les cercles sont nombreux, les liaisons rares, l'ennui à la porte, il n'y a que la tracasserie qui puisse le chasser & le méchant qui le redoute, parce qu'il est mal avec lui-même, & que ses jeux sont de chagriner les autres se hâte de la présenter; il s'use lui-même en machinant contre les honnêtes gens, ceux-ci s'usent en s'indignant, en s'irritant & en s'occupant à se garantir; celui qui n'est ni bon ni méchant, ce foible tiède qui croit de bonne foi avoir une volonté, & qui n'a que celle qu'on lui donne, qui n'ayant point de couleurs propres; porte au-

jourd'hui celle des bleus, & demain celle des verts, instrument du méchant sans le savoir, nuisant au bon sans le vouloir, toujours jouet des uns, bientôt objet du mépris des autres, alternativement persécutant & persécuté, n'est pas plus heureux qu'eux, & toutes les passions destructives sortent de cette même société qui, si un bon esprit y régnoit, feroit la source du bonheur le plus naturel, le plus fait pour l'homme.

L'amour des sciences, ou plutôt la mode d'un vernis savant, beaucoup plus répandu qu'autrefois est une quatrième cause de la plus grande fréquence des maux de nerfs qui sont une suite de l'application de l'esprit & de l'inaction du corps.

On pourroit dire, comme Cicéron disoit autrefois à propos de la multiplication des dieux, il est plus aisé de rencontrer un Académicien qu'un homme. Cette multitude de presses qui roulent continuellement, cette multitude d'ouvrages qui en sortent dans tous les pays & qui se répandent jusques dans les hameaux, supposent une multitude d'hommes qui passent leur vie, si-

T 5

non à penser & à composer, au moins à feuilleter, à compiler & à écrire (m), & ce seul genre de vie suffiroit pour donner des maux de nerfs; mais les prétentions s'emparent de quiconque écrit, les prétentions frustrées chagrinent, & le chagrin amene tous les maux de nerfs; le peu de succès dans une vocation en dégoûte, on ne fait à quoi se vouer, on regrette un tems perdu, & du regret soutenu il n'y a qu'un pas à l'hypocondrie. Il n'y a pas plus de savans, mais il y a plus de gens qui en ont les infirmités, parce qu'on se fait auteur sans rien savoir (n); & cette multitude d'auteurs suppose une immensité de lecteurs: beaucoup de gens destinés à des travaux

(m) *Jadis l'Egypte eut moins de sauterelles.*

(n) J'ai vu un très-gros manuscrit sur un des objets les plus importans de la politique, par un homme qui ne savoit pas même bien lire, qui ignoroit complètement l'ortographe & qui n'avoit aucune notion d'histoire, de morale, de droit.

(b) C'est fureur de lire plutôt que plaisir à lire, on lit ce qu'on comprend le moins pour dire qu'on a lu, ou parce qu'on ne fait que faire, & cette lecture manie a gagné tous les ordres; j'ai trou-

manuels ne s'occupent que de lectures (o); & ce changement détruit leur santé. Peut-être qu'une des causes qui ont le plus nuï aux nerfs, c'est la multiplication prodigieuse des romans depuis cent ans. Dès la bavette jusques à la vieillesse la plus avancée on les lit, les femmes sur-tout, avec un si grand empressement qu'elles s'irritent, si elles sont détournées un moment; elle ne prennent aucun mouvement dans le jour, & souvent veillent très-tard pour satisfaire cette passion, & une fille qui, à l'âge de dix ans, lit quand elle devrait courir, est à vingt une femme à vapeurs, & non pas une bonne nourrice.

Un beaucoup plus grand usage des eaux chaudes est une cinquieme cause très-considerable qui a eu beaucoup de part à l'augmentation de ce genre de maux. Le thé & le café introduits, l'un au commencement, l'autre après le milieu du siècle passé, ont fait une époque qui a rendu les maux de nerfs infiniment plus fré-

vé chez une couturiere le *système de la nature*; l'un des livres les plus tédieux, qu'elle prenoit peut-être pour un livre de dévotion.

444 D E S C A U S E S &c.

quens & qui les entretiennent. 6°. Je dois ajouter encore un goût d'affaifonnemens beaucoup plus relevé, ce qui use nécessairement les organes, & jette à la fin dans la foiblesse, la fièvre lente & tous les maux de nerfs. A ces causes M. POMME ajoute les deux suivantes qui malheureusement ne sont que trop vraies. 7°. Les méprises des Médecins dans la distinction des maladies nerveuses avec tant d'autres dont elles empruntent souvent le caractère. Que d'écarts dans la pratique, que de maux aggravés, défigurés ou méconnus? Il y a même des Médecins qui font gloire de les méconnaître; dans un tems, tout vaporeux invétéré étoit livré aux antiscorbutiques les plus âcres; les anticrophuleux prirent la place de ceux ci; les mercuriels sont à présent les remèdes du jour. 8°. Les charlatans & ce nombre de remèdes empiriques si vantés pour les vapeurs dont on tolère le débit (p).

(p) *Traité des affections vaporeuses. t. 2. p. 446.*

Fin de la première partie du second volume.



T A B L E
DES
C H A P I T R E S
ET DES
A R T I C L E S

Du Tome second, seconde Partie.

CHAP. X. *D*es sympathies. pag. 1

ART. I. Des sympathies en général. 1

II. Des sympathies du cerveau & des autres parties de la tête. 17

Des yeux. 37

Des oreilles. 48

Du nez. 56

Des levres. 63

Du visage en général. 64

Du pharynx & du larynx. 65

T A B L E.

ART. III.	<i>Des sympathies de la poitrine.</i>	66
	<i>Du poumon.</i>	66
	<i>Du cœur.</i>	68
	<i>Du diaphragme.</i>	68
IV.	<i>Des sympathies du bas ventre.</i>	70
	<i>De l'estomac & des intestins.</i>	70
	<i>Du mesentere.</i>	99
	<i>Du foie.</i>	100
	<i>Des reins, des ureteres & de la vessie.</i>	103
	<i>De l'uterus & des parties génitales.</i>	
ART. V.	<i>Des sympathies de la peau.</i>	118
	<i>Faits analogues.</i>	126
	<i>Réflexions sur la façon dont les sympathies s'exercent, & sur les caractères des maladies sympathiques.</i>	137
	<i>De la physionomie.</i>	137
	<i>Table des principales anastomoses nerveuses, & indication de quelques-unes des sympathies qui en dépendent.</i>	141
CH. XI.	<i>Des metastases nerveuses, de la coction & des crises dans les maux de nerfs.</i>	153

CH. XII.	<i>Des caractères & du prognostic des maux de nerfs.</i>	184
	<i>Des caractères.</i>	185
	<i>Du prognostic.</i>	206
XIII.	<i>Du traitement des maux de nerfs en général.</i>	233
ART. I.	<i>Traitement des maladies propres des nerfs.</i>	233
II.	<i>Du traitement des causes pré- disposantes.</i>	241
	<i>Des passions.</i>	373
III.	<i>Examen de quelques remèdes généraux.</i>	283
	<i>De la saignée.</i>	284
	<i>Des évacuans.</i>	292
	<i>Des toniques.</i>	297
	<i>Des martiaux.</i>	207
	<i>Des volatils & des autres ir- ritans.</i>	311
	<i>Des calmans.</i>	318
	<i>Des acides.</i>	323
	<i>Des gommes.</i>	324
	<i>Des fleurs d'arnica.</i>	331
	<i>Des fleurs de cardamine.</i>	335
	<i>Des fleurs de zinc.</i>	339
	<i>Des laits.</i>	340
	<i>Du petit lait.</i>	350

T A B L E.

<i>Des bains.</i>	359
<i>Des eaux thermales.</i>	386
<i>Des eaux minerales froides.</i>	393
<i>De l'aimant & de l'électri- cité.</i>	399
ART. IV. De la musique.	417
<i>Des frictions.</i>	443
V. Des secours que l'on doit em- ployer dans les métastases.	456
VI. Des préservatifs des maux de nerfs.	458

Fin de la Table.